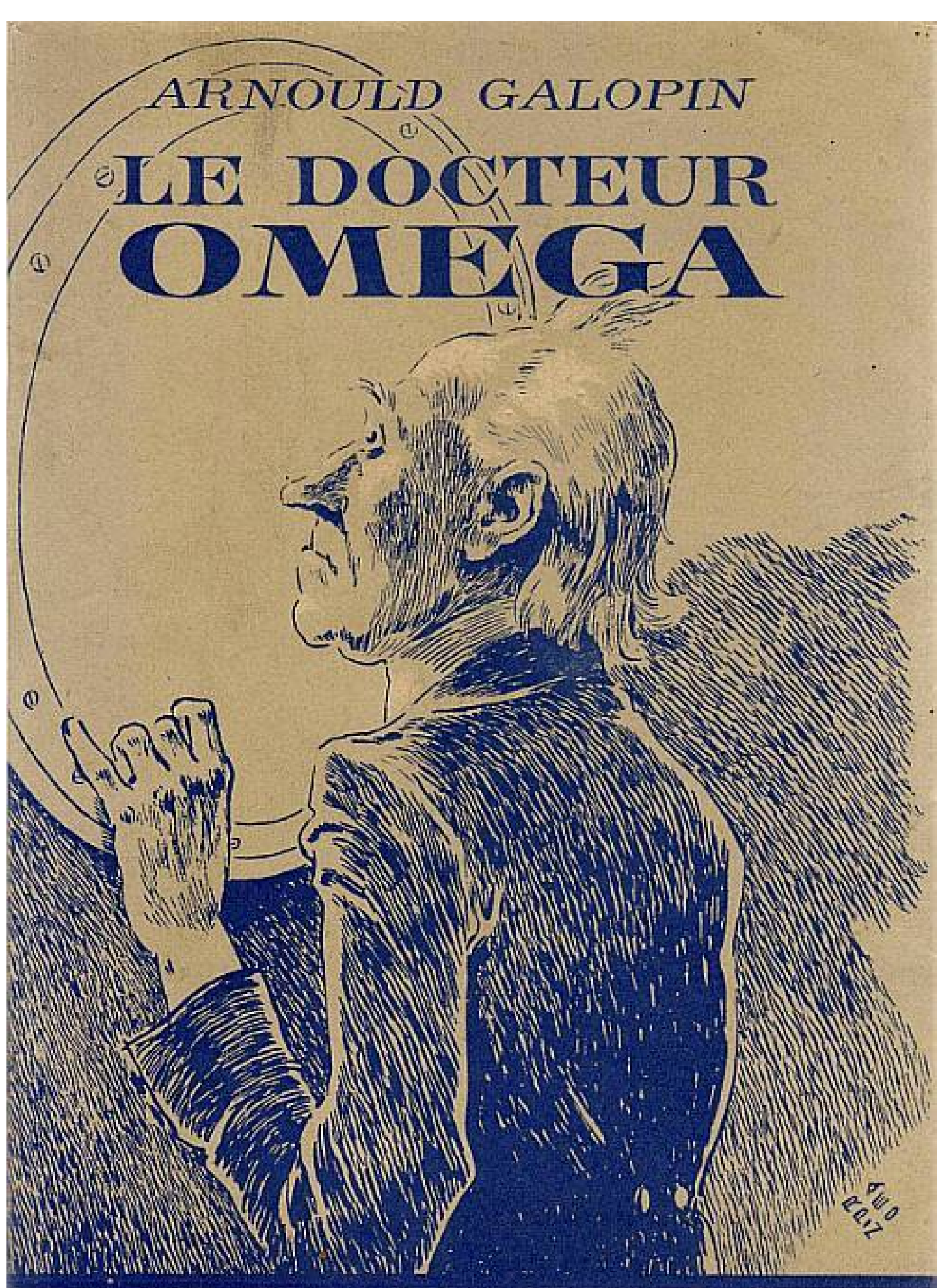


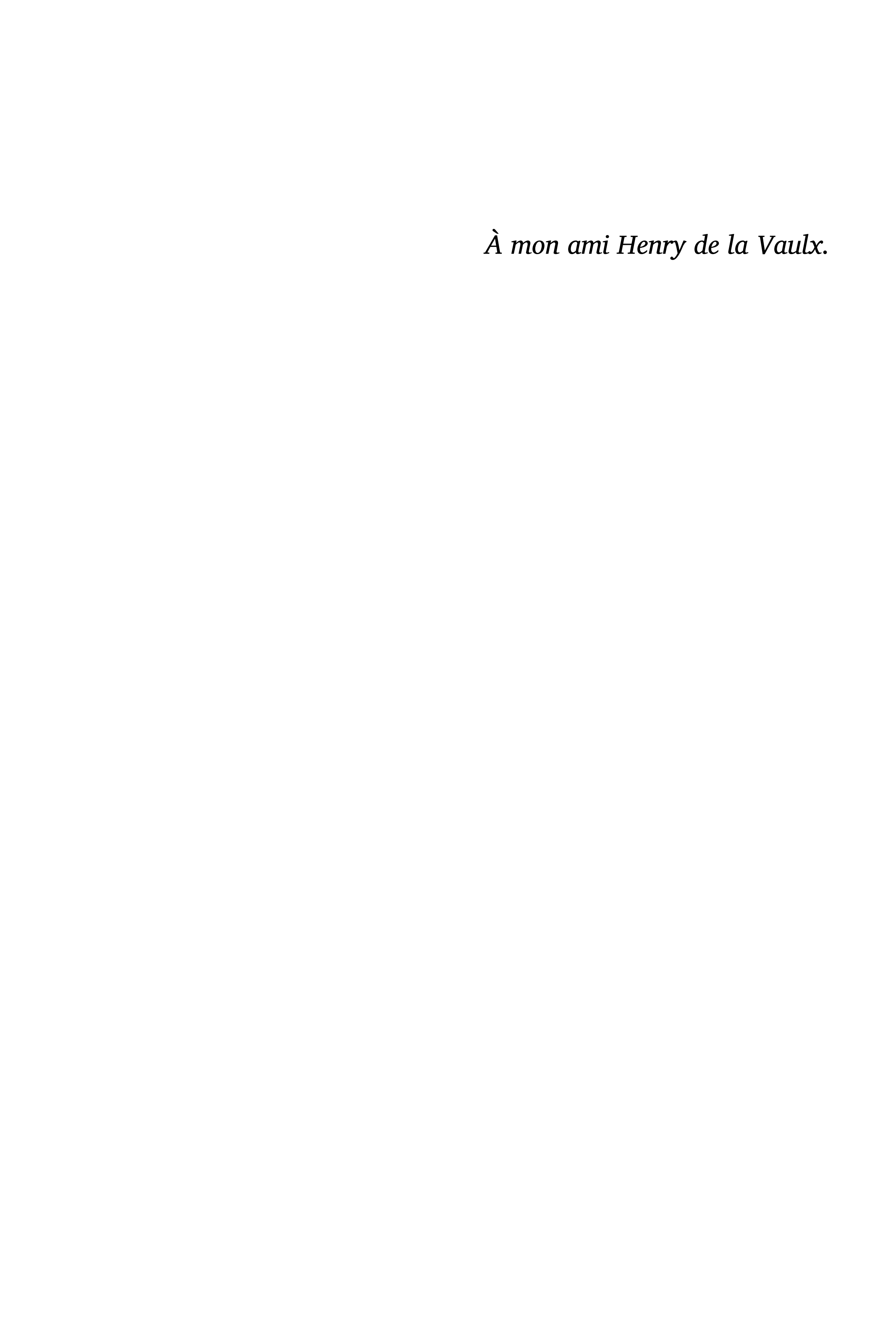
"LES BELLES AVENTURES"
ÉDITIONS ALBIN MICHEL

Arnould Galopin

LE DOCTEUR OMÉGA

Aventures fantastiques de trois Français
dans la planète Mars

1906
Édition reproduite, Albin Michel – 1949



À mon ami Henry de la Vaulx.

CHAPITRE PREMIER – L'HOMME MYSTÉRIEUX

Comment je connus le docteur Oméga ?

Ceci est toute une histoire… une histoire étrange… fantastique… inconcevable, et peut-être serait-il à souhaiter que je n'eusse jamais rencontré cet homme !…

Ainsi ma vie n'eût pas été bouleversée par des événements tellement extraordinaires que je me demande parfois si je n'ai pas rêvé la surprenante aventure qui m'advint et fit de moi un héros, bien que je fusse assurément le moins audacieux des mortels.

Mais les coupures de journaux, de magazines et de revues qui traînent sur ma table sont là pour me rappeler à la réalité.

Non !… je n'ai point rêvé… je n'ai pas été le jouet de quelque hallucination morbide…

Pendant près de seize mois j'ai effectivement quitté ce monde.

Quel être bizarre que l'homme !…

C'est presque toujours au moment où il est le plus tranquille, où il jouit enfin d'un bonheur ardemment convoité qu'il recherche les plus sottes complications et se crée comme à plaisir des soucis parfaitement inutiles.

Après avoir longtemps pourchassé la fortune sans parvenir à la saisir au vol, j'avais eu la chance inespérée d'hériter un million d'un vieil oncle que j'avais toujours cru pauvre comme Job parce qu'il vivait dans une affreuse bicoque et portait des vêtements sordides qui ne tenaient plus que par miracle.

Après sa mort on avait cependant trouvé dans sa paillasse

mille billets de mille francs.

Ils étaient bien un peu fripés, mais je vous prie de croire que je ne fis aucune difficulté pour les accepter.

Dès que je fus en possession de cet héritage, je me retirai aussitôt en province.

J'acquis à Marbeuf, ma ville natale, un joli cottage entouré d'un parc de cinq hectares et j'abandonnai sans regret ce tourbillon parisien dans lequel s'émoussent parfois les énergies et sombrent si souvent les espoirs.

Moi qui avais été un bûcheur… un infatigable ouvrier de lettres, je renonçai subitement, dès que je fus riche, à tout travail de plume, voire même à toute lecture.

Enfermé dans mon home, je vivais cependant sans ennui.

Il paraît que certaines natures n'ont point besoin d'un monde d'incidents pour s'occuper ou s'amuser, et ce qui paraîtrait monotone aux uns abonde pour d'autres en excitations vives, en plaisirs ineffables.

Tout ce qui était activité bruyante et désordonnée affligeait mon oreille par ses discordances et me procurait même une sensation douloureuse.

J'aurais voulu qu'il n'y eût autour de moi d'autre bruit que celui de mon violon.

Car, j'oubliais de le dire, une chose… une seule, me rattachait encore au monde civilisé : la passion de la musique.

J'avais acheté le Stradivarius d'un grand virtuose mort subitement en exécutant un concerto de Spohr et j'avais eu la chance d'obtenir cet instrument presque pour rien : quarante-cinq mille francs.

Cela fera, je le sais, sourire tous ceux qui ont la musique en horreur.

Mettre quarante-cinq mille francs à un violon, c'est de la folie !

Possible, mais chacun son goût.

J'aime mieux exécuter sur un Stradivarius les œuvres de nos vieux maîtres que de brûler les routes à cent à l'heure.

Je passais donc mon temps à promener sur les cordes de mon instrument un superbe archet en bois de Pernambouc dont la monture à elle seule était une petite merveille.

Aussitôt levé je m'installais devant mon pupitre, et travaillais avec ardeur les plus arides concertos de Paganini, d'Alard et de Vieuxtemps.

On ne pourra pas dire que je jouais dans le but d'émerveiller mes contemporains.

J'étais tout simplement un violoniste solitaire, pénétré de son art, un exécutant passionné, infatigable et modeste.

De temps à autre, je recevais la visite d'un vieil ami, membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, qui avait été autrefois mon collaborateur et avec lequel j'avais obtenu quelques succès de librairie.

Eh bien ! l'avouerai-je ?… quand cet ami sonnait à ma grille et que j'apercevais dans l'allée sa longue silhouette d'échassier, je ne pouvais réprimer un mouvement de mauvaise humeur.

Je m'efforçais cependant de le bien recevoir (on ne devient pas un sauvage du jour au lendemain) mais, quand j'avais subi sa présence une journée entière, je commençais à manifester de l'impatience… Le deuxième jour de son arrivée je ne l'écoutais déjà plus, et, pendant qu'il se lançait dans de longues dissertations sur la récente découverte d'un « palimpseste » du Moyen Âge, distraitement, je jouais en sourdine quelque adagio de Beethoven.

Cet ami trouva sans doute que j'étais, avec mon violon, aussi ennuyeux que M. Ingres, car il ne revint plus.

Cependant, à force de lire sans cesse des doubles croches et des triples croches, mes yeux se fatiguaient parfois ; mes doigts, par suite d'un surmenage excessif, devenaient raides et

malhabiles.

Alors, je serrais soigneusement mon violon dans un étui en palissandre, véritable chef-d'œuvre de la fin du dix-septième siècle, et j'allais m'asseoir sur une petite terrasse située à l'extrémité de mon parc, en bordure de la route.

Là, tout en rêvant sonates, ariettes ou cantilènes, je laissais errer mon regard sur le paysage qui s'étendait devant moi.

À perte de vue, c'étaient des bois touffus parmi lesquels pointaient ça et là les toits d'ardoise de clochers uniformes… À mes pieds, c'est-à-dire au bas de la terrasse, quelques maisons s'alignaient le long d'une rue à peine carrossable, la plupart d'une architecture navrante ; leurs murs, faits de briques rouges et noires disposées avec symétrie, ressemblaient assez à de vastes échiquiers.

À l'extrémité du village, dormait une grande plaine monotone au centre de laquelle s'élevaient deux affreux hangars en planches goudronnées que j'avais toujours pris pour des usines ou des remises aérostatiques.

Ces lugubres bâtiments gâtaient bien un peu mon horizon, mais je ne m'en affligeais pas outre mesure…

J'étais d'ailleurs, en fait d'esthétique, d'une indifférence sans pareille.

Un soir que je me trouvais sur ma terrasse, l'esprit perdu en quelque rêverie mélodique, je ne m'étais pas aperçu que la nuit était venue…

J'allais me lever pour regagner mon cottage, quand soudain, devant moi, une lueur sinistre bondit dans le ciel, se déployant comme un immense serpent de feu… un grand étincellement illumina brusquement les champs assoupis, et un bruit formidable, un fracas tumultueux comme la voix de mille cataractes emplit les échos… La terre fut secouée d'un frisson.

Je me sentis projeté à bas de mon rocking-chair et les vitres de mon kiosque tombèrent en pluie sur ma tête…

Je poussai un cri.

Mon jardinier et mon valet de chambre accoururent aussitôt et me relevèrent avec des airs éplorés. Peut-être craignaient-ils que je ne fusse dangereusement atteint ; peut-être envisageaient-ils aussi avec inquiétude l'éventualité d'une mort qui les eût privés d'un maître idéal, peu exigeant sur le service et d'une place tranquille qui était une véritable sinécure. Quand ils virent que je n'étais point blessé leur figure se rasséréna.

– Qu'y a-t-il ?… que s'est-il passé ? m'écriai-je…

Un homme qui longeait le mur du parc entendit mon interrogation et à la hâte me jeta ces mots :

– C'est un des hangars du docteur Oméga qui vient de sauter…

Puis il se dirigea en courant vers le lieu du sinistre.

– Le docteur Oméga ?… le docteur Oméga ?… murmurai-je en regardant mes domestiques… Quel est cet individu ?… vous le connaissez ?

– C'est, me répondit le jardinier, un vieil original qui ne parle à personne… Il est étonnant que monsieur ne l'ait pas encore remarqué, car il passe tous les matins sur cette route vers neuf heures. Le docteur Oméga est un petit homme habillé de noir ; il a une figure sinistre et l'on dit dans le pays qu'il jette des sorts ; les paysans le fuient comme la peste… ils évitent même de le regarder… car ses yeux, paraît-il, portent malheur…

– Ah ! fis-je distraitement.

Et, après m'être épousseté avec mon mouchoir, je quittai la terrasse.

Toute la soirée je demeurai songeur… Il me fut même impossible de jouer du violon. Je mis cette nervosité sur le compte de la forte émotion que j'avais ressentie et je montai me coucher.

En arrivant dans ma chambre, je constatai que la glace de

mon armoire était fendue et que mon portrait – un pastel qui me représentait à l'âge de vingt ans – était tombé au pied de mon lit.

– Pour une explosion, remarqua mon valet de chambre, on peut dire que c'en est une et une belle… Elle a dû faire des victimes… Quelle force !… Il est certain que ce docteur doit une indemnité à monsieur… Il faudra lui faire remplacer la glace et le cadre du tableau…

– C'est bien, fis-je… nous verrons cela… tirez les rideaux.

Le domestique obéit et, quand je n'eus plus besoin de lui il sortit…

Pendant un quart d'heure, je me promenai dans ma chambre en fumant une cigarette, puis je me couchai et éteignis ma lampe.

Chose singulière, moi qui d'habitude m'endormais toujours comme un bienheureux, je ne pus fermer l'œil ce soir-là…

Je pensais sans cesse au hangar, à l'explosion, au docteur Oméga, et je cherchais, malgré moi, à me représenter la physionomie de cet homme qui inspirait une telle crainte à tout le village.

Qui sait, pensais-je, s'il n'a pas été écrasé sous les décombres de sa bâtisse ? Et je me prenais à le plaindre.

Cela devenait une obsession.

Enfin je m'assoupis.

Mais bientôt je fus réveillé subitement par un craquement léger… une sorte de glissement. J'écoutai quelques secondes en retenant ma respiration, puis je m'assis doucement sur ma couche. Je n'entendis plus rien.

– J'aurai rêvé, pensai-je.

Cependant, comme j'avais la tête lourde, je me levai et ouvris la fenêtre.

Une chauve-souris passa en voltigeant et plongea dans un

taillis.

Au loin, une brume bleutée flottait sur les arbres que la lune éclairait par instants.

Une faible lueur semblable à celle d'un foyer qui couve brillait dans la plaine… c'étaient les décombres du hangar qui achevaient de se consumer…

Je fis le tour de ma chambre, heurtant du pied les objets que l'obscurité me rendait suspects, puis, complètement rassuré, je fermai la croisée et regagnai mon lit.

Combien de temps sommeillai-je ? je ne saurais le dire…

Tout à coup j'éprouvai une bizarre impression de malaise… Il me semblait que j'étouffais, que j'avais un poids énorme sur la poitrine.

Je fis un bond formidable et alors j'entendis très distinctement le bruit d'un corps tombant sur le parquet…

Un engourdissement subit, une sensation étrange pénétrèrent instantanément tout mon être. Mon cœur battit un tocsin désordonné… mes membres frissonnèrent… j'éprouvai un grand froid intérieur et des picotements à fleur de peau.

Je ne pouvais plus douter maintenant…

Il y avait quelqu'un dans ma chambre !… j'en étais sûr…

Longtemps je demeurai immobile, enfoui sous mes couvertures… Enfin, petit à petit, je me risquai à sortir la tête.

Autour de moi tout était silencieux.

Je commençais à reprendre confiance et me donnais déjà mille raisons pour apaiser mon effroi, quand une horrible vision me glaça le sang dans les veines.

Au pied de mon lit… dans l'obscurité… deux yeux me fixaient… deux yeux phosphorescents qui me parurent énormes.

Une terreur folle m'envahit… mes dents claquèrent. Je perdis complètement la tête… mon imagination s'exalta et je

vis des choses effrayantes.

Les meubles de ma chambre parurent s'animer et bientôt une sorte de nuage lumineux éclaira une épouvantable figure.

Un être diabolique, un monstre à l'air féroce, était à quelques pas de moi. Il ricanait en me fixant, et une houppe de cheveux blancs semblable à une aigrette se dressait et s'agitait sur son crâne luisant…

Ses yeux étranges, étincelants, roulaient dans leurs orbites, lentement découverts ou voilés par de grosses paupières rouges qui s'abaissaient et remontaient presque régulièrement.



Au pied de mon lit, deux yeux phosphorescents me fixaient.

En même temps j'entendis un énorme bruit de mâchoires qui s'entrechoquaient et sur ma glace brisée je lus en lettres de feu ce mot fatidique : *Oméga !*

Je ne me rappelle plus ce qui se passa ensuite, car je m'évanouis.

Quand je repris mes sens, mon valet de chambre baissait les stores pour me protéger du soleil qui donnait en plein sur mon lit. Je me frottai les yeux, jetai autour de moi un regard ahuri, puis j'examinai le plafond, les murs et les meubles ; à part la fêlure de la glace, je ne constatai rien d'anormal.

Cependant je n'étais pas encore rassuré et, comme mon domestique allait sortir, je le retins sous un prétexte quelconque… Je ne voulais pas rester seul…

Au moment où je m'apprêtais à me lever, je remarquai qu'un chat, un gros matou noir que je n'avais jamais vu chez moi, dormait au pied de mon lit. Effrayé probablement par le bruit de l'explosion, il s'était réfugié dans ma chambre… et, s'y trouvant bien, il y était resté…

Alors la lumière se fit dans mon esprit… Je compris tout… Ce poids que j'avais senti sur la poitrine… ce corps tombant sur le parquet… ces yeux brillants… oui… tout s'expliquait maintenant.

L'animal s'était couché sur moi… De là cette oppression que j'avais éprouvée… Il s'était ensuite placé au pied de mon lit et ces deux globes phosphorescents qui m'avaient tant effrayé… c'étaient ses yeux.

Tout cela s'était passé dans un demi-sommeil et mon pauvre cerveau, fortement ébranlé par les incidents de la journée, avait alors battu la campagne…

Je m'étais endormi en songeant au docteur Oméga et mon imagination s'était forgé des idées fantastiques, comme cela arrive souvent quand un fait vous a profondément frappé avec le sommeil.

Je me levai, pris un bain et me sentis presque calmé. Cependant, au bout d'une heure ou deux, je redevins nerveux, irritable. Le souvenir du docteur me hantait de nouveau.

J'essayai de jouer du violon…

Je manquai toutes mes harmoniques et mon archet, mal équilibré dans ma main, grinça lamentablement sur les cordes.

C'était désespérant.

Je frappai du pied avec colère et sortis.

Je gagnai alors la terrasse et m'accoudai sur le mur qui surplombait la route.

J'étais furieux… furieux d'avoir mal dormi… d'avoir eu ce maudit cauchemar… furieux aussi de songer sans cesse à ce docteur Oméga qui aurait dû m'être tout à fait indifférent.

Quelle fatalité me poussait donc à toujours m'occuper de cet homme ?

Certains experts en sciences psychiques ne manqueraient pas d'expliquer cet état d'âme singulier par un phénomène de télépathie ou de transmission de pensée, mais rien entre le docteur Oméga et moi ne pouvait donner lieu à semblable supposition. Comment deux êtres qui ne se sont jamais vus, qui s'ignorent réciproquement, pourraient-ils se trouver en communion d'esprit ?…

J'en étais là de mes réflexions quand j'entendis au-dessous de moi, sur la route, une petite voix chevrotante, nasillarde, horripilante.

Je me penchai en dehors du mur et ne pus retenir un cri de stupéfaction.

Cette voix !… c'était celle du docteur Oméga… oui… c'était lui que j'avais devant les yeux… C'était bien l'homme que m'avaient dépeint mes domestiques.

Et il chantait… ! il chantait !… quelques heures après l'affreuse catastrophe qui probablement avait dû faire des

victimes.

C'était inouï… incompréhensible !…

J'allais l'interpeller quand il fit un brusque crochet et prit à gauche un petit sentier qui serpentait entre des haies.

J'eus alors l'idée de lui crier de s'arrêter…

J'allais même le faire, mais un sentiment de convenance me retint.

Je ne pouvais décemment héler ainsi un homme que je ne connaissais pas.

Il me fut enfin permis d'examiner à loisir cet extravagant personnage, car il se présentait de trois quarts dans le chemin qu'il suivait.

C'était un tout petit homme qui ressemblait beaucoup à feu M. Renan. Il avait comme lui une grosse tête, de longs cheveux blancs, une face grasse et blême.

Il était coiffé d'un chapeau de soie, malgré la chaleur – nous étions en plein été – et vêtu d'une redingote noire aux larges basques dans les poches desquelles on apercevait des rouleaux de papier blanc.

Il marchait en sautillant et ses bottines qui craquaient faisaient un petit bruit assez semblable au chant du cri-cri.

À la main, il tenait une badine avec laquelle il traçait de temps à autre des figures sur le sol, sans pour cela interrompre son agaçante mélopée.

Au fur et à mesure qu'il s'éloignait, peu à peu sa voix s'atténuait…

Ce ne fut bientôt plus qu'un faible murmure à peine perceptible… un petit roucoulement ridicule.

Cette brusque apparition, loin de calmer ma curiosité, ne fit au contraire que l'aviver.

Ce bonhomme, qui en toute autre circonstance n'eût même pas retenu mon attention, me fit l'effet d'un être étrange…

diabolique…

Il m'apparut comme un de ces damnés, dont parle Dante, qui chantent au milieu du feu… comme un mauvais esprit, un gnome malfaisant plein d'une infernale malice.

Est-ce que l'on chante quand on a failli semer la mort autour de soi ?

Toute la journée je fus d'une humeur de dogue et mes domestiques, qui étaient habitués à ne jamais recevoir de reproches, ne furent pas peu surpris en m'entendant les invectiver à tout propos.

Je ne songeais même plus à mon pauvre Stradivarius. Seul le docteur faisait l'objet de toutes mes réflexions.

Sa figure, que je connaissais maintenant, prenait tour à tour dans mon esprit des expressions bizarres.

J'en arrivai même à faire cette remarque : le monstre que j'avais vu dans mon cauchemar et le docteur Oméga se ressemblaient étrangement.

C'était à croire qu'il y avait dans mon rêve un semblant de vérité et que mon imagination affolée n'avait pas entièrement inventé la scène de la nuit.

Une curiosité de plus en plus cuisante m'aiguillonnait.

Je voulais à toute force connaître ce vieillard énigmatique… je voulais lui parler, ne fût-ce qu'un instant… l'interroger… savoir enfin à quel mystérieux travail il se livrait.

Mon parti fut vite pris.

Le lendemain, à l'heure de la promenade du docteur, je me trouverais sur son chemin.

Comme je craignais d'avoir encore un affreux cauchemar pendant mon sommeil, je ne me couchai pas ce soir-là.

Je m'étendis dans un fauteuil et laissai ma lampe allumée.

Que la nuit me parut longue !

Enfin, un petit filet blafard glissa entre les doubles rideaux de ma fenêtre.

Je m'habillai sans l'aide de mon valet de chambre, et sortis du parc par une barrière qui donnait sur les champs.

C'était folie de quitter si tôt ma demeure, puisque celui que je voulais voir ne passait habituellement qu'à neuf heures au pied de la terrasse. Mais une impatience fébrile me torturait… Je n'aurais pu rester chez moi. Il me fallait du mouvement pour tromper mon attente.

À peine eus-je dépassé les prés qui bordent mon cottage que je fus, comme malgré moi, poussé justement du côté où je ne voulais pas aller.

J'avais beau m'arrêter, louvoyer, prendre des sentiers inconnus, une force invincible me ramenait toujours vers un chemin montant qui conduisait à la plaine habitée par le docteur. Enfin, j'arrivai à un endroit où la côte s'arrêtait brusquement.

Devant moi s'étendait la vallée et, sous le soleil levant, les routes lointaines, que la perspective rendait plus escarpées, prenaient des tons d'or en fusion.

Comme mes yeux s'étaient portés sur la plaine, je vis une masse compacte de débris fumants qui se composaient de grosses poutres, de planches et de ferrures bizarrement entremêlées.

Une sorte de réverbération verdâtre produite sans doute par la décomposition d'acides et de substances chimiques flottait au-dessus de ces ruines.

Il me sembla même apercevoir, au milieu des décombres, des corps carbonisés qui levaient vers le ciel leurs bras tordus et noircis.

M'étant approché, je reconnus que ce que je prenais pour des corps, c'était tout simplement de petits réservoirs cylindriques auxquels adhéraient encore des supports de bois

brûlé.

Au milieu de cet enchevêtrement, un globe terrestre demeuré intact, mais noirci par la fumée, émergeait, telle une grosse tête de nègre, et cela avait quelque chose de grotesque et de lamentable.

Plus loin des livres étaient éparpillés… un vieux chapeau haut de forme et une robe de chambre rouge accrochés à une cloison branlante.

Autour du lieu de l'explosion la terre était crevassée, labourée… quelques arbres avaient été coupés à ras du sol.

J'étais occupé à contempler ce triste spectacle quand une petite voix joyeuse s'éleva tout à coup.

Je me retournai d'un bond et me trouvai en face du docteur Oméga…

Il me salua en souriant, mais il me parut qu'il y avait dans cette amabilité quelque chose d'ironique et de cruel.

– Hein ?… fit-il avec un ricanement aigu, cela a merveilleusement sauté !

– Oui… en effet… balbutiai-je… et il est fort heureux qu'il n'y ait pas eu de victimes…

Le docteur parut ne pas entendre cette réflexion. Je m'enhardis.

– Vous êtes sans doute inventeur, monsieur ? lui dis-je.

Il fit un signe de tête affirmatif.

J'allais lui demander en quoi consistaient ses inventions, mais je n'osai pas.

Je ne pouvais cependant le laisser partir ainsi ; il fallait qu'il s'expliquât.

Heureusement, j'eus un trait de génie.

– Moi aussi, m'écriai-je, je suis… inventeur…

Le vieillard me regarda quelques secondes avec attention, et

il faut croire qu'il fut satisfait de cet examen, car un petit sourire plissa sa grosse face glabre. Me posant brusquement la main sur l'épaule, il me fit cette question inattendue :

– Êtes-vous un homme courageux ?

– Pourquoi cela ?… interrogeai-je, assez inquiet.

– Vous le saurez plus tard… je vous demande si vous êtes un homme courageux.

– Certainement, répondis-je en cambrant la taille et en fronçant le sourcil.

– Avez-vous quelquefois eu peur dans votre vie ?…

– Jamais !… mentis-je avec aplomb.

– C'est bien, dit le docteur… vous êtes celui que je cherchais… Comment vous appelez-vous ?

– Denis Borel…

– Venez me voir ce soir… à neuf heures.

– Là ?… fis-je en désignant du doigt le hangar demeuré debout malgré la catastrophe.

– Oui… là… Vous sonnerez à cette petite porte… mais, je vous préviens, sonnez fort… car je suis un peu sourd… allons, au revoir… à ce soir, mon ami !…

Et le docteur me serra la main.

Ce contact me fit un effet désagréable.

J'eus comme la sensation d'avoir touché une peau de serpent…

Mon ami !… Il m'a appelé son ami !… pensais-je en m'en retournant…

Du diable si je me rends à son invitation ! cet homme est tout simplement un fou…

S'il voulait causer avec moi… il pouvait le faire à l'instant. Ah ! s'il se figure par exemple que je vais venir dans sa baraque en pleine nuit… il se trompe.

Je ne me soucie guère de passer une soirée avec un dément…

Rentré chez moi, je déjeunai de fort bon appétit et, dans l'après-midi, je jouai du violon pendant deux heures.

J'exécutai à ravir la *Ronde des Lutins* de Bazzini… et il me sembla même que mes pizzicati pouvaient presque rivaliser avec ceux de Jan Kubelik.

Cependant, quand vint le soir, mon obsession me reprit.

La conversation de la matinée me revint à l'esprit, et, de déductions en déductions, j'en arrivai à me demander si le docteur était réellement un aliéné.

Après tout, me disais-je, ses yeux n'ont rien d'inquiétant… Ils sont un peu durs, c'est vrai, mais cela tient sans doute à ce qu'ils sont d'un bleu très clair.

Ses gestes ne paraissent pas ceux d'un halluciné… les fous ont des mouvements saccadés, brusques, nerveux, et, ma foi ! le docteur Oméga est plutôt sobre de gestes. C'est sûrement un original… mais qui ne l'est pas ?

Ceux qui passent leur existence à chercher sans cesse ont bien le droit, après tout, d'être un peu singuliers d'allures…

Rien ne vous détache des choses extérieures comme la fièvre de l'invention.

Somme toute, les penseurs sont des êtres à part, au cerveau merveilleux, puissant, trop compliqué pour être compris des vagues individualités qui traitent d'utopie tout ce qui dépasse leur conception.

Ai-je vraiment le droit de considérer le docteur Oméga comme un fou avant d'avoir jugé son œuvre ? Si cet homme était un génie ?

L'heure du dîner arriva.

Je ne touchai pas aux plats qu'on me servit ; je me contentai d'un bouillon dans lequel je cassai deux œufs et je bus un demi-

verre de vin.

Lorsque je me levai de table j'étais plus inquiet, plus perplexe que jamais.

Je m'assis dans mon salon et réfléchis de nouveau.

Si je n'allais pas au rendez-vous que le docteur m'avait fixé, je passerais à ses yeux pour un poltron et quand il me rencontrerait dans la suite, il me rirait au nez.

D'un autre côté, je m'intéressais trop à cet homme pour ne point profiter de la circonstance qui m'était offerte de le connaître enfin.

Une chose m'inquiétait toutefois : Pourquoi m'avait-il demandé si j'avais déjà eu peur dans ma vie ?…

Bah ! fis-je, nous verrons bien !

La demie de huit heures venait de sonner. Je m'étais levé et me disposais à partir quand une réflexion nouvelle m'arrêta.

Si le docteur allait me soumettre à quelque terrible épreuve ?… Si c'était vraiment un fou dangereux ?… Ah ! ma foi, tant pis ! je me défendrai… D'ailleurs je serai armé… j'emporterai mon Smith et Wesson.

Je verrai bien en arrivant quelle sera son attitude… Si elle me semble équivoque, j'aurai vite fait de fausser compagnie à ce mystérieux inventeur.

Dans le cas où il voudrait me retenir de force, je parviendrai bien à lui échapper… que diable !

Je suis jeune, vigoureux… lui, c'est un vieillard… J'en aurai facilement raison…

Déjà j'étais dans le vestibule.

Je demandai mon manteau de caoutchouc, car le temps était à l'orage, et je glissai mon Smith dans la poche de côté de mon veston.

Mon domestique, qui vit ce geste, ne put réprimer un mouvement d'effroi.

– Monsieur sort ? me demanda-t-il d'un air hébété.

– Oui… qu'y a-t-il là d'extraordinaire ?

– C'est que depuis que je suis à son service, monsieur n'est jamais sorti de la maison.

– J'ai un rendez-vous, répondis-je.

Et j'ajoutai par pure forfanterie, en appuyant bien sur les mots :

– Un rendez-vous avec le docteur Oméga…

Le valet roula des yeux épouvantés.

– Vous allez chez ce… vieux sorcier ?… Oh !… prenez garde, monsieur… cet homme est capable de tout… cet après-midi on m'a encore raconté sur son compte des choses effrayantes… si vous saviez…

Je haussai les épaules et m'en allai d'un air calme, bien que je fusse intérieurement fort troublé.

Dès que je me trouvai sur la route, je me mis à marcher très vite en faisant sonner les talons…

De gros nuages roulaient dans le ciel leurs volutes sombres… Je n'y voyais pas à dix pas devant moi.

Cependant, quand j'eus dépassé les premières maisons du village, la lune se montra un instant. Mon ombre alors se dessina sur le sol… une ombre démesurée, gigantesque, qui formait devant moi une énorme tache vacillante.

Comme je passais devant une ferme, située à l'entrée de la plaine, un chien se mit à hurler et je fus pris d'un tremblement nerveux.

Mon courage allait-il m'abandonner ?

Mais je me redressai, assujettis ma casquette et me dirigeai résolument vers le hangar, dont une seule fenêtre était éclairée.

Arrivé devant le noir bâtiment, j'hésitai quelques secondes ; enfin, saisissant une chaînette qui pendait à droite de la porte,

je la tirai brusquement.

Il m’est impossible d’exprimer l’effet que produisit sur moi le son de la petite cloche que je venais d’agiter ; un trépassé auquel la Providence aurait laissé la cruelle faculté d’entendre sonner son glas, ne serait pas plus émotionné que je le fus en cet instant.

Bientôt une lumière brilla au travers d’un judas grillé ; la porte s’ouvrit et je me trouvai en face du docteur Oméga.

Il était nu-tête et sur son crâne d’ivoire je remarquai avec effroi une petite houppe de cheveux blancs qui se tenait droite comme une aigrette.

Instantanément, je me souvins du rêve que j’avais fait et mes jambes flageolèrent sous moi.

Je fis même un mouvement de recul pour m’enfuir, mais à ce moment, le docteur qui venait de fermer la porte disait avec un petit rire qui ressemblait à un gloussement de gallinacé :

– Là… comme cela… elle ne s’ouvrira plus… Voyez mon système de fermeture… Est-il assez ingénieux ? et cependant il est fort simple.

Il y eut un petit déclic, puis le bonhomme ajouta :

– C’est un vrai verrou de sûreté… un verrou comme il n’y en a pas… Mais montez donc.

Et le petit vieux me précéda, tenant à la main une lampe de cuivre qui projetait le long des murs une clarté tremblotante.

Je m’assurai vivement que mon revolver était toujours dans ma poche… J’en sentis la crosse et repris confiance.

Le docteur montait les escaliers tellement vite que j’avais peine à le suivre ; cet homme avait des jarrets d’acier.

Arrivé sur un palier très étroit, il ouvrit une porte et s’effaça en disant :

– Entrez… mon ami…

Je ne sais pourquoi… quand il m’appelait son ami

j’éprouvais une sorte de gêne… de malaise.

Je me figurais voir dans ce mot une cruelle moquerie… comme une ironique menace.

Je pénétrai dans une pièce de forme pentagonale et d’assez grande dimension.

À droite, en entrant, on voyait une fenêtre unique, étroite et longue, qui ressemblait plutôt à une meurtrière.

Tout au fond de la salle, dans une sorte de couloir formant cul-de-sac et blindé comme la soute d’un cuirassé, on apercevait un foyer incandescent que surmontait un cubilot cylindrique recouvert d’un capuchon de tôle.

– Asseyez-vous… mon ami, me dit le docteur en m’indiquant un siège de bois grossièrement façonné.

Et comme, malgré son invitation, je restais debout, il insista :

– Mais asseyez-vous donc… je vous prie…

J’obéis machinalement. Le vieillard se plaça alors en face de moi.

La moitié de son visage était noyée d’ombre et la partie éclairée me parut d’une blancheur de cire…

Je remarquai alors qu’un de ses yeux brillait d’un éclat singulier et chaque fois que cet œil lumineux me fixait… involontairement je frissonnais.

Au dehors le vent soufflait avec fureur.

On entendait craquer les arbres et la girouette placée sur le toit du hangar tournait follement avec un bruit de crécelle.

Enfin, le vieillard fit claquer ses doigts et rapprocha vivement son siège du mien.

– Vous voudriez sans doute savoir, me dit-il, en ricanant, pourquoi je vous ai fait venir ici ?…

– Ma foi… répondis-je, j’avoue que…

Le docteur se frotta les mains, puis après un regard en dessous, il reprit :

– Je cherchais un homme courageux pour m'accompagner dans un voyage fantastique – c'est le mot – un voyage extraordinaire que je ne croyais jamais accomplir, mais qu'une récente découverte a rendu possible… Je suis arrivé à trouver un corps qui est repoussé par la pesanteur… et s'en sert comme d'un point d'appui pour s'élever dans les airs…

Je faisais de la tête des signes admiratifs, mais plus le docteur se lançait dans des explications touffues, plus cette opinion s'ancrait dans mon esprit : « cet homme est décidément fou… cependant… c'est une folie douce… en ne le contrariant pas, je n'ai rien à craindre. »

J'eusse même été complètement rassuré, si de temps à autre, le bonhomme ne se fût retourné brusquement sur son siège pour regarder derrière lui…

Plusieurs fois même il se leva et je le vis se diriger vers le cubilot qui chauffait dans le fond de la pièce.

Ce manège m'intriguait et le vieillard lut sans doute dans mes yeux la question que je n'osais lui poser, car il me dit :

– Vous vous demandez pourquoi je vais si souvent jeter un coup d'œil sur le récipient qui se trouve là-bas… Je vais vous le dire…

« Il y bout une substance que je soumets à une forte pression et il suffirait d'un moment de négligence pour que ce hangar-ci sautât comme l'autre.

Je sentis un petit froid me passer le long du corps.

– Oui… reprit le docteur… c'est un récipient comme celui que vous voyez au fond de ce couloir qui a amené la catastrophe d'avant-hier…

« Un de mes ouvriers avait négligé, en sortant, de ralentir l'ardeur du foyer…

Et mon interlocuteur se leva de nouveau pour aller examiner

son appareil.

– Nous pouvons, dit-il, en revenant s'asseoir, atteindre 15 atmosphères… c'est la limite extrême, mais à 14 atmosphères 3/4… il faut ouvrir l'œil.

– À combien êtes-vous en ce moment ? demandai-je avec inquiétude…

– Oh !… à 14 à peine… nous pouvons être tranquilles… Je vous disais donc tout à l'heure que j'avais trouvé un corps qui supprimait l'action ordinaire de la pesanteur… Cela semble impossible et cependant, c'est la vérité…

Le docteur, ayant remarqué sur mon visage une lueur d'incrédulité, ajouta, en élevant un peu la voix :

– Vous ne me croyez pas ?…

– Mais si…

– Non… vous doutez, je vois cela… Eh bien ! vous allez être convaincu…

« Tenez… ouvrez ce coffre que vous voyez là et prenez-y le premier objet qui vous tombera sous la main.

Je me serais bien gardé de contrarier le vieux savant. Je soulevai donc le couvercle du grand bahut qu'il m'indiquait et y saisis une épaisse plaque de métal.

– Jamais je ne pourrai soulever cela, m'exclamai-je.

– Essayez… fit le docteur avec un petit rire.

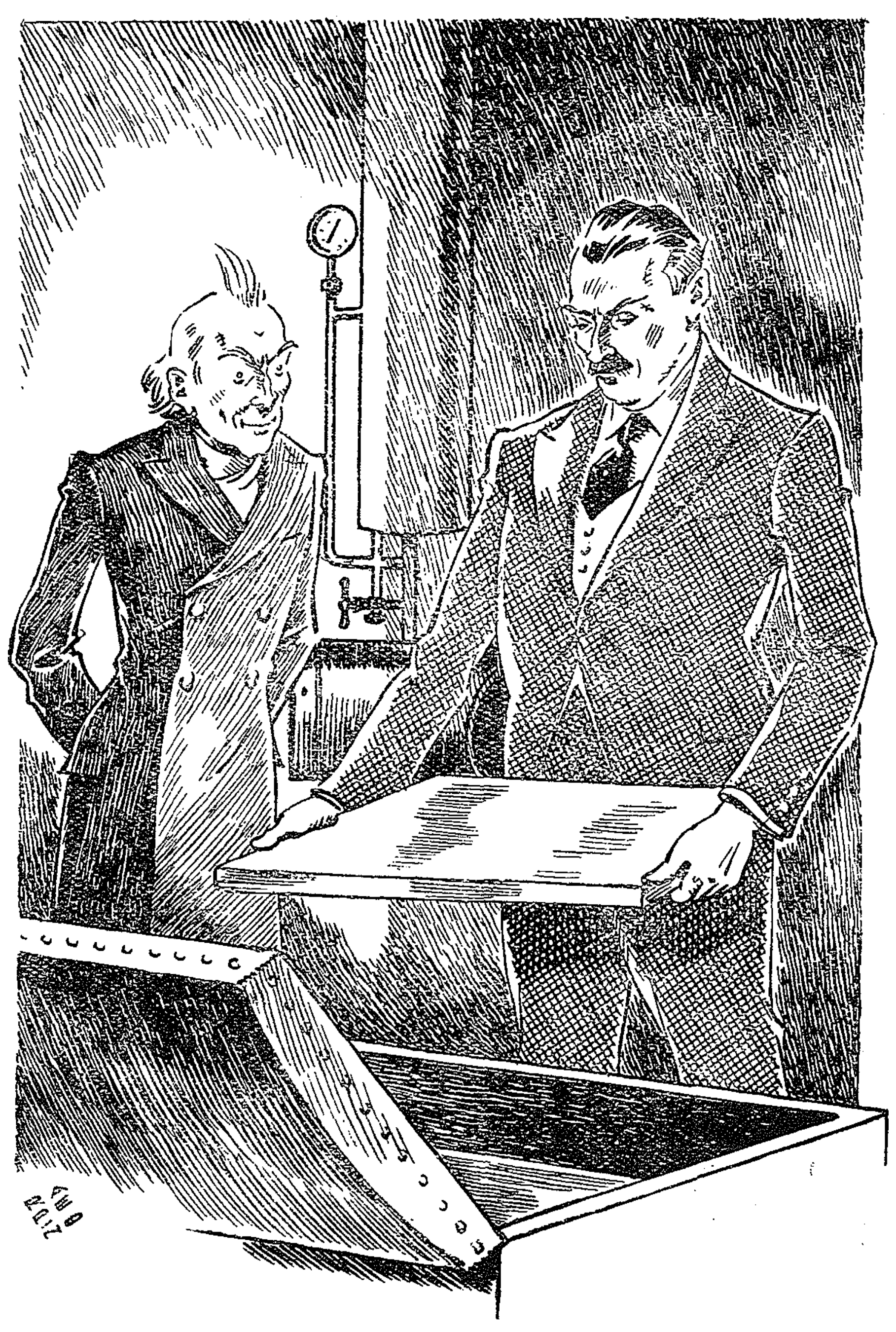
Je réunis toutes mes forces et empoignai l'énorme bloc.

Ô prodige !… ô miracle !… Je l'enlevai sans difficulté… il pesait moins qu'une plume… Bien plus… je remarquai qu'il s'élevait malgré moi et j'avais même toutes les peines du monde à le retenir…

– Eh bien, que pensez-vous de cela ?… me demanda le docteur, en m'enlevant des mains le bloc métallique qu'il replaça dans son coffre.

– C’est merveilleux !… inouï !… phénoménal !… prodigieux !… m’exclamai-je avec chaleur.

Ma subite transition du doute à l’enthousiasme amena un sourire de satisfaction sur la figure du docteur.



Je soulevai le couvercle du grand bahut et y saisis une épaisse plaque de métal.

Je regardais cet homme avec émerveillement. Il me semblait maintenant qu'il se dégageait de sa personne quelque chose de surhumain, et je crus voir une auréole illuminer son front.

Ce petit vieillard, qui m'avait paru odieux et ridicule, se métamorphosait pour moi en demi-dieu.

– Vous voyez, me dit-il, que j'ai résolu réellement le plus merveilleux des problèmes scientifiques… Consentez-vous maintenant à m'accompagner dans le grand voyage que je vais tenter ?

Comment hésiter, après ce que je venais de voir… j'étais fasciné… émerveillé… littéralement ébloui…

– Oh ! docteur… répondis-je, je suis prêt à vous suivre partout… où que vous alliez… fût-ce au bout du monde.

– Nous irons plus loin que cela, prononça le vieillard d'un ton grave.

Mais soudain, malgré moi, je tressaillis… Je venais d'entendre un ronron bizarre… un roûû… roûû… singulier… de plus en plus sonore… Instinctivement… je tournai les yeux vers le cubilot.

– Oh ! ne craignez rien, fit le docteur en souriant… c'est le métal qui commence à subir sa dernière cuisson… Nous sommes à 14 atmosphères 1/4… Dans quelques minutes je ralentirai la combustion…

– Alors ?… il n'y a aucun danger ?

– Pour le moment… non…

Et le savant continua, très calme :

– J'aurais pu emmener avec moi pour m'accompagner quelqu'un de mes ouvriers… mais il ne me faut pas seulement un homme hardi… courageux… j'ai surtout besoin d'un compagnon intelligent qui puisse me seconder utilement… prendre des notes… écrire mes impressions…

– Un secrétaire…

– C’est cela même…

– Oui, oui… je comprends, fis-je distraitement, en regardant de nouveau le récipient dont les roûû… devenaient menaçants…

Il me sembla même entendre de petits craquements comme si les parois de la sphère de fonte se fussent tendues sous l’effort du métal en fusion…

Néanmoins je m’efforçai de ne rien laisser paraître de mon effroi… Les battements de mon cœur soulevaient mes vêtements… mais mon visage demeurait assez calme, bien qu’une petite sueur froide coulât le long de mes tempes.

– Je crois qu’il serait grand temps, dis-je enfin d’une voix timide, de faire tomber la pression…

Le savant eut un petit mouvement d’épaules et ne répondit pas.

Tout à coup un fracas épouvantable se fit entendre au rez-de-chaussée. Une porte battit avec violence.

– Qu’est cela ? fit le vieillard en se dressant subitement… Mes verrous de sûreté auraient-ils glissé dans leur gâche… non… cela est impossible… attendez-moi une seconde… je vais voir… Le temps de descendre et de remonter…

– Je vous suis… je vous suis… m’écriai-je.

Mais le docteur était déjà sorti et la porte par laquelle il venait de disparaître s’était refermée instantanément, grâce à un système invisible qui était encore une invention de cet homme étonnant. Je l’entendis descendre quatre à quatre les escaliers… puis il y eut un bruit de planches qui se heurtent et la petite voix du savant s’éleva glapissante… furieuse.

Que s’était-il passé ?

Je demeurai cloué sur place, angoissé, tremblant.

Les grognements du cubilot s’accentuaient… C’était maintenant un rugissement semblable à celui d’un monstre en

furie…

Me ruant sur la porte… j’essayai de l’ouvrir… le verrou de sûreté la maintenait solidement… Je tentai de l’enfoncer… elle résista à mes secousses désespérées.

En bas, le savant criait toujours… je collai mon oreille contre le parquet et j’entendis distinctement ces mots :

– Le cubilot !… Le cubilot !…

C’en était fait de moi !… Ce que je redoutais était arrivé… le docteur ne pouvait plus remonter.

Rassemblant toute mon énergie, je m’approchai du récipient, et sans hésiter, tournai brusquement une manette de cuivre fixée dans le capuchon de tôle. C’était peut-être le salut !…

Malédiction ! J’avais hâté ma perte !…

Aussitôt la substance en fusion se mit à bourdonner avec plus de force… l’aiguille du manomètre fit un petit bond et tremblota sur le cadran… Un flamboiement aveuglant emplit la pièce… une chaleur étouffante me suffoqua.

Je voulus crier. Mais le sang afflua à ma gorge… ma langue demeura collée à mon palais…

Alors je compris que c’était la fin…

Je reculai à l’extrémité de la pièce, fixant d’un œil égaré la lueur sinistre qui rayonnait de plus en plus et, me cachant le visage dans les mains, je me laissai tomber comme une masse…

L’angoisse m’étrangla, anéantissant dans mon cerveau en délire les derniers vestiges de la raison.

CHAPITRE II – LA « RÉPULSITE »

Quand je revins à moi, j'aperçus à la lueur d'une lampe un homme énorme qui se tenait à mes côtés et me regardait en souriant.

Je le fixai d'un air étonné et je m'apprêtais à l'interroger, quand il me dit :

– Hein ? Monsieur, il était temps que j'arrive, sans quoi nous sautions tous, et vous le premier. Mais où est donc le docteur ?

– Il est en bas… répondis-je émerveillé malgré moi par le sang-froid de cet inconnu.

– Comment ?… Il vous avait laissé seul ici sans vous indiquer comment se règle le cubilot ?

– Il croyait pouvoir revenir immédiatement… mais il est à présumer qu'il a été victime d'un accident.

– Il faut aller voir ce qui s'est passé, dit l'homme, qui parut en proie à une subite inquiétude.

Je me levai péniblement, car j'avais les membres rompus, et je le suivis…

Arrivés au bas de l'escalier, nous trouvâmes fermée la porte de communication qui donnait sur le couloir.

– Ah !… je comprends… fit mon compagnon, il se sera enfermé… cela devait lui arriver un jour ou l'autre avec son système de verrous à secret… Mais comment se fait-il que nous ne l'entendions point ?…

– Il a crié longtemps, répondis-je… Peut-être à la fin l'émotion l'a-t-elle terrassé… Cela n'a rien d'étonnant, car il s'attendait, lui aussi, à sauter…

L'inconnu ne répondit pas. Collant sa bouche contre le bois

de la porte, il appela d'une voix de stentor :

– Docteur !… docteur !…

Nous entendîmes une sorte de grognement. L'homme appuya alors son épaule contre la porte et, sans effort apparent, la fit sauter de ses gonds.

Nous trouvâmes le docteur accroupi dans le vestibule… Il paraissait furieux… Ses mains étaient ensanglantées… ses habits maculés de plâtre… Il avait dû faire des efforts surhumains pour sortir de sa prison.

Je voulus lui parler… Il me repoussa brutalement. Alors le géant qui m'accompagnait risqua une timide question.

– Assez… Fred… cria le docteur… assez… je ne veux rien entendre.

Cependant il se calma un peu.

– Et le cubilot ?… demanda-t-il.

– Rassurez-vous, docteur… il n'y a plus de danger… je suis arrivé à temps, répondit Fred.

Le savant eut un petit rire. Puis se tournant vers moi, il me dit :

– Ah !… mon cher monsieur Borel… vous avez dû éprouver une terrible émotion.

Tenant à justifier auprès du vieillard le brevet de courage que je m'étais si facilement décerné, je répondis d'un ton très calme :

– Moi ?… Oh ! non… J'ai essayé de conjurer le péril, mais quand j'ai compris que je n'y parviendrais pas je me suis étendu sur le sol et, ma foi… j'ai attendu la mort…

Le docteur me crut sur parole. Mais je surpris sur le visage de Fred un malicieux sourire. Il savait mieux que personne à quoi s'en tenir sur mon héroïque attitude…

Maintenant le bonhomme examinait attentivement ses verrous.

– Voyez… me dit-il, quand je suis descendu pour fermer cette maudite porte qui s'était ouverte sous l'effet de la rafale, un coup de vent encore plus violent que les précédents a poussé cette autre et je me suis trouvé prisonnier… Mes verrous ne glissaient plus dans leur gâche et cette tige de fer qui les relie entre eux s'était subitement faussée… Il faudra que je remédie à cela.

Le jour s'était levé.

– Je crois, ajouta le docteur, qu'après une telle nuit, nous avons l'un et l'autre besoin de repos… Voulez-vous que je vous offre l'hospitalité ?

La perspective de faire trois kilomètres à pied pour regagner mon cottage ne me souriait guère… J'acceptai donc avec empressement la proposition du savant.

Il me conduisit dans une pièce sommairement meublée où se trouvait un petit lit de sangle recouvert d'andrinople.

– Reposez-vous bien, me dit-il… on vous réveillera vers midi ; il est maintenant quatre heures du matin, cela vous fera huit heures de sommeil… ce n'est pas trop… Vos nerfs comme les miens ont besoin de se détendre.

Les émotions par lesquelles j'étais passé m'avaient anéanti… brisé… Je me jetai tout habillé sur ma couche et m'assoupis presque aussitôt.

Je dormais profondément et depuis assez longtemps sans doute quand je fus soudain réveillé par de grands cris venant du dehors. Je cherchai à saisir quelques mots au milieu de ces clameurs confuses, mais je ne distinguai rien que des hurlements sauvages et le sifflement de voix menaçantes.

La porte s'ouvrit soudain et le docteur apparut, suivi de Fred qui tenait à la main un énorme bâton…

– Entendez-vous… entendez-vous… s'écria le vieillard… Ils parlent d'enfoncer la porte… Ils profèrent des menaces de mort… et les gendarmes qui les laissent faire… car il y a des

gendarmes parmi eux… Mon Dieu !… Mon Dieu !… que signifie tout cela ?

Très inquiet, moi aussi, j'ouvris cependant une fenêtre qui donnait sur la plaine. À ma vue des cris s'élevèrent :

– Ah ! le voilà !… le voilà !…

Et, au premier rang de la foule, j'aperçus mon valet de chambre et mon jardinier.

Je partis alors d'un bruyant éclat de rire et, me tournant vers le docteur :

– Vous avez, lui dis-je, une mauvaise réputation dans le pays… On vous prend pour un sorcier… Mes domestiques savaient que j'étais chez vous… en ne me voyant pas revenir, ils ont supposé que vous m'aviez tué.

Du haut de la fenêtre je haranguai la foule. D'une voix forte j'expliquai que le docteur Oméga n'était pas ce qu'un vain peuple pensait…

– C'est un grand homme, m'écriai-je, un homme merveilleux… Bientôt vous entendrez parler de ses stupéfiantes découvertes… Saluez-le… mes amis… Acclamez-le !… car il honore ce pays… que dis-je ?… il honore la France… le monde entier !

Les applaudissements éclatèrent frénétiques. On eût dit une pluie d'orage tombant sur un toit de zinc.

Le docteur, très ému, s'approcha de la fenêtre et salua gauchement. Les acclamations redoublèrent.

C'était la première fois de sa vie que ce modeste jouissait des honneurs du triomphe.

Il voulut prononcer quelques paroles, mais sa petite voix, paralysée par l'émotion, émit des sons étranges… tour à tour graves et doux, aigres et nasillards. On eût pu croire qu'il chantait une tyrolienne. La foule, qui n'entendit pas un mot de son allocution, n'en manifesta pas moins son enthousiasme.

Il avait suffi de quelques minutes pour rendre sympathique un homme que, le matin encore, on traitait en ennemi… C'est là un des défauts et aussi une des qualités de la foule de changer très vite d'opinion.

Quand les vivats eurent cessé, j'appelai mon valet de chambre, qui se trouvait toujours devant le hangar, et je lui donnai quelques rapides instructions. Me tournant alors vers le docteur dont le visage rayonnait de joie, je lui dis :

– Venez chez moi, mon cher savant, je vous offre à déjeuner…

Au bout de quelques instants, accompagné du docteur et de Fred, je me dirigeais vers ma demeure.

La foule s'ouvrit respectueusement pour nous laisser passer et nous suivit jusqu'à mon cottage.

Là, je fis monter de ma cave quatre barriques d'excellent vin et donnai à boire à toute la population de Marbeuf.

Cette généreuse attention accrut encore la popularité du docteur et me valut beaucoup de considération de la part des paysans.

Au dessert, le savant, mis en gaieté par quelques verres de vin d'Espagne, devint très communicatif.

– J'ai dû, me dit-il, vous faire l'effet d'un bien drôle d'individu la première fois que vous m'avez aperçu ?

– Ma foi…

– Oui… oui… dites-le… vous m'avez pris pour un fou… mais je savais parfaitement que personne n'avait été blessé… Je ne suis ni un Cafre ni un Patagon… Si quelqu'un de mes collaborateurs avait été victime de l'explosion, vous ne m'auriez pas vu aussi joyeux…

– En effet… vous chantiez…

– Je chantais ?… c'est bien possible, mais j'étais tellement heureux !

– Et pourrait-on connaître la cause de cette joie subite ?…

– Je vais à l'instant, cher ami, satisfaire votre curiosité.

« Je vous ai déjà dit que, depuis longtemps, je me livrais à des recherches incessantes sur divers métaux, mais ces recherches portaient particulièrement sur le radium, ce corps nouveau qui a révolutionné la science moderne. Vous n'ignorez pas que, jusqu'en ces dernières années, les savants posaient comme axiome que la matière attirait la matière et que cette attraction était proportionnelle aux masses et inversement proportionnelle au carré de leur distance.

« Or, le radium semble vouloir échapper à cette attraction universelle ; ses molécules, loin de s'attirer, se repoussent au contraire avec une telle énergie qu'elles s'enfuient et s'irradient en tous sens avec une vitesse évaluée à trois cent mille kilomètres par seconde, exactement la vitesse d'un rayon lumineux.

– Oui… oui… répondis-je d'un air entendu, bien que ces explications fussent absolument nouvelles pour moi…

– Or donc, comme tout bon chimiste, j'avais dans mon laboratoire une balance de précision et chaque fois que j'opérais un mélange de plusieurs corps j'avais soin de doser exactement le poids de chacun…

« Depuis Lavoisier il était bien évident – ou du moins, il semblait évident – que le poids du corps composé devait être égal à la somme des poids des corps composants. C'était une vérité tellement indiscutable qu'aucun savant n'aurait songé à la contester…

« Jugez donc de ma stupéfaction quand, un jour, après avoir minutieusement pesé les différents minéraux qui devaient se combiner dans mon cubilot, je m'aperçus, en dosant un résultat, que la balance indiquait un poids sensiblement inférieur à celui que logiquement… indubitablement… elle aurait dû marquer.

« Je crus à une erreur de ma part… J'avais dû mal effectuer mes pesées initiales.

« Je recommençai l'expérience… le même phénomène se produisit.

« Certainement, me dis-je, ma balance est faussée…

« Je la vérifiai en y plaçant deux poids semblables ; les plateaux s'équilibrèrent.

« Je pratiquai alors l'opération bien connue de la double pesée : ma balance était d'une justesse irréprochable.

« Pour la troisième fois, en surveillant bien le mouvement de mes doigts, je renouvelai le pesage des mêmes métaux et j'obtins un résultat en tous points semblable au premier…

« Je commençais à croire que j'avais complètement perdu la tête…

« Cependant… petit à petit… une idée se fit jour dans mon esprit… Ce fut d'abord une supposition vague… quelque chose d'obscur… de confus, qui peu à peu s'éclaira… se précisa. Il devait s'être produit dans mon mélange un corps nouveau jouissant de propriétés phénoménales, inimaginables, stupéfiantes.

« Après de longues réflexions, je finis par avoir l'intuition que le hasard m'avait mis sur le chemin d'une découverte.

« Ce corps mystérieux dont je devinais l'existence devait être, si extraordinaire que cela pût paraître, réfractaire à la gravitation ! Il existait… cela n'était pas douteux… sa masse était évidente… et cependant il ne pesait pas !…

« Dès lors je n'eus plus qu'une idée, isoler ce corps, le dégager de ses alliages…

« Ah ! que de nuits j'ai passées à combiner mes cuissons !… À combien d'expériences inutiles me suis-je livré !

« D'autres se fussent découragés à ma place, mais moi je persistai… quelque chose me disait que je devais réussir…

« Il y a quatre jours, j'avais ajouté deux corps nouveaux dans mon cubilot et je comptais beaucoup sur leur efficacité pour

débarrasser le métal mystérieux de ses molécules parasites… le tout était de déterminer au juste le temps de cuisson de cet amalgame…

« Une vieille formule retrouvée dans un ouvrage d'alchimie du XVIe siècle m'avait incité à tenter cette expérience. On ne peut s'imaginer les idées neuves que l'on puise parfois dans les vieux livres.

« Mon nouveau mélange bouillait dans un cubilot semblable à celui que vous connaissez quand, par bonheur, ce cubilot fit explosion grâce à la négligence d'un de mes ouvriers… négligence que je bénis aujourd'hui, vous allez savoir pourquoi.

« Tout d'abord cette catastrophe me désola… J'entrai dans une rage folle… Je faillis tout briser ici.

« Le lendemain dès l'aube, je sortis pour prendre l'air, car j'avais la tête en feu… et machinalement je me dirigeai vers les décombres de mon hangar. Un plafond de bois supporté par quatre poutres s'élevait au milieu de ces ruines…

« Sans songer au danger auquel je m'exposais, – je n'avais plus conscience de rien – je pénétrai sous ce dais vacillant qui pouvait s'écrouler d'une minute à l'autre.

« Tout à coup, en levant la tête, j'aperçus trois petites sphères de métal qui adhéraient à ce plafond… Je n'attachai pas tout d'abord beaucoup d'importance à cela… Ces blocs minuscules avaient sans doute été projetés avec le métal en fusion et s'étaient soudés aux planches qu'ils avaient rencontrées sur leur route… Rien n'était plus naturel.

« Cependant je crus remarquer que ces sphères n'étaient pas immobiles et qu'elles sautillaient légèrement. Je me frottai les yeux et regardai avec plus d'attention.

« Effectivement, elles remuaient…

« Une table à moitié brisée se trouvait près de moi, je la consolidai à l'aide de pierres et montai comme je pus sur cet échafaudage improvisé.

« En étendant le bras, je parvins à saisir une des sphères ; elle se détacha sans difficulté, mais je sentis cependant, en l'attirant à moi, une petite résistance comparable à celle d'un aimant amorcé sur une lamelle de fer.

« Soudain mon échafaudage s'écroula et je roulai sur le sol. En tombant, j'avais lâché la sphère que je tenais dans ma main ! Immédiatement je la cherchai dans les décombres, remuant planches et plâtras, mais je ne pus la retrouver… j'étais cependant certain qu'elle n'avait pas dû tomber bien loin.

« Je résolus alors d'en aller prendre une autre… Je recommençai mon exercice de gymnastique, mais au moment où je levais le bras pour saisir un des petits blocs de métal, je demeurai stupéfait…

« Il y avait toujours trois sphères au plafond et cependant j'étais bien sûr d'en avoir enlevé une que j'avais laissée tomber à terre !…

« Je m'emparai à la hâte de celle qui était la plus rapprochée et sautai à bas de mon échafaudage. J'examinai alors particulièrement la petite boule… Elle n'offrait rien de particulier…

« Pour mieux l'observer, je la plaçai dans le creux de ma main… mais à ce moment… – ce que je vais vous dire vous paraîtra inouï… prodigieux ! – elle s'éleva doucement et alla se coller au plafond…

« Je poussai un cri de triomphe… que Fred entendit du hangar voisin et je me mis à danser… à gambader comme un fou…

« Quand Fred arriva, je lui dis aussitôt :

« – Vite ! vite !… prends-moi ces boules que tu aperçois au-dessus de ta tête… et surtout ne me les jette pas… ne les jette pas, tu entends, passe-les moi… si tu les lâchais, elles remonteraient en l'air…

« Fred me regarda d'un air ahuri ; néanmoins il obéit sans

mot dire, et me passa les unes après les autres les trois petites sphères.

« J'en mis deux dans ma poche, en conservai une dans ma main, puis j'allai me placer sur la route.

« Me baissant alors, je posai la boule à terre, et, après l'avoir lâchée, je me redressai d'un bond. Elle s'éleva aussitôt et quand elle fut à la hauteur de ma poitrine je la rattrapai vivement.

« Alors, je la reposai de nouveau sur le sol, et la laissai libre de nouveau… mais cette fois je ne l'arrêtai plus. Elle monta jusqu'à ma figure, dépassa ma tête, puis s'éleva de plus en plus vite…

« Bientôt je la perdis de vue…

« Elle avait disparu dans l'espace !…

« Ô bonheur !… ô miracle !… J'avais trouvé non seulement un corps réfractaire à la gravitation, mais encore un métal qui, bouleversant toutes les lois de la nature, semblait être repoussé par la force qui attire les corps vers la terre…

« J'étais arrivé à supprimer la pesanteur… vous m'entendez bien… la pesanteur… Je pouvais maintenant imprimer à un corps quelconque revêtu de cette substance merveilleuse une force d'impulsion rectiligne… uniforme… infinie… c'est-à-dire une vitesse constante que rien dans l'éther ne devait plus contrarier !…

– Vous êtes bien certain, hasardai-je, de pouvoir reconstituer ce corps quand vous le voudrez ?

– Non seulement j'en suis certain, mais j'ai déjà chez moi plusieurs blocs de ce métal que j'ai fondus sans difficulté… Vous en avez même touché un…

– Ah ! oui… le fameux bloc qui pèse moins qu'une plume.

– C'est cela même… Vous pensez bien que j'ai analysé minutieusement les petites sphères qui me restaient… et j'ai maintenant la formule de ce corps nouveau que j'ai nommé « répulsite » parce qu'au lieu d'être attiré par la pesanteur il en

est repoussé et s'en sert, pour s'élever, comme d'un point d'appui.

« Oh ! il m'en faut beaucoup, de cette répulsite !… pour tenter le voyage que je rêve d'accomplir, car cette découverte m'a donné l'idée d'une grande traversée aérienne qui vous semblera certainement fantastique : – Je veux aller dans la planète Mars…

– C'est une excursion peu banale, en effet, répondis-je, mais je ne vois pas trop comment, avec votre répulsite, vous pourrez accomplir cette longue course dans l'espace.

– Tout est prévu, cher ami, et si vous voulez venir jusqu'à mon laboratoire, je vous montrerai des plans fort curieux auxquels j'ai déjà travaillé. Vous devez les connaître puisque vous serez de ce voyage… Vous êtes toujours décidé à m'accompagner, n'est-ce pas ?

– Mais comment donc ! plus que jamais !…

– Eh bien ! allons…

Une demi-heure après, je me trouvais de nouveau dans le laboratoire du docteur Oméga.

– Nous sommes aujourd'hui le 24 août… me dit le docteur, il faut que le 18 avril nous ayons quitté la Terre.

– Pourquoi le 18 avril ? demandai-je étonné.

– Parce que j'ai calculé qu'en partant à cette date nous atteindrions la planète Mars au moment précis où elle ne sera qu'à 56 millions de kilomètres de la Terre.

– C'est déjà une jolie distance !…

– Oui… mais elle est relativement minime si l'on songe que, lorsque cette planète est à son aphélie, elle est distante de notre globe de 400 millions de kilomètres. Il nous faudra juste dix-sept jours et deux heures pour arriver jusqu'à Mars.

– Et comment êtes-vous parvenu à déterminer si exactement ce temps ?

– Rien de plus simple… Vous connaissez la loi de la chute des corps, n'est-ce pas ? Vous savez que tout corps abandonné à lui-même est sollicité par une force constante qu'on appelle pesanteur et tombe vers le sol en prenant un mouvement uniformément accéléré.

– Parfaitement…

– Pendant la première seconde de sa chute, ce corps fera 4 m. 90 ; il aura parcouru 19 m. 60 pendant les deux premières secondes ; 44 m. 10 pendant les trois premières ; 78 m. 40 pendant les quatre premières et ainsi de suite.

« La répulsite, comme son nom l'indique, est, non pas attirée vers le sol, mais repoussée par une force tout aussi constante que la pesanteur.

« Elle prend donc un mouvement uniformément accéléré, mais en sens contraire.

« Elle monte au lieu de tomber et la vitesse de son ascension est exactement celle que prendrait un corps soumis aux lois de l'attraction.

« Elle s'élèvera donc de 4 m. 90 pendant la première seconde ; de 19 m. 60 pendant la deuxième ; de 44 m. 10 pendant la troisième ; de 78 m. 40 et ainsi de suite, selon la formule bien connue :

$$E = \frac{1}{2} gt^2$$

jusqu'au moment où nous pénétrerons dans la zone d'attraction de la planète Mars, après huit jours et treize heures de voyage environ.

« À ce moment nous marcherons à raison de 800 kilomètres à la seconde.

– Mais, objectai-je, avant d'arriver à cette zone d'attraction, comme notre vitesse augmentera dans des proportions

fantastiques, ne risquons-nous pas d'être brûlés, volatilisés ?

– Non… car lorsque nous prendrons réellement une allure dangereuse à ce point de vue, nous aurons depuis longtemps franchi les extrêmes limites de l'atmosphère qui ne dépassent guère une centaine de kilomètres…

– Ah ! très bien, fis-je… Mais vous ne m'avez pas dit quel genre de véhicule vous emploierez pour faire ce voyage.

– J'y arrive, répondit le docteur… Nous partirons dans un obus…

– Comme les héros de Jules Verne ?

Le docteur Oméga haussa les épaules.

– Je vous parle sérieusement, dit-il… Vous n'allez pas comparer au nôtre un voyage imaginaire ?… La conception de Jules Verne était purement hypothétique, tandis que la mienne…

– Continuez, docteur, je vous en prie.

– Je disais donc que nous partirions dans un obus… C'est la vérité, et vous pouvez croire que ce projectile sera merveilleusement construit.

« Voici les quelques plans que j'ai ébauchés, et si vous le voulez bien, nous allons y jeter un coup d'œil.

Le docteur Oméga me mit alors sous les yeux de petites feuilles de papier sur lesquelles était représenté en différentes coupes un obus très allongé muni d'accessoires compliqués.

– Voyez, me dit le savant… voici notre véhicule… il aura 13 mètres de long sur 3 de diamètre… mais il ne sera pas seulement obus-projectile, il sera tour à tour sous-marin et automobile.

J'ouvris des yeux larges comme des soucoupes.

– Oui… je dis bien… automobile et sous-marin… Avant d'atteindre les rochers de Mars il nous faudra traverser les mers immenses qui entourent cette planète ; ensuite nous devrons

parcourir rapidement ce monde inconnu afin de nous transporter vers les centres habités…



Voici les quelques plans que j'ai ébauchés.

– Vous croyez qu'il y a des habitants dans Mars ?

– Nous le saurons bientôt… Mais je reprends ma description…

Le projectile sera entouré d'une couche de répulsite de cinq centimètres d'épaisseur, sous laquelle se trouvera en quelque sorte un second obus en acier léger, absolument indépendant, quand nous le désirerons, de l'enveloppe extérieure, dont nous pourrons nous débarrasser progressivement… mais je vous expliquerai cela plus tard.

– Quatre chambres, continua le docteur, seront ménagées dans l'intérieur de notre véhicule… et nous nous éclairerons au moyen de lampes électriques actionnées par une dynamo et un moteur à huit cylindres de 200 chevaux. Les planchers de chacune de ces chambres reposeront sur une suspension à la cardan… Vous savez qu'un corps maintenu par ce système reste toujours dans sa position normale, quelle que soit l'inclinaison que l'on donne à l'appareil, grâce à un jeu de cercles concentriques qui oscillent les uns dans les autres autour de pivots perpendiculaires entre eux.

« Nos hublots, nos fenêtres, si vous aimez mieux, au lieu d'être garnis de vitres qui annihileraient la force ascensionnelle, seront en répulsite transparente… Voyez maintenant cette hélice double…

– Oui…

– Il suffira d'appuyer sur un levier pour la faire sortir instantanément du projectile ; elle est reliée au moteur par un arbre de couche en acier…

– Et ces roues que j'aperçois là ?… demandai-je.

– Ce sont les roues de l'automobile… Quand nous voudrons faire de notre obus un véhicule terrestre, il suffira d'un simple déclenchement pour qu'aussitôt ce châssis que vous voyez teinté en rouge s'abaisse d'un mètre et vienne s'adapter dans des coulisses et des rainures ménagées au fond de l'obus.

« Ce mouvement de descente fera jouer en même temps quatre ouvertures pratiquées dans les flancs du projectile et les roues prendront ainsi contact avec le sol. Alors au lieu de diriger le véhicule à l'aide d'un gouvernail, comme lorsqu'il sera sous-marin, nous le conduirons au moyen de ce volant. Enfin deux freins puissants donneront à notre obus planétaire toutes les qualités d'une automobile.

– Tout cela est merveilleusement conçu ! m'écriai-je… Ah ! docteur, vous êtes un génie ! un novateur que l'on regardera dans quelques mois comme une de nos gloires nationales !

Le savant ne répondit pas, mais je vis dans ses petits yeux briller une lueur d'orgueil.

– Soyez convaincu, continua-t-il, que chaque chose aura sa place dans notre wagon métallique… Rien n'y manquera.

– Mais comment respirerons-nous ? Il sera impossible d'ouvrir les hublots pour renouveler notre provision d'air ?

– Vous supposez bien que je n'ai pas oublié le principal… Nous emporterons avec nous des tubes d'oxygène suffisants pour effectuer l'aller et… le retour.

Mais le savant hésita quelques secondes avant de prononcer ce dernier mot.

Peut-être, malgré toute la confiance qu'il semblait avoir dans l'issue de ce voyage, n'envisageait-il pas l'avenir sans une certaine inquiétude.

Enfin il sortit d'un tiroir une immense feuille sur laquelle se trouvait dessiné notre futur véhicule.

Je n'avais vu jusqu'alors que des parties séparées du grand tout qui devait composer le projectile aérien…

Cette fois, au lieu d'être représenté horizontalement il était légèrement incliné… c'est-à-dire en la position qu'il devait occuper dans l'espace.

Je remarquai alors qu'il était séparé dans sa longueur, au-dessous de sa partie ogivale jusqu'au culot, par une sorte de

cloison métallique sur laquelle s'étageaient trois pièces d'égale dimension communiquant entre elles par des portes très étroites.

Figurez-vous un édifice ayant un peu la forme d'une mosquée sur la gauche duquel serpenterait un escalier de fer.

La cabine du bas était réservée aux approvisionnements, car le docteur, qui pensait à tout, n'avait pas oublié les vivres. Nous emporterions avec nous quantité de jambons, de viandes salées, de conserves et de biscuits, des bouteilles de pale-ale, de champagne, de vin et d'eau minérale.

La chambre du premier étage, entourée de petites armoires carrées, contenait deux lits et une table mobile posée sur un pivot translateur.

La pièce du troisième, c'est-à-dire, celle d'avant, devait être le poste-vigie. Ce serait là que se tiendrait le docteur pour surveiller la marche de son projectile.

L'autre compartiment – j'ai dit que l'obus était partagé en deux dans le sens de la longueur – contenait aussi trois pièces, mais, je ne sais par quel système, il suffisait d'appuyer sur un levier pour qu'immédiatement échelle et planchers se rabattissent contre la paroi du véhicule.

Pendant que je regardais ce plan avec attention, le docteur Oméga m'observait par-dessus ses lunettes.

Enfin je m'écriai :

– Tout cela est féerique !… Pourvu que vous puissiez mettre à exécution ce projet grandiose !…

– Rien ne m'en empêche, répondit le savant… J'ai fait le sacrifice de ma fortune pour mener à bien cette entreprise.

Je me suis déjà entendu télégraphiquement avec les établissements du Creusot ; prochainement je leur enverrai un double de ces plans et ils commenceront aussitôt les travaux.

*

* *

Pendant près de trois mois nous travaillâmes sans relâche. Le savant refit tous ses calculs, modifia une partie de ses plans et moi je recopiai les indications qu'il avait hâtivement griffonnées.

Enfin, le 27 novembre, je partis pour le Creusot, en compagnie du docteur et de Fred.

Quand nous arrivâmes aux usines, l'énorme projectile avait déjà été coulé dans les moules, mais comme, bien entendu, on n'avait pu le fondre d'un seul bloc, il était divisé en trois parties que l'on devait réunir entre elles à l'aide de boulons et de frettes.

Le docteur examina attentivement ces premiers travaux et parut satisfait, puis il s'entretint longuement avec les ingénieurs de l'usine.

Je crus remarquer que ceux-ci prenaient mon pauvre ami pour un fou. Néanmoins, comme il payait, on suivit à la lettre ses instructions.

Pendant six mois, trente ouvriers furent attachés au service du docteur, et vers le milieu de mars notre véhicule était presque terminé.

Il ne restait plus qu'à fondre l'enveloppe de répulsite. Là commencèrent réellement les difficultés.

On dut transporter le projectile sous un hangar très bas dont le toit avait été fortement consolidé, car les morceaux de répulsite que l'on sortait des moules montaient aussitôt en l'air comme de simples feuilles de papier et se collaient aux poutres supérieures.

Le 2 avril, le projectile était entièrement revêtu de sa cuirasse anti-gravitationnelle. Il ne faudrait pas croire cependant que l'enveloppe de répulsite était soudée à l'obus.

Au contraire, elle était mobile et pouvait, grâce à une manœuvre des plus simples, glisser rapidement autour du

véhicule.

Ceci est important à retenir.

CHAPITRE III – LE DÉPART DU « COSMOS »

Le 16 avril, le projectile fut transporté dans un énorme caisson fermé, au milieu d'une vaste plaine.

À l'aide de treuils et de chevalets, on le mit debout, le culot reposant sur une grande plate-forme cimentée, et au moyen de chaînes et de cordages on le fixa au sol.

La veille du départ, je m'aperçus que le docteur Oméga faisait continuellement des calculs sur son calepin.

– Est-ce que vous auriez commis une erreur ? lui demandai-je.

– Non, me répondit-il, seulement il importe que je détermine exactement le point où nous nous trouvons afin de régler l'inclinaison de mon projectile… sans cela nous risquerions de passer à côté de Mars… Vous savez comme moi que, pour viser cette planète, il faut tenir compte d'une chose essentielle : c'est que le projectile participe de deux mouvements différents : son mouvement propre et celui que la Terre lui imprime par sa rotation.

« Son mouvement propre, vous le connaissez. Celui que lui imprime la Terre est le chemin parcouru par suite de la rotation du globe sur lui-même.

« Partant du Creusot qui se trouve situé entre le 46e et le 47e degré de latitude nord, la vitesse de ce mouvement est égale à 24.000 kilomètres en vingt-quatre heures, soit 1.000 kilomètres à l'heure. (C'est la vitesse que la ville du Creusot parcourt dans l'espace par suite du mouvement de rotation terrestre.)

« Or, cette impulsion, mon projectile la conservera

indéfiniment, car vous n'ignorez pas que lorsqu'un corps est animé d'un mouvement, celui-ci ne peut cesser de lui-même. Arrêtez brusquement une automobile lancée à toute vitesse, que se produit-il ? Ceux qui la montent sont projetés en avant d'autant plus vigoureusement que la voiture marchait plus vite.

« En résumé, le Creusot parcourant, par suite de la rotation, 1.000 kilomètres à l'heure, autant d'heures notre projectile mettra à atteindre Mars, autant de fois 1.000 kilomètres il sera dévié de sa route.

« Comme il doit rester en l'air 17 jours et 2 heures, soit 410 heures, il déviera donc de 410.000 kilomètres.

« Nous serons par conséquent obligés, pour qu'il touche le but, d'incliner notre projectile dans une position correspondant exactement à 410.000 kilomètres à l'ouest de Mars.

« Mais ce n'est pas tout… La Terre a encore un mouvement de translation autour du soleil… j'ai aussi prévu ce cas dans mes calculs de dérive.

« Si l'on ne tenait pas compte des mouvements dont je viens de vous parler, on imiterait l'exemple du pointeur de marine qui, visant l'objectif à atteindre, ne se soucierait ni du roulis ni du tangage.

Tout ceci était pour moi de l'hébreu, mais j'approuvais cependant de la tête et murmurais de temps à autre des mots comme ceux-ci : Évidemment… C'est clair… Rien n'est plus limpide… Cela tombe sous le sens…

Et le docteur continuait ses explications, persuadé que je le comprenais merveilleusement.

Soudain il me dit :

– Je ne crois pas m'être trompé dans mes calculs, car je les ai bien vérifiés ; cependant, pour plus de sûreté, je vous prierai de les refaire. Je garde mes opérations… nous les comparerons tout à l'heure avec les vôtres.

Ces mots produisirent sur moi l'effet d'une douche glacée et

je regardai le savant d'un air effaré.

J'allais lui avouer mon ignorance, quand, fort heureusement, l'arrivée de Fred vint faire diversion. Décidément, ce brave garçon venait toujours à propos.

Il s'approcha du docteur et lui dit d'un ton embarrassé :

– Docteur… j'ai quelque chose à vous demander…

– Eh bien, parle… fit le savant d'un ton bourru.

– Je voudrais… partir avec vous…

– Tu es fou, Fred !… d'ailleurs… je n'ai pas besoin de toi… nous sommes deux… c'est suffisant.

Fred sourit.

– C'est possible… répondit-il… mais vous n'avez sans doute pas songé à une chose… vous savez que je ne suis pas mauvais cuisinier… même vous m'avez souvent complimenté sur les petits plats que je vous ai confectionnés… Je pourrais être votre maître-coq à bord de l'obus… je m'occuperais du « frichti »…

« Et puis… on ne sait pas… si vous alliez être attaqués dans la Lune… j'ai entendu dire qu'elle était habitée par de vilains cocos… des particuliers assez bizarres…

– Mon bon Fred, dit le docteur en souriant… ce n'est pas dans la Lune que nous allons… mais dans la planète Mars…

– La Lune ou la planète Mars, pour moi, c'est kif-kif… c'est un pays pas ordinaire. Si les « Marsouins »… je crois qu'on les appelle comme ça…

– Non, les Martiens… rectifia le docteur.

– Eh bien, si les Martiens allaient vous tomber dessus dès votre arrivée… Croyez-vous qu'à vous deux vous pourriez leur tenir tête ? Avec moi… la partie serait moins dangereuse… je pourrais vous défendre…

Et Fred montra ses mains énormes. Le docteur considéra quelques instants son ouvrier, puis il lui dit :

– Soit… tu viendras avec nous, mais je vais être obligé d'ajouter à notre projectile une couche de répulsite correspondante à ton poids… enfin !…

– Oh ! merci ! s'écria Fred, vous verrez… Je vous serai plus utile que vous ne le supposez… je suis même sûr que vous ne regretterez pas de m'avoir emmené.

Je ne fus pas fâché de voir Fred faire partie de l'expédition, car je me demandais déjà, moi qui n'étais habitué à aucun travail manuel, comment j'arriverais à pouvoir utilement seconder le savant.

Le jour du départ, une foule nombreuse s'était rendue au Creusot.

Dès la veille, la plaine où se trouvait le projectile était encombrée de curieux qui avaient campé en rase campagne.

Je dois confesser que, le matin du 18 avril, j'avais cependant perdu beaucoup de mon assurance et je me demandais même si je devais oui ou non partir avec le docteur.

Pendant plusieurs heures je délibérai… Je fus sur le point d'aller trouver mon ami et de lui dire de ne plus compter sur moi… mais je n'osai m'y décider.

Le moment de quitter ce monde était venu. Déjà le docteur donnait ses dernières instructions.

Son calepin à la main, un compas de l'autre, il faisait incliner l'obus dans la direction ouest vers un point imaginaire qu'il semblait voir réellement.

On déplaça l'engin, on le fit volter à l'aide de treuils, on le pencha de plus en plus, puis enfin le docteur s'écria :

– Nous y sommes !…

Immédiatement l'obus fut glissé sur une trappe de métal mue par un gigantesque ressort, lequel en se détendant avec une force prodigieuse devait donner à l'engin l'inclinaison initiale qui l'entraînerait dans Mars en lui faisant décrire une immense parabole.

– Parfait, dit le docteur Oméga après avoir une dernière fois vérifié la position du projectile.

Et il se dirigea vers une petite estrade où il prit place au milieu d'une cinquantaine de personnes. Fred et moi nous nous assîmes à ses côtés.

Une musique joua notre hymne national, puis plusieurs messieurs graves et solennels, grotesquement redingotés, prononcèrent des discours filandreux auxquels la majeure partie des assistants ne comprit absolument rien.

Le docteur Oméga voulut répondre à son tour, mais on sait qu'il n'était pas orateur. Il rougit, bredouilla, s'embarrassa dans une période… et finalement s'arrêta court…

Tout ce que l'on put saisir de son allocution, ce fut qu'il donnait à son véhicule planétaire le nom de *Cosmos.*

– Vive le *Cosmos !* Vive le *Cosmos !*… hurlèrent les assistants.

Le docteur fit trois petites révérences automatiques et, se tournant vers Fred et moi, il nous dit :

– Le moment est venu…

– *Alea jacta est !*… ajoutai-je mentalement.

Et sous les yeux de dix mille spectateurs, nous descendîmes gravement les degrés de l'estrade et nous dirigeâmes vers le *Cosmos* autour duquel se tenaient des soldats du génie et tous les ingénieurs du Creusot.

À ce moment mon cœur battait à se rompre… je devais être très pâle… car je puis bien l'avouer… j'avais peur…

Le docteur recommanda aux militaires d'enlever doucement les amarres afin de ne pas déranger la position du projectile, puis il fit jouer un ressort et une porte minuscule s'ouvrit au bas du véhicule. Fred entra le premier.

– À vous… monsieur Borel… me dit alors le vieillard.

Un assistant que je connaissais m'avait adressé la parole… Je m'accrochai à lui comme un naufragé à une épave… et

prolongeai outre mesure la conversation… afin de retarder le plus possible la fatale minute de l'embarquement… Je ressemblais un peu à l'homme qui a juré de se faire sauter la cervelle à une heure déterminée et qui attend que toutes les horloges de la ville aient sonné avant de mettre son dessein à exécution.

Le docteur répéta :

– Voyons… à vous… monsieur Borel…

Je serrai avec effusion les mains de mon interlocuteur, contemplai une dernière fois la foule qui m'entourait, puis la campagne verdoyante, baignée de soleil, où bourdonnait une vie intense… joyeuse… enchanteresse…

Un moment, j'eus l'idée de m'enfuir, quitte à passer pour un couard… un être pusillanime et lâche, mais je rencontrai l'œil du docteur… cet œil singulier qui m'avait toujours donné le frisson… Et fasciné… hypnotisé par ce regard… je pénétrai dans l'obus…

Presque aussitôt le savant m'y rejoignit. J'entendis une grande clameur, puis la porte se referma avec un petit bruit sec et je ne perçus plus au dehors qu'un vague murmure assez semblable à un bourdonnement d'abeilles.

Les câbles glissèrent le long de la couche de répulsite, il y eut un choc, puis j'eus la sensation très nette que nous tombions dans un trou. Il me sembla ensuite que nous demeurions immobiles.

– Nous sommes partis, dit le docteur.

À la lueur d'une petite lampe électrique placée le long d'une cloison, je fixai mon vieil ami.

Il était très calme, et s'efforçait de sourire.

Quand à Fred, il semblait tout joyeux.

Par un des hublots, nous regardâmes au-dessous de nous et je pus alors constater que nous marchions réellement.

À chaque seconde, la vitesse augmentait sans à-coups, sans secousses et nous voyions le sol fuir vertigineusement.

Seize minutes et quarante secondes après notre départ, nous étions à 5.000 kilomètres de la Terre.

La convexité du globe nous apparaissait alors très nettement.

Au-dessous de nous s'étendait la nappe des mers dont la teinte bleue s'assombrissait de plus en plus, tandis qu'au contraire s'éclairaient les continents.

Au bout d'une heure, le docteur nous apprit que nous filions à raison de 35 kilomètres 640 à la seconde et que nous étions à 64.800 kilomètres d'altitude.



J'observai cette masse lumineuse.

Maintenant la Terre n'était plus qu'une boule diminuant à vue d'œil et qui finit par ressembler absolument à la Lune.

Alors nous montâmes au troisième étage, dans la chambre-vigie, et nous jetâmes un coup d'œil par le grand hublot.

Bien que notre véhicule fût très épais, nous commencions à nous sentir envahis par le froid et nous fûmes obligés d'endosser nos manteaux de fourrure.

Cependant, depuis quelques minutes, le docteur demeurait la face collée à la vitre de répulsite. Ce qui attirait ainsi son attention, c'était une masse phosphorescente, qui semblait à chaque seconde s'enfler démesurément…

– Qu'est cela ? demandai-je.

– Je n'en sais rien, répondit-il avec humeur.

Et le docteur continua de regarder avec inquiétude. Placé derrière lui, j'observai aussi cette masse lumineuse qui se rapprochait avec une rapidité foudroyante. Tout à coup, le vieux savant se retourna vers moi, la figure bouleversée.

– Qu'y a-t-il ? m'écriai-je angoissé.

– Malédiction !… fatalité !… s'écria-t-il. Voyez cette lueur qui avance et dont l'étincellement s'accentue de seconde en seconde… elle vient sur nous… nous nous précipitons vers elle !… Nous ne pouvons plus l'éviter… Il n'y a rien à faire… rien… absolument rien !…

Et il ajouta en se frappant la tête :

– C'est un bolide !… un bolide énorme ! et il est juste dans notre trajectoire !…

CHAPITRE IV – LA MER LUMINEUSE

Je ne sais si quelqu'un de mes lecteurs a déjà fait naufrage et s'il a entendu vibrer dans la nuit ce commandement sinistre… terrifiant :

« Les chaloupes à la mer !… »

Ce cri lugubre, bien que tout d'abord il glace les cœurs d'effroi, ne tarde pas cependant à être accueilli avec joie par les passagers, quand ils ont compris que leur maison flottante va disparaître dans les flots écumants.

Peut-être les chaloupes pourront-elles atteindre les rivages lointains… arracher à la mer la proie qu'elle demande en hurlant !…

Et un secret espoir emplit toutes les âmes…

On ne songe plus à la tempête qui fait rage… on ne pense qu'à une chose, trouver place à tout prix dans les embarcations.

Quelquefois les frêles esquifs, après avoir bondi sur les ondes tumultueuses, avoir rasé les grands rochers noirs pareils à des monstres fabuleux, abordent une île ou un continent… souvent aussi ils sont roulés par les vagues et engloutis dans les insondables profondeurs…

Mais les malheureux qui ont péri ont eu au moins pendant quelques heures la pensée que tout n'était peut-être pas fini et que, la Providence aidant, ils échapperaient à la mort.

L'espérance les a un moment soutenus et, après la chaloupe, ils ont encore eu l'épave à laquelle ils se sont cramponnés désespérément jusqu'à ce que les suprêmes convulsions raidissent pour toujours leurs pauvres membres glacés !…

Nous à bord du *Cosmos*, nous n'avions aucune chance de salut !

La mort arrivait… nous la voyions venir avec une rapidité foudroyante et il était impossible de l'éviter !…

Je doute qu'il puisse y avoir dans la vie des situations plus affreuses… plus horribles… et, au moment où j'écris, je ne puis, sans un frisson, revivre ces minutes tragiques.

Tandis que notre frayeur se traduisait par des gémissements et des prières, le docteur Oméga frappait avec rage les parois de notre véhicule en hurlant d'une voix rauque :

– Fatalité !… Fatalité !…

Un moment, il eut sans doute conscience de la grave responsabilité qu'il avait assumée en nous prenant avec lui Fred et moi, car il nous regarda avec tristesse et nous l'entendîmes murmurer :

– Pauvres amis !…

Déjà, nous percevions un grand bruit semblable à celui que ferait une sirène gigantesque.

La lueur se rapprochait… elle était maintenant flamboyante… elle nous aveuglait…

Quelques secondes encore et nous allions être broyés… volatilisés…

De nos corps maintenant pleins de vie, il ne resterait bientôt plus rien que des molécules sans nom… des atomes invisibles qui voltigeraient, perdus dans la grande immensité, et nous retournerions en poussière, suivant la parole de la Genèse, sans subir les transformations communes à cette humanité de laquelle nous étions à jamais séparés !…

Fred et moi n'avions plus conscience de rien.

Nous nous étions agenouillés comme deux marins qui comprennent que tout est fini et nous murmurions de vagues paroles dans lesquelles s'exhalait toute la détresse de nos âmes.

Soudain le docteur qui, en face de la mort, avait jusqu'à présent conservé toute sa raison, fit un brusque mouvement, étendit les bras et baissa la tête, tel un homme qui voit un édifice s'écrouler au-dessus de lui…

Je poussai un cri… Fred tomba comme une masse.

Un flamboiement énorme… une lueur fulgurante pénétra par les hublots et nous sentîmes une chaleur intense comparable à celle qui doit régner dans l'intérieur d'un four.

Soudain le *Cosmos* dévia de sa route comme chassé par un coup de vent furieux… ses jointures grincèrent et j'eus l'impression très nette que notre véhicule s'aplatissait… qu'il s'écrasait du sommet à la base.

Heureusement, c'était une illusion… car presque aussitôt la voix du docteur Oméga s'éleva, éclatante comme une fanfare :

– Sauvés !… mes amis… nous sommes sauvés !…

J'avais peine à le croire… je me frottai les yeux comme un homme qui sort d'un rêve et m'approchai d'un hublot.

On voyait toujours la lueur, mais elle me parut moins éclatante… et je ne tardai pas à me convaincre qu'elle perdait peu à peu de son intensité.

Alors… c'était donc vrai… ce bolide qui devait nous écraser était passé à côté du *Cosmos* sans l'atteindre.

– Mes amis, dit le savant, le ciel nous protège… Après un péril comme celui que nous venons d'éviter, que pouvons-nous craindre maintenant ?

Nous regardions le docteur d'un air ahuri.

– Mais secouez-vous donc, morbleu ! s'écria-t-il… a-t-on jamais vu des gens comme cela ? Vous devriez sauter, danser, hurler de joie !

– Ainsi… balbutiai-je, c'est bien certain… nous n'avons plus rien à redouter ?

– Mais puisque je vous le dis.

– Et… l’obus ?

– Eh bien ! l’obus ?

– Il doit être dans un triste état.

Le docteur haussa les épaules.

– Il n’a subi aucune avarie, répondit-il.

– Cependant… j’ai bien senti qu’il se resserrait…

– Vous avez cru cela… Les gaz qui entouraient ou pour mieux dire qui formaient le bolide ont terriblement pressé notre véhicule et, par un phénomène des plus naturels, la résistance qu’il a opposée à cette masse vous a fait supposer qu’il s’aplatissait. Mais, rassurez-vous… il est en parfait état… Peut-être son extérieur a-t-il été un peu bruni par le feu, mais qu’importe ?… puisqu’il n’a rien perdu de ses qualités ascensionnelles… Voyez, après avoir subi l’attraction du bolide dans un sens il a ensuite subi la même attraction en sens opposé et par suite a conservé absolument sa ligne droite. Dans un simple obus de fonte nous aurions été, non point carbonisés, mais consumés en un dixième de seconde à peine…

– Alors, s’écria Fred, qui avait repris sa belle humeur, le *Cosmos* est comme la salamandre… il court au milieu des flammes sans se brûler !

L’aérolithe apparaissait maintenant comme une grosse étoile… il était déjà à plusieurs milliers de lieues, car au contraire du *Cosmos* dont la vitesse s’accentuait en montée, la sienne augmentait à mesure qu’il descendait.

– Pourvu, conclus-je assez maladroitement, que nous ne rencontrions pas d’autres bolides !

Le docteur fronça le sourcil et me lança un coup d’œil glacial.

Mais je m’efforçai d’atténuer le mauvais effet des paroles que je venais de prononcer en m’extasiant avec Fred sur la beauté du voyage que nous avions entrepris.

– Si un jour on m’avait dit, s’écria le colosse, que j’irais dans la Lune, je n’aurais pas voulu le croire.

– Je te répète, Fred, prononça le docteur, que nous allons dans la planète Mars…

– Pour moi c’est la même chose… Enfin… comme je ne veux pas vous contrarier, docteur, je ne parlerai plus de la Lune.

– C’est cela, Fred, dit le vieillard en souriant. Mais, occupe-toi de notre repas ; car je commence à avoir faim.

Fred ne se le fit pas répéter.

Il passa dans la chambre aux approvisionnements et nous l’entendîmes bientôt remuer des plats et déboucher des bouteilles.

Le docteur avait pris un bloc-notes sur lequel il alignait d’interminables colonnes de chiffres.

Parfois il me dictait quelque observation que je consignais sur un gros cahier cartonné en tête duquel j’avais écrit de ma plus belle main : *Journal de bord.*

Nous avancions toujours sans secousse… à peine si de temps à autre se produisait une légère oscillation.

Nous avions depuis longtemps dépassé les dernières limites atmosphériques et nous filions maintenant dans l’éther comme des personnages mythologiques.

Autour de nous, d’un côté c’était l’obscurité presque complète, de l’autre nous apercevions le soleil… un soleil froid et triste, et l’on se fera sans peine une idée de la monotonie de ce voyage aérien.

Je ne conseille pas aux touristes amateurs de sites pittoresques et de paysages enchanteurs de faire une excursion dans l’éther… cela manque de charme.

– Combien de temps, demandai-je au docteur, resterons-nous dans ces régions ?

– Huit jours environ…

– Ah ! fis-je avec une grimace…

J'allais poser au savant quelques nouvelles questions quand Fred entra subitement, la face congestionnée, les yeux injectés de sang.

– Qu'y a-t-il ? s'écria le docteur en regardant le colosse.

– Il y a… il y a… que j'étouffe… je ne puis plus respirer… je… et Fred s'affaissa à nos pieds.

Le savant se dirigea rapidement vers la pièce aux approvisionnements, mais il reparut aussitôt, rouge de colère.

– L'imbécile… s'écria-t-il. Il a eu l'imprudence d'allumer le fourneau à alcool pour faire sa cuisine… A-t-on idée de cela… Allumer un réchaud dans une chambre de quelques pieds carrés où la quantité d'air respirable est juste suffisante…

Et le savant fit jouer un petit levier qui communiquait avec les tubes d'oxygène placés à l'avant du projectile.

Fred commença peu à peu à revenir de son évanouissement… Il ouvrit lentement les yeux, nous regarda d'un air ahuri, puis, se souvenant soudain :

– Excusez-moi, docteur, balbutia-t-il… j'ai eu tort, mais je voulais vous faire une surprise en vous servant de la viande grillée… je ne pensais pas que ce maudit fourneau pût chauffer de la sorte.

– C'est bon, dit le savant, mais une autre fois souviens-toi que lorsque je défends quelque chose, c'est que j'ai mes raisons pour cela… Ainsi à cause de toi, il va falloir vider au moins deux tubes d'oxygène dans la pièce aux approvisionnements…

Et je lus sur le visage du docteur une grande inquiétude.

Fred était navré et nous regardait d'une façon si comique qu'en tout autre moment nous n'aurions pu nous empêcher de rire.

Ce ne fut pas la dernière maladresse que commit le bon colosse, car, s'il était fort comme un bœuf, pour l'étourderie il

eût rendu des points à un linot.

Je passe sur les détails de notre voyage ; d'ailleurs chaque jour se ressemblait.

Comme il fallait nécessairement que nous nous occupions tous à bord, j'étais chargé de purifier journellement l'air de nos compartiments en faisant absorber au moyen de potasse caustique l'acide carbonique dégagé par la respiration et la combustion.

Fred surveillait la cuisine et vaquait aux divers soins du ménage.

Quant au docteur, il calculait sans cesse.

Je suis sûr que, pendant notre voyage, il couvrit au moins cinq cents feuilles de papier.

J'écrivais quelquefois sous sa dictée, mais comme il était plutôt sobre de paroles, je lui servais en réalité très peu de secrétaire.

J'employais donc mes loisirs à transcrire sur un carnet mes impressions personnelles.

J'ai consulté, depuis, ce cahier de notes et j'ai été étonné de la banalité des réflexions que j'y avais consignées.

Cela était diffus… incohérent… et ressemblait assez au journal d'un fou.

J'en ai conclu que la claustration influe singulièrement sur l'intelligence.

J'oubliais de dire qu'aussitôt après l'incident occasionné par la maladresse de Fred, le docteur nous avait appris que, d'après ses calculs, l'oxygène nous manquerait presque au terme du voyage.

– Dans seize jours exactement, avait-il dit, nous n'aurons plus d'air respirable, et cependant il nous faudra encore rester vingt-six heures dans ce véhicule avant d'atteindre la planète Mars.

Nous nous regardâmes tous trois.

– Alors, balbutiai-je d'une voix tremblante… nous sommes perdus !…

– Écoutez donc ce que je vais vous dire, hurla furieusement le docteur en frappant du pied le parquet de tôle qui résonna comme un gong… Oui… nous serions perdus si nous continuions à respirer comme des marsouins, mais nous pouvons peut-être nous tirer de là… à une condition…

– Oh !… laquelle ? docteur.

– C'est que nous consommions moins d'oxygène.

– Est-ce possible ?…

– Oui…, au lieu de renouveler si souvent l'air, nous nous contenterons de ne le remplacer qu'à la dernière extrémité… c'est-à-dire quand nous sentirons que nous commençons à étouffer… Mais ce n'est pas tout… au lieu d'aspirer l'oxygène à pleins poumons… de parler sans cesse… de nous agiter… nous demeurerons presque immobiles et n'ouvrirons la bouche que le moins possible… C'est une habitude à prendre.

Fred nous écoutait en ouvrant de grands yeux.

– C'est surtout à toi que je m'adresse, lui dit le savant… tu as des poumons énormes et tu consommes une effroyable quantité d'air… tu entends, à partir de maintenant plus de vaines paroles… plus d'exclamations, plus de cris…

Et comme le colosse paraissait étonné, le docteur le secoua rudement en disant :

– Mais tu ne comprends donc pas, insensé, que, si nous sommes obligés de réduire notre consommation d'air respirable, c'est à cause de toi… de toi seul… Avec ton fourneau à alcool, tu m'as obligé à dépenser deux tubes d'oxygène.

Le colosse baissa la tête, se balança un instant, puis alla s'asseoir sur un siège métallique.

Après avoir croisé les bras et fermé les yeux, il se mit à

respirer si doucement que nous ne voyions même pas sa vaste poitrine se soulever.

Je pris mon cahier de bord et le savant son bloc-notes, puis nous nous installâmes dans la pièce d'avant.

Je ne vous cacherai pas que j'attendais plutôt avec impatience le moment où nous sortirions enfin de notre prison aérienne.

L'obus était devenu une véritable chambre de torture.

Enfin, un matin, le docteur qui tenait scrupuleusement, au jour le jour, un compte exact de l'oxygène consommé, s'écria en faisant claquer ses petits doigts :

– Mes amis… nous avons encore trois tubes d'air comprimé… c'est plus qu'il ne nous en faut pour atteindre le but de notre voyage. À partir de maintenant, nous pouvons respirer normalement.

« Dans douze heures, nous entrerons dans les mers de Mars et là nous aurons toujours la ressource, si l'air vient à nous manquer sous les eaux, de remonter de temps à autre à leur surface… pour emmagasiner de l'oxygène.

Immédiatement nos langues se délièrent et une foule de questions se pressèrent sur nos lèvres.

Depuis longtemps déjà la lumière avait reparu, car nous étions dans la zone d'attraction de Mars et nous tombions dans cette planète avec un mouvement uniformément retardé, grâce au système de coulisses dont j'ai déjà parlé et qui permettait au docteur de diminuer ou d'augmenter à son gré la surface de « répulsite »…

Parfois il se servait aussi de la chaleur solaire, comme d'un frein, mais je n'ai jamais bien pu comprendre en quoi consistait cette manœuvre.

Il se produisait maintenant un phénomène absolument contraire à celui qui avait suivi notre départ.

Au fur et à mesure que le projectile approchait de Mars, il

perdait sensiblement de sa vitesse acquise.

Nous aurions pu nous croire encore très loin du globe martien si le docteur n'avait donné des signes d'une vive agitation.

Il allait, venait, tirait des leviers, ouvrait des soupapes qui se refermaient instantanément.

Un moment, j'entendis un bruit sec contre les parois de l'obus.

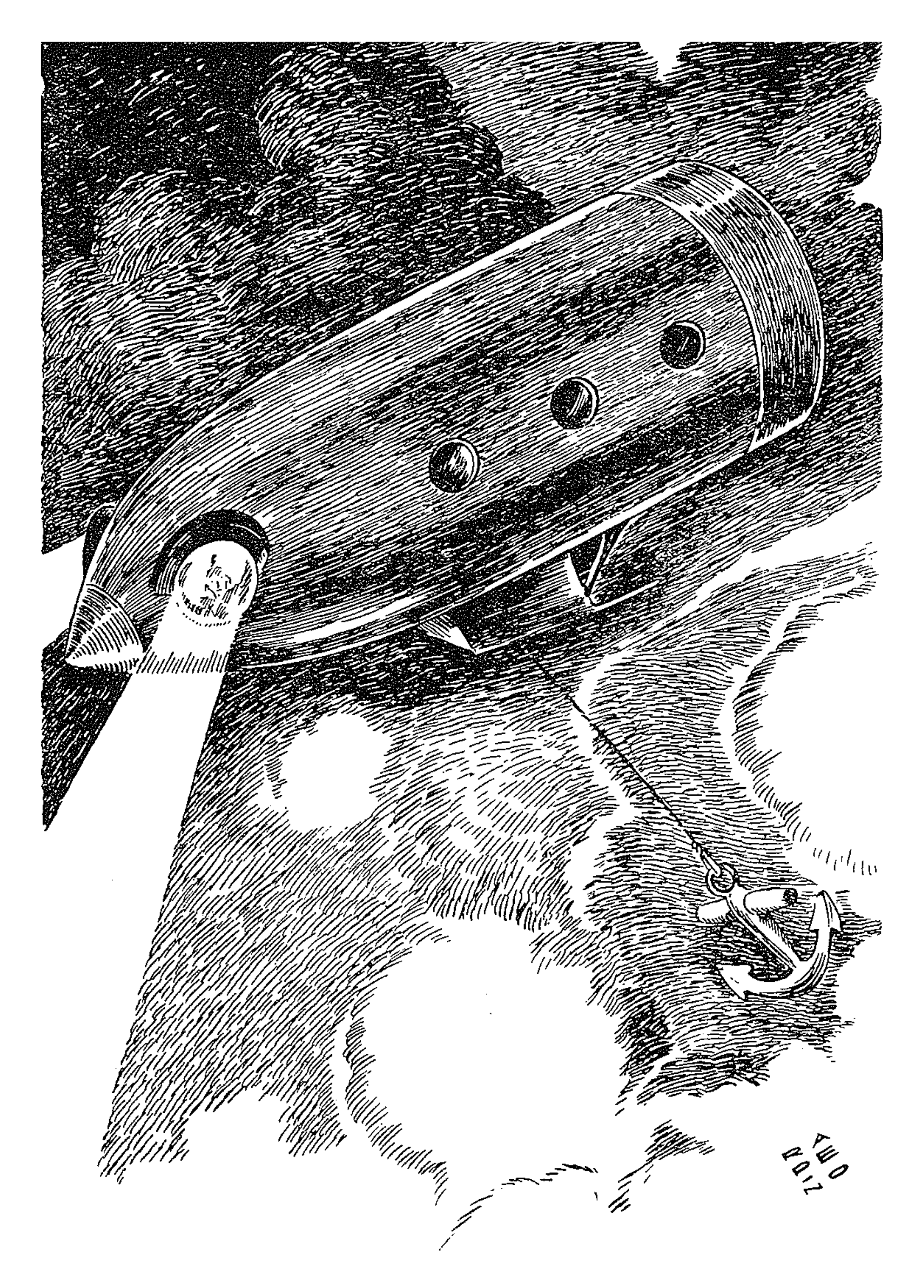
– Qu'y a-t-il ? demandai-je.

– C'est l'ancre que je détache, dit le savant.

– Comment… l'ancre ?…

– Oui… elle était contenue dans cette cage placée au-dessous de nous… maintenant elle flotte dans l'espace et il s'agit de la laisser filer le plus possible…

Et, en effet, je vis une sorte de cabestan tournant avec rapidité et autour duquel se déroulait un câble métallique.



C’est l’ancre que je détache.

Le docteur, placé à l'avant du projectile, semblait fixer au loin quelque chose.

Soudain, il poussa un cri de triomphe.

– Voyez... voyez... apercevez-vous cette grande surface scintillante ?

– Oui, fis-je.

– Eh bien ! c'est la mer... une des mers de Mars... Dans seize minutes exactement nous allons y pénétrer... Victoire !... Victoire !... mes amis !

Et nous contemplions tous la grande nappe lumineuse pareille à une glace sur laquelle se refléterait le soleil.

– Pourvu que nous n'allions pas donner en plein sur un rocher, pensai-je.

Mais cette idée était stupide... En admettant que nous tombions sur un récif, notre chute ne serait pas dangereuse, puisque, grâce à la répulsite et à la manœuvre mystérieuse dont j'ai parlé, l'obus devait se poser doucement sur le sol, à la façon d'un gros oiseau qui, après avoir fourni une longue course, se laisse lentement tomber à terre. Tout à coup, le docteur nous cria :

– Attention !... Fred et vous, monsieur Borel, portez-vous au cabestan... Dès que nous sentirons que notre ancre a mordu, il faudra raccourcir le câble afin de nous enfoncer sous les eaux.

Presque immédiatement je sentis un choc assez violent... il y eut un long sifflement, puis, à travers les hublots, j'aperçus des bulles vertes et une multitude de petites vagues bouillonnantes.

Cependant le *Cosmos*, au lieu de plonger profondément comme je m'y attendais, resta un moment immobile et je crus même qu'il remontait.

– Pourvu que l'ancre morde ! s'écria le docteur.

Mais fort heureusement la griffe de fer s'accrocha sans doute à un roc sous-marin, car notre véhicule, qui remontait déjà

insensiblement, demeura immobile, se balançant sur son câble comme un vaisseau au mouillage.

– Vite !… Vite !… commanda le docteur… Au cabestan !

Fred et moi nous nous mîmes à tourner rapidement une roue de cuivre qui faisait mouvoir un treuil autour duquel était enroulée la corde de l'ancre.

– Halez !… Halez ferme !… criait le docteur…

Nous déployâmes toute notre énergie.

Le *Cosmos* commença à s'enfoncer peu à peu.

Bientôt nous n'aperçûmes plus qu'un jour glauque qui rapidement s'épaissit… devint d'un vert foncé, puis d'un noir d'encre.

Le docteur nous commanda de fixer le treuil à son cran d'arrêt, puis il se mit à écouter.

Enfin, au bout de quelques minutes, il nous dit :

– Tout va bien… ce que je redoutais ne s'est heureusement pas produit…

– Que craigniez-vous donc ?

– Le conflit des températures… parbleu !

– Comment cela ?

– Oui… j'avais peur que ces eaux, qui sont glaciales, agissant sur l'enveloppe brûlante de notre répulsite, ne la fendissent brusquement…

« Mais elle a résisté à l'élément liquide… c'est décidément un corps merveilleux… Maintenant, il s'agit de nous occuper du lestage de notre sous-marin qui cesse d'être un obus pour devenir un bateau.

Le projectile venait, en effet, de perdre dans les grandes profondeurs sa position verticale… et il se maintenait horizontalement.

Nous abandonnâmes nos compartiments et descendîmes

dans la partie qui formait à présent la cale.

Sur l'ordre du docteur, Fred débarrassa rapidement les pièces supérieures des meubles et des provisions, puis, quand il se fut acquitté de cette tâche, il appuya sur un levier et les planchers basculèrent formant ainsi, au lieu d'une surface plane, trois demi-cercles qui s'adaptèrent exactement aux parois du projectile.

De cette façon, celui-ci s'était transformé en une seule et vaste chambre autour de laquelle on pouvait évoluer facilement, grâce à des échelles roulantes.

La dynamo fut actionnée et notre moteur électrique ne tarda pas à battre à coups d'abord saccadés, puis réguliers et puissants.

Fred fit une manœuvre qui eut pour résultat de faire sortir l'hélice au dehors et cette dernière se mit à tourner avec rapidité.

– Tout va bien… dit le docteur… Maintenant au ballast !

À l'aide d'une clé anglaise il ouvrit deux soupapes et nous entendîmes l'eau entrer en sifflant dans les réservoirs placés au-dessous de la cale.

Le savant consultait un cadran sur lequel tremblotait une petite aiguille, et quand il jugea la quantité de liquide suffisante, il nous dit :

– À présent, nous sommes équilibrés… Nous ne remonterons pas. J'ai suffisamment chargé notre sous-marin pour que la répulsite ne nous entraîne pas à la surface. Maintenant, en augmentant ou en diminuant la quantité de liquide, nous pourrons à notre gré nous enfoncer ou remonter à la surface. Quand nous aurons épuisé notre oxygène, nous naviguerons à fleur d'eau.

Et le savant s'installa devant un gouvernail après avoir recommandé à Fred de surveiller le moteur et l'hélice.

Quant à moi, je fus chargé de couper le câble qui retenait

l'ancre.

Je me servis pour cela d'une forte tenaille dont les branches très longues formaient levier, mais j'étais d'une maladresse telle que Fred fut obligé de venir à mon secours.

De sa poigne robuste il coupa net le gros filin de fer… celui-ci glissa aussitôt comme un serpent et disparut par une petite trappe qui se referma instantanément.

Nous étions libres…

Fred, avec toute la gravité d'un homme qui connaît parfaitement son métier, fit jouer deux ou trois manettes, abaissa deux leviers recourbés et le *Cosmos* commença à filer sous les eaux.

Une forte lampe électrique placée au hublot d'avant qui, on se le rappelle, tenait presque toute l'ogive de l'obus, projetait devant nous une lueur indécise.

Cependant, peu à peu, la mer s'éclaira autour de nous et nous pûmes facilement distinguer les objets qui nous environnaient. Parfois cette clarté s'atténuait, disparaissait, puis reparaissait plus éclatante.

Par quel phénomène était-elle produite ?

Je ne tardai pas à en avoir l'explication.

Tout à coup, la mer s'illumina de nouveau et ce fut alors un spectacle féerique… inoubliable…

Çà et là s'élevaient des arbres marins aux troncs énormes, aux fleurs rouges ou jaunes émaillées de perles étincelantes.

De tous côtés s'apercevaient des coupoles d'un blanc aussi transparent, aussi pur que le cristal, cernées à leur sommet d'auréoles d'un rose vif qui descendaient en pâlissant peu à peu le long de grandes grottes formées d'éponges gigantesques et expiraient au loin dans le gouffre au milieu d'une brume flottante.

Plus près de nous des plantes semblables à des aiguilles se

recouvraient de cristallisations diamantées, de girandoles rutilantes…

On eût dit d’un lustre constellé, réfléchissant mille feux dans les facettes de ses prismes. Puis, tout cela s’estompait.

À travers une voie lactée, une lointaine nébuleuse, mille points lumineux s’éteignaient et se reformaient, s’étendant à l’infini, puis se confondaient brusquement dans une pluie de lumière.

– Ce n’est certainement pas le soleil qui illumine ainsi la mer, dis-je au docteur.

– Regardez en haut, me répondit-il.

Je levai les yeux et j’aperçus passant, avec rapidité, des poissons brillants, aux formes étranges, aux corps allongés, aux têtes triangulaires.

Il semblait que le hublot fût un kaléidoscope dans lequel une fée mystérieuse se serait plu à faire défiler tous les habitants des mers.

Je ne pus retenir un cri d’admiration.

Le docteur m’expliqua alors que ces poissons étaient phosphorescents et que c’étaient eux qui répandaient ainsi autour de nous cette merveilleuse clarté.

– C’est plus gai ici que sous les tunnels du Métropolitain, remarqua Fred, qui avait repris sa belle humeur depuis qu’il avait la permission de respirer.

Bientôt le nombre des poissons lumineux augmenta.

Il y en eut de tous côtés, à droite… à gauche… au-dessous de nous.



J'aperçus des poissons brillants, aux têtes triangulaires.

Nous marchions au milieu d'un scintillement d'écailles, et nous entendions très distinctement le bruit que faisait avec ses nageoires cette escorte de vertébrés.

De temps à autre un cri retentissait… un cri guttural… monotone… semblable à une plainte lointaine.

Cette mer devait être habitée par des monstres prodigieux… des ichtyosaures gigantesques.

À un moment, Fred me désigna de longs serpents bruns qui filaient au milieu de touffes d'algues marines avec des ondulations rapides… Un de ces animaux passa même tout près de nous, et je constatai qu'il avait une infinité de pattes et était velu comme une chenille.

Il flottait aussi çà et là de gros poissons arrondis, bursiformes, dont la tête volumineuse était surmontée d'énormes tentacules semblables à de longues trompes d'éléphant.

Je ne pus réprimer un geste d'horreur en voyant un de ces poulpes raser le hublot auquel j'avais la face collée.

Mais à ce moment nous ressentîmes une violente secousse ; le *Cosmos* s'arrêta net, et le docteur s'écria :

– Nous sommes échoués !

En effet, l'ogive du sous-marin était engagée dans un obstacle que nous n'avions pas aperçu… probablement dans une de ces grottes spongieuses comme nous en avions déjà rencontré. Tout d'abord nous ne distinguâmes qu'une masse rougeâtre et de grandes armatures blanches ayant la forme de cerceaux.

Le docteur s'approcha de la vitre de répulsite, examina quelques instants cet obstacle, puis s'écria :

– C'est un poisson…

– Un poisson ! balbutiai-je en frissonnant.

– Oui… un énorme cétacé… quelque baleine martienne qui

flottait devant nous…

À peine avait-il prononcé ces mots que nous nous sentîmes secoués avec violence et le *Cosmos* se mit à filer de biais avec une rapidité foudroyante.

Nous étions entraînés par le monstre.

Le docteur, toujours maître de lui, avait fait rentrer l'hélice et arrêter le moteur, espérant que la résistance opposée par le *Cosmos* le dégagerait de son enlisement.

Mais, pour comble de malheur, le poisson gigantesque fuyait toujours horizontalement. Enfin il s'arrêta… se secoua furieusement.

L'ogive de l'obus parut se dégager.

– Si nous pouvions remonter, dit le savant, nous serions sauvés.

Mais le cétacé ne bougeait plus… Peut-être était-il mort.

Le docteur fit remettre l'hélice en place et commanda d'actionner le moteur.

À la première trépidation, le monstre reprit sa course affolée.

Je regardai alors le docteur Oméga.

Il était très pâle, mais il ne quittait pas son poste d'observation.

Quant à Fred et à moi, nous avions presque perdu la tête.

Tout à coup, nous tourbillonnâmes avec rapidité… les flancs du *Cosmos* furent heurtés de coups sourds et la mer s'éclaira comme par enchantement.

Nous assistâmes alors à un spectacle effroyable… à une véritable curée.

Les poissons phosphorescents avaient reparu par milliers et s'étaient jetés avec férocité sur le monstre par lequel nous étions entraînés.

C'était un animal gigantesque, ressemblant à un phoque, mais à un phoque deux fois plus gros qu'une baleine.

Nous pûmes alors facilement nous dégager. Nous parvînmes à remonter vers les eaux supérieures et bientôt nous nous équilibrions à peu près à la même hauteur que précédemment.

Nous étions encore une fois sortis d'un péril… mais j'étais loin d'être rassuré.

Fred était devenu d'une gaîté folle.

Il plaisantait… riait de tout… des poissons qui passaient devant les hublots ou des plantes que nous rencontrions sur notre route.

– Je reviendrai pêcher par ici, disait-il… au moins ça mordra… ce n'est pas comme dans la Seine où il faut attendre une demi-journée avant de sentir une touche…

Les eaux avaient changé de teinte.

Elles étaient maintenant d'un rouge sombre et toujours éclairées, bien que les poissons lumineux eussent disparu depuis longtemps. Nous cherchâmes à découvrir ce qui pouvait ainsi les illuminer, et nous ne tardâmes pas à nous convaincre que cette réverbération était due à des rochers transparents comme du verre dans lesquels montaient des colonnes de feu.

– Ah ! c'est curieux, par exemple ! s'écria Fred, on dirait des volcans sous globes !

– Ce sont en effet des volcans, dit le docteur… au-dessous de nous il coule des fleuves de feu et ces monticules éclairés ont été peu à peu formés par la lave… ils sont creux et la flamme qui y circule les brûle peu à peu jusqu'au jour où ils éclateront.

– C'est égal… on voit par ici de bien drôles de choses, conclut Fred d'un air sérieux… Quand nous raconterons tout cela à notre retour, on ne voudra jamais nous croire… Mais tenez… regardez donc là-bas, derrière les rochers de feu… ne dirait-on pas des maisons ?

Nous éclatâmes de rire.

– Tu es fou, Fred, dit le savant en haussant les épaules.

Le colosse, un peu vexé, ne répondit point, et se remit à observer avec attention le paysage sous-marin, mais tout à coup il fit un bond en arrière et, désignant du doigt le hublot, bégaya d'une voix étranglée par l'effroi :

– Docteur !… docteur !… il y a là un homme qui nous regarde !…

CHAPITRE V – DANS LES TERRES DE MARS

En effet, un monstre grimaçant… une sorte d'homme fabuleux nous fixait de ses yeux ronds sans paupières… énormes et saillants.

Il s'était cramponné aux écrous du projectile et résistait victorieusement au remous produit par le sillage de notre véhicule. À un moment, il rampa jusqu'à l'avant de l'obus en s'aidant de ses mains et de ses pieds qui étaient palmés comme ceux d'un cormoran.

Nous pûmes alors examiner ce singulier visiteur.

C'était bien un homme… mais un homme horrible, d'un aspect repoussant, cent fois plus hideux que ces démons étranges sculptés sur les portiques de nos vieilles cathédrales…

Sa face, d'un bleu foncé tirant sur le violet, rappelait vaguement celle d'un hamadryas… son front était lisse et fuyant, son nez large et aplati.

À la place des oreilles il avait deux trous sanguinolents semblables à des ouïes de poisson…

Sa bouche largement fendue était armée d'une quadruple rangée de crocs pointus qui se resserraient ou s'écartaient suivant que le monstre ouvrait plus ou moins la mâchoire.



C'était bien un homme... un homme horrible aux pieds palmés.

Cependant la teinte de cet étrange vertébré n'était pas uniforme et la couleur de son corps contrastait singulièrement avec celle de sa tête.

Sa poitrine et son ventre étaient recouverts d'écailles vertes… Quant à ses mains et à ses pieds, ils étaient d'un rouge vif qui allait en s'assombrissant vers les extrémités…

Cet homme sous-marin paraissait en proie à une violente colère… il poussait des cris rauques et l'on entendait sur les parois du *Cosmos* le grincement de ses griffes…

– Ce vilain bipède, dit le docteur, est bien capable de briser notre vitre de répulsite… Voyez comme il se démène… il est d'une force prodigieuse… à tout prix il faut nous en débarrasser…

– Et comment ? murmura Fred… On ne peut cependant pas sortir de l'obus pour lui administrer une correction…

– Si nous allégions le véhicule, observai-je, afin de remonter à la surface… peut-être bien que ce curieux s'enfuirait dès qu'il apercevrait le jour…

Le docteur Oméga ne répondit pas.

Il s'était dirigé vers la dynamo et paraissait très occupé à dérouler des fils recouverts de gutta-percha.

Nous le vîmes alors relier ces fils entre eux et les fixer à un écrou qu'il se mit à dévisser soigneusement… Puis il donna l'ordre à Fred d'actionner la dynamo.

Soudain nous entendîmes un cri lugubre… Le monstre venait d'être foudroyé.

Grâce à une décharge électrique des plus puissantes, le savant s'était débarrassé d'un redoutable ennemi.

Nous regardâmes alors par le hublot, et à la lueur de notre phare, nous aperçûmes l'homme sous-marin qui, les bras en croix, les yeux révulsés, s'enfonçait lentement dans l'abîme.

– Il a été bien touché, s'écria Fred, en battant des mains.

– Oui, fit le docteur… la décharge électrique l'a atteint en pleine tête.

– En voilà un qui ne s'attendait certes pas à être électrocuté, fis-je en riant.

– Il est bien dommage, dit le docteur, que nous ayons été obligés de le tuer !

– Et pourquoi cela ?

– J'étais en train de l'étudier à travers le hublot et j'avais déjà recueilli d'intéressantes observations… Je songeais même au moyen de m'en emparer… ou tout au moins de le retenir captif derrière notre véhicule… mais il fallait en finir, car ce bipède ne cherchait qu'à casser les vitres.

– Dame ! dit Fred après nous avoir bien regardés, il voulait sans doute nous toucher…

– C'est vraiment un homme sous-marin, ajouta le docteur, un de ces « Thalassites » dont parle Pline l'Ancien… La description qu'il en a faite correspond absolument aux remarques que j'ai notées…

« Il est à présumer qu'à une certaine époque – il y a de cela des milliers d'années – les mers de notre planète étaient aussi peuplées de ces monstres qui ont disparu peu à peu ou se sont modifiés et, de transformations en transformations, sont devenus des phoques ou des morses…

« C'est égal, il faudra que je me procure un spécimen de cette espèce… je réfléchirai à cela… Songez donc… quelle gloire si nous revenions sur la Terre avec un aussi curieux animal !

– En effet, dis-je, mais nous ne sommes pas encore au bout de notre voyage et il est fort possible que nous trouvions sur les terres de Mars des monstres aussi intéressants que celui dont nous venons de nous débarrasser.

– Aussi intéressants, j'en doute, répondit le docteur… Ce Thalassite était vraiment merveilleux dans sa laideur… enfin,

nous verrons…

Les roches transparentes dont j'ai parlé plus haut augmentaient à vue d'œil.

Maintenant, il y en avait partout.

Tour à tour elles prenaient des formes bizarres : on eût dit des géants lumineux tapis dans la profondeur des flots comme en quête d'une proie invisible.

Ces montagnes sous-marines brillaient du plus bel éclat. Elles étaient tantôt d'un rose tendre, tantôt d'un rouge éclatant. Et, chose étrange, la mer éclairée par ces rocs lumineux renvoyait parfaitement les images…

L'ombre du *Cosmos* qui présentait son flanc à ces pierres spéculaires s'y reflétait comme une torpille démesurément grossie.

Autour de nous l'eau bouillonnait en petites vagues courtes et scintillait en paillettes d'or.

Jamais plus imposant spectacle ne s'était offert à mes yeux…

On se serait cru transporté tout à coup dans quelque pays idéal… dans un royaume de rêve gouverné par des esprits invisibles.

Bientôt les lueurs s'atténuèrent et nous commençâmes à voguer au milieu de ténèbres veloutées ; ce n'était pas, pour ainsi dire, l'obscurité complète, mais une sorte de crépuscule étrange.

Nous étions comme environnés d'un brouillard translucide.

Un bruit singulier, semblable au grondement d'une cataracte souterraine, se faisait entendre depuis quelques instants et les eaux, qui, jusqu'alors, étaient absolument tranquilles, commencèrent à s'agiter et à bourdonner avec fureur.

Le docteur regarda par le hublot d'avant et parut subitement très inquiet, car le *Cosmos*, malgré son poids respectable, était ballotté comme une simple coquille de noix.

La situation paraissait grave.

– Il faut descendre, dit le savant… nous ne pouvons demeurer dans ces régions troublées… Fred, ouvrez vite les réservoirs de ballast.

Fred obéit aussitôt.

Il abaissa un levier, il y eut un petit clapotement, et l'eau entra en sifflant dans les flancs du *Cosmos*, qui commença à s'enfoncer.

Quand le savant jugea la quantité de lest suffisante, il fit refermer la soupape, et le sous-marin, qui était descendu de plusieurs mètres, commença à s'équilibrer dans des eaux plus tranquilles.

La lumière avait reparu et nous reconnûmes qu'elle était encore produite par des roches lumineuses, seulement ces roches, au lieu d'être droites et inégales comme celles que nous avions rencontrées précédemment, se continuaient à l'infini avec une régularité parfaite.

Elles affectaient à présent la forme d'une immense digue construite par la main des hommes.

Mais quels hommes avaient pu ainsi égaliser ces sommets de pierre ?

Le paysage – si l'on peut s'exprimer ainsi – s'était entièrement modifié.

De grands arbres spongieux, des algues gigantesques, s'élevaient de-ci de-là, mais, chose singulière, il régnait au milieu de ces forêts sous-marines une sorte de symétrie bien faite pour surprendre.

Des routes… des sentiers les traversaient en tous sens et nous crûmes même remarquer à certains endroits de vastes places circulaires vers lesquelles convergeaient toutes ces artères…

Il était impossible que le caprice des eaux eût ainsi façonné ces voies.

Plus nous avancions et plus augmentait notre surprise.

Tout à coup, nous aperçûmes une agglomération de huttes ayant toutes la forme de ruches d'abeilles…

– Oh ! s'écria Fred… des maisons !…

– Tu es fou, dit le savant.

– Fou tant que vous voudrez, docteur, mais je maintiens ce que je dis… Parfaitement, ce sont des maisons et la preuve… c'est que j'aperçois des hommes qui en sortent…

Le docteur braqua sa jumelle et ne put réprimer un mouvement de surprise.

– Mais oui… s'écria-t-il… Fred a raison… ce sont bien des habitations que nous voyons… des habitations d'hommes sous-marins !…

À peine avait-il achevé ces mots que nous nous sentîmes attirés doucement vers les profondeurs… puis peu à peu nos hublots s'obscurcirent comme si on les eût recouverts d'un voile…

– Qu'y a-t-il ? que signifie cela ? s'écria le docteur Oméga, en se précipitant au hublot d'avant.

Bientôt il jeta un cri.

– Ce sont eux !… ce sont eux ! rugit-il.

– Eux ?… m'exclamai-je.

– Oui… les hommes sous-marins… Tenez… on peut les distinguer… ils nagent au-dessus de nous… il doit même y en avoir sur la coque du *Cosmos*… ils nous entourent d'algues et de lianes… Ils essaient de nous attirer à eux !…

Et à travers une luminosité pâle, je distinguai des centaines d'êtres repoussants, au ventre vert et aux mains rouges, qui se cramponnaient à notre véhicule, en faisant d'effroyables contorsions…

– Nous sommes perdus, pensai-je…

Fred s'était jeté à genoux et se frappait la tête de ses poings :

– Oh !… mon Dieu !… mon Dieu… c'est affreux ! murmurait-il d'une voix dolente… Périr de la main de ces monstres !…

Quant à moi, j'étais littéralement atterré et n'avais même plus la force de faire un mouvement.

Par bonheur, le docteur Oméga était de ces hommes que leur sang-froid n'abandonne jamais, une de ces natures solidement trempées dont la raison ne connaît point de défaillances. En présence du péril, il semblait même avoir retrouvé des qualités nouvelles de décision et d'énergie.

Se précipitant vers Fred qui se lamentait toujours, il le rudoya… le secoua avec violence…

– Vite !… vite !… imbécile !… au lieu de geindre comme tu le fais, mais cours donc à la pompe de ballast… Eh bien ! m'entends-tu ?

Et comme le pauvre garçon le regardait avec des yeux épouvantés, le savant le saisit par les épaules et le poussa brutalement vers le fond du véhicule.

Fred se mit à pomper avec une énergie farouche.

– Eh bien ! et vous ? me dit le docteur, que faites-vous là ?… Mais aidez-le donc… Il faut que nous remontions à tout prix.

Je me jetai sur un des leviers de la pompe et déployai une vigueur dont je ne me serais jamais cru capable.

Peu à peu le *Cosmos*, que nous délestions de sa charge d'eau, s'éleva doucement, malgré les efforts désespérés que nos ennemis faisaient pour le retenir, et bientôt il ne tarda pas à acquérir une vélocité prodigieuse.

Les algues et les lianes qui obscurcissaient les hublots se détachèrent enfin, chassées par un torrent de bulles écumantes, et nous pûmes alors regarder autour de nous. Les hommes sous-marins avaient disparu.

Comme nous continuions à monter, je demandai au docteur s'il ne serait pas prudent d'enrayer cette ascension.

– Non… dit-il… au contraire… il est nécessaire que nous revenions à l'air libre car l'oxygène va nous manquer…

En effet, je m'aperçus que je commençais à respirer difficilement, et que Fred était tout cramoisi.

Après des manœuvres assez compliquées, nous vîmes enfin une lumière d'un blanc jaunâtre… la mer s'éclairait insensiblement, mais le jour qui nous enveloppait n'avait rien de commun avec la merveilleuse transparence que nous avions rencontrée dans les profondeurs.

Le docteur Oméga avait équilibré le *Cosmos* avec une telle justesse que le véhicule vint effleurer la surface des eaux.

Lorsque nous eûmes ouvert la soupape supérieure, une bouffée d'air pénétra dans le projectile mais cet air, bien que très frais, nous prit désagréablement à la gorge ; il semblait saturé de soufre, et nous fûmes pendant quelques secondes comme suffoqués.

Le savant nous expliqua que cette odeur de soufre était produite par le contact de l'air nouveau avec l'oxyde de carbone contenu dans le *Cosmos*.

Ce phénomène fut heureusement de courte durée et nous commençâmes bientôt à respirer normalement.

Un jour d'un blanc laiteux éclairait l'intérieur du véhicule et nous aveuglait littéralement… Nous clignions des yeux comme des hiboux surpris par l'aurore.

Notre hublot d'avant était à moitié sorti de l'eau, de sorte que nous pouvions inspecter les nouvelles régions dans lesquelles nous nous trouvions.

À perte de vue c'était une plaine liquide couverte de glaçons sur laquelle çà et là pointaient de grands icebergs étincelants.

Une lorgnette à la main, le docteur regardait devant lui.

Tout à coup, il se mit à sautiller sur place, en s'écriant :

– La Terre !… la Terre !…

Fred et moi nous nous précipitâmes au hublot, mais nous n'aperçûmes absolument rien.

Ce ne fut qu'au bout de quelques minutes que nous pûmes enfin distinguer dans les lointains bleuâtres une ligne d'une blancheur éclatante qui barrait l'horizon.

– Nous approchons !… nous approchons !… disait à chaque instant le docteur, en se frottant les mains.

Et il frappait le parquet de tôle de ses deux pieds… impatient d'aborder sur cette terre mystérieuse qu'aucun homme de notre planète n'avait encore foulée.

Le brave savant s'était métamorphosé… Sa figure était rayonnante… ses yeux luisaient comme deux ampoules électriques et sa houppette de cheveux blancs se redressait joyeusement sur sa tête.

J'étais loin, je l'avoue, de partager son enthousiasme.

Une crainte secrète me torturait… Quels êtres étranges allions-nous trouver sur les terres de Mars ?… Seraient-ce des monstres hideux, sauvages et féroces ?… Seraient-ce au contraire de bons humains inoffensifs et accueillants ?…

Maintenant, la ligne blanche qui terminait la mer se précisait à vue d'œil et je reconnus une montagne de glace entourée de récifs bleus.

Nous approchions… Le docteur, attentif à la manœuvre, demeurait immobile.

Soudain, il s'écria :

– Attention !… Fred… au moteur !… Halte !…

Les pistons cessèrent de battre et le *Cosmos* demeura sur place, la pointe légèrement inclinée en avant à un mètre à peine du rivage.

– Maintenant, dit le docteur, il s'agit de ne pas reprendre

notre vol vers la terre… Fred, ouvre la soupape et sors du *Cosmos*… Quand tu seras sur le sol, je te jetterai une amarre que tu enrouleras solidement autour d'un de ces rocs…

Le colosse se hissa par l'ouverture située à la partie supérieure du véhicule, puis il sauta sur la glace. Le docteur et moi nous nous apprêtions à lui jeter un câble, mais Fred avait disparu !…

Où pouvait-il être ? Était-il tombé dans quelque précipice ?

Je poussai un grand cri :

– Fred !…

Le colosse reparut, mais chose curieuse, il nous fit l'effet d'un bonhomme en baudruche ballotté par le vent… Il allait d'un glacier à l'autre, avec des bonds formidables.

– Fais de tout petits pas, lui cria le docteur.

Fred obéit et reparut enfin près du rivage. Je lui jetai un câble pesant qui fendit cependant l'espace avec une facilité surprenante…

Notre compagnon saisit cette amarre, l'attacha solidement à un énorme bloc de glace et s'écria :

– Ça y est… vous pouvez débarquer… Venez… venez vite… vous allez voir ce que c'est drôle, on vole comme des oiseaux dans ce patelin-là !

Nous atteignîmes le rivage, mais nous dépassâmes cependant de quelques coudées l'endroit où se tenait Fred.

Quand enfin nous fûmes tous trois réunis, nous attirâmes le *Cosmos* à nous en raccourcissant son amarre.

Notre véhicule était maintenant presque sorti de l'eau, et son enveloppe de répulsite, quoique très diminuée et repliée sur l'arrière, tendait à l'attirer vers les régions supérieures.

Pendant que nous jetions d'autres câbles autour du projectile, le docteur nous expliquait le curieux phénomène qui bouleversait ainsi sur la planète Mars toutes les lois de la

locomotion.

– Ici, nous dit-il, la densité n'étant pas la même que sur la terre, le poids des corps devient plus léger… L'intensité de la pesanteur terrestre étant représentée par 100 n'est plus que de 37 exactement à la surface de cette planète… Par suite, un kilogramme terrestre transporté ici ne pèse plus que 376 grammes… Un homme de 70 kilos est donc réduit à 26 et, la pesanteur ne contrariant plus ses mouvements, au lieu d'une enjambée d'un mètre, il peut facilement en faire de trois ou quatre mètres.

Fred n'en revenait pas.

Le docteur retourna dans le *Cosmos* pour y prendre sa longue-vue. Je le suivis et me munis d'une tige de fer qui pouvait à la rigueur remplacer un alpenstock.

Nous partîmes en exploration.

Mais nous n'avions pas fait cent mètres que nous entendîmes un bruissement confus assez semblable à celui que ferait le vent en soufflant sur les roseaux.

Et soudain des cris s'élevèrent… des cris tristes et monotones, pareils à ceux des crapauds.

Nous nous arrêtâmes surpris, et regardâmes autour de nous.

Horreur !… nous étions environnés d'une foule de gnomes qui s'approchaient avec précaution, dans le but évident de nous cerner et de nous mettre à mal…

C'étaient les habitants de Mars !…

– Oh !… comme ils ont de drôles de têtes ! s'écria Fred.

Effectivement, les Martiens n'étaient pas précisément ce que l'on peut appeler de beaux spécimens de la race humaine.

Ils étaient tout au plus hauts de cinquante centimètres et leur corps était supporté par de petites jambes graciles, conformées comme des pattes de sauterelles…

Leur tête énorme et ronde ressemblait à une boule… Deux

yeux verts convexes et cerclés de rouge éclairaient leur face blafarde…

À la place du nez ils avaient une petite trompe recourbée et leur bouche sans lèvres affectait la forme d'un losange.

Au lieu de bras ils possédaient de longs tentacules qui se tortillaient affreusement avec de petits sifflements.

Leur corps paraissait diaphane et luisait comme une vessie enduite de graisse.

En marchant ils imitaient le bruit que font les coléoptères avec leurs élytres.

Ces êtres immondes ne m'inspiraient point de frayeur, mais plutôt un profond sentiment de dégoût… Je redoutais leur contact comme on craint celui d'une araignée ou d'un rat…

Le nombre des Martiens augmentait à vue d'œil… il en sortait de partout… On eût pu croire qu'à chaque seconde la terre en vomissait des centaines.

Le docteur très calme les observait curieusement en naturaliste qui se trouve tout à coup en face d'animaux inconnus…

Quant à Fred il riait aux éclats et envoyait à l'armée martienne force quolibets.

Il était visible que ce petit peuple était fort courageux et qu'il n'allait pas hésiter à nous livrer combat…

Le docteur Oméga, très humanitaire, essaya de parlementer… Nous le vîmes faire des gestes rapides, étendre les mains, les ramener sur sa poitrine, s'incliner avec bienveillance, mais les gnomes devinrent plus agressifs.

Trois d'entre eux se précipitèrent sur le savant et lui entourèrent les jambes de leurs tentacules en poussant des cris stridents.

– Ma foi, tant pis, dit le docteur, il faut les exterminer. Allons !… du courage !

Fred n’avait pas besoin de cette recommandation. En un tourne-main il eut tordu le cou des trois Martiens qui se cramponnaient aux jambes du docteur.

Puis, cette exécution accomplie, il fondit sur les plus rapprochés.

Alors nous vîmes un spectacle lamentable. Ces nains étaient d’une structure si fragile que, d’un seul coup de pied, Fred en mit quatre hors de combat… Sous sa botte, les têtes de ces petits monstres éclataient comme des calebasses desséchées.

Cependant les ennemis nous harcelaient de plus belle. J’entrai alors en scène avec ma barre de fer et je fis un vrai carnage.

Le docteur frappait de droite et de gauche avec son télescope et cet inoffensif instrument devenait entre ses mains plus meurtrier qu’une masse d’armes…

Bientôt des centaines de cadavres jonchèrent le sol et les Martiens en déroute disparurent derrière les glaciers.

– Si tous les habitants de Mars, dit Fred, ne sont pas plus solides que ces cocos-là, nous pouvons être tranquilles…

Le docteur s’était baissé et examinait curieusement le corps pantelant d’un Martien, qu’il tournait et retournait en tous sens.

– Voyez, dit-il, ces pauvres êtres ne sont vraiment pas armés pour la lutte… leurs membres sont fragiles comme du verre.

Et sans effort il brisa la jambe d’un cadavre… Il y eut un petit bruit sec comparable à celui d’une baguette de bois mort que l’on casse entre les doigts.

– Ils sont cependant conformés comme la plupart des vertébrés, reprit le savant… Voyez leur tête… elle est énorme… leur cerveau est volumineux… Comment se fait-il que ces êtres, qui sont certainement intelligents, n’aient pas trouvé le moyen de se créer des moyens de défense… Après tout, ils n’en ont peut-être pas besoin… Pouvaient-ils se douter qu’un jour de misérables terriens viendraient les massacrer ?

Et je surpris sur le visage du docteur Oméga une lueur de compassion…

Quant à moi, j'étais troublé… Le spectacle de ces nains étendus pêle-mêle les uns sur les autres avait quelque chose d'impressionnant et je ne pouvais regarder sans émotion toutes ces pauvres petites figures au masque horrible et douloureux…

Nous nous apprêtions à poursuivre notre route quand un hurlement effroyable retentit à quelques pas de nous.

Instinctivement nous nous rapprochâmes les uns des autres, rivés au sol par l'épouvante…

CHAPITRE VI – AU PAYS DU RÊVE

Soudain, entre les glaciers qui dressaient autour de nous leurs pointes étincelantes, une bête apparut, repoussante, effroyable, d'une hideur fantastique.

Elle pouvait mesurer vingt pieds aux épaules et ses grandes défenses plates et droites luisaient comme deux lames d'acier.

Le corps de ce monstre rappelait un peu par sa structure celui du mastodonte trigonocéphale, appelé par certains paléontologistes l'*Elephas primigenius.*

Et de fait, l'ennemi terrible qui se montrait à nous avait un peu la forme d'un éléphant, mais son corps était beaucoup moins allongé que celui de ce pachyderme, et ses jambes, au lieu d'être massives et droites, étaient noueuses et légèrement arquées.

Figurez-vous une bête étrange, apocalyptique, tenant tout à la fois du lion, de l'éléphant et du tapir, et vous aurez à peu près une idée de l'étrange animal dont la seule vue nous glaçait le sang dans les veines.

Ses yeux, couleur de jade, avaient l'inquiétante fixité de ceux du boa constrictor lorsqu'il guette une proie.



Le monstre nous regarda longuement.

Après avoir poussé un nouveau hurlement plus formidable que le premier, le monstre nous regarda longuement, huma l'air en agitant sa queue puis s'accroupit à la façon des tigres en remuant les flancs… prêt à sauter.

Je compris que cette fois nous étions bien perdus…

Il ne nous restait qu'une chance de salut, regagner le *Cosmos* et nous enfoncer sous les eaux, mais il n'y fallait pas songer.

Avant que nous ayons eu le temps de faire dix pas, le gigantesque animal serait sur nous.

Le docteur, toujours très calme – cet homme était réellement d'un courage incroyable – brandissait nerveusement son télescope comme si, avec cette arme ridicule, il avait eu la prétention de terrasser le mammouth.

Soudain, Fred s'écria en me prenant le bras :

– Monsieur Borel… donnez-moi votre canne !…

Je lui abandonnai machinalement le levier qui devait me servir d'alpenstock.

Alors le brave garçon, sans hésiter, marcha au-devant de l'ennemi en faisant tournoyer la tige de fer…

J'avoue que cette audace m'émerveilla.

Bien que je considérasse comme de la témérité pure l'acte du pauvre Fred, je ne pus retenir un cri d'admiration et je vis alors notre compagnon sous un tout autre jour.

Je m'étais habitué à le considérer comme un être insignifiant, une sorte de machine robuste aux rouages peu compliqués…

En ce moment tragique il me fit l'effet d'un héros !…

Et de fait !… c'en était un !… Oser ainsi provoquer en combat singulier un épouvantable géant qui allait infailliblement le broyer !

Quand il fut à deux pas du monstre, qui déjà s'arc-boutait

sur ses pattes de derrière pour bondir, je fermai les yeux afin de ne pas voir l'affreuse chose qui allait se passer.

Il me semblait déjà que les défenses de l'animal labouraient les chairs de notre pauvre ami… et je le voyais sanglant, horriblement dépecé, gisant dans une bouillie rouge sous les pattes du mastodonte.

Soudain, il y eut un bruit mat, comparable à celui que ferait un bâton frappant sur un tapis tendu…

Mon Dieu ! c'en était fait de Fred !

Mais le docteur avait poussé un cri… un cri de triomphe…

Je rouvris les yeux et demeurai stupéfait.

Ce n'était pas Fred qui gisait à terre, mais le redoutable mammouth…

L'énorme bête avait les deux pattes de devant broyées et faisait des efforts furieux pour se redresser.

D'un autre coup de sa barre, Fred lui fracassa la tête.

Le crâne craqua comme une branche d'arbre qui se rompt et le mastodonte s'affaissa lourdement…

Il était mort !

On juge de ma stupéfaction…

Déjà le docteur s'était élancé vers la bête… Maintenant, penché sur elle, il l'examinait curieusement.

– Parbleu, s'écria-t-il… j'aurais dû m'en douter… c'était certain… tous les animaux de cette planète ont une résistance infime comparativement aux animaux terrestres…

« Sur terre, un monstre comme celui-ci eût été trois fois plus fort qu'un éléphant… ici il a tout au plus la résistance qu'offrirait une faible biche…

« Tout ce qui naît dans Mars croît rapidement… tout s'y forme avec rapidité, mais des monstres qui, comme celui-ci prennent des proportions gigantesques, ressemblent absolument

à ces arbres d'Amérique qui poussent à vue d'œil, deviennent énormes et s'affaissent subitement…

« La pesanteur agissant moins sur les êtres de Mars que sur ceux de la Terre, il s'ensuit que leurs organes, tout en offrant une certaine apparence de force, sont d'une faiblesse incroyable…

« Ayant, à cause de la densité qui est très faible sur cette planète, besoin de moins d'efforts, pourquoi posséderaient-ils une vigueur qui ne leur servirait à rien ?

« Voyez cet animal, il est phénoménal, mais c'est un colosse aux pieds d'argile.

« N'empêche que, dans ces régions, comparé aux pauvres petits êtres que nous venons de voir, il doit être un bien redoutable adversaire !

« Tout est relatif ici… comme chez nous…

Puis après avoir longuement examiné la bête et l'avoir photographiée avec son kodak, le docteur nous dit, en assujettissant ses lunettes sur son nez :

– Regardez donc là-bas !…

Nos yeux se portèrent dans la direction qu'indiquait le savant et nous aperçûmes, entre la brèche des glaciers, un paysage merveilleux, d'une splendeur inouïe.

Devant nous s'étendait une plaine d'azur, bordée dans le lointain par des roches qui semblaient formées de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel…

Ah ! qu'un peintre impressionniste se fût extasié devant ces champs mauves, ces rochers bleus, verts ou jaunes !

Mais nous qui n'étions point des peintres et encore moins des impressionnistes, nous demeurâmes tout simplement ébahis !

Je me demandais même si je n'étais pas atteint de cette étrange affection de la vue qu'on nomme le « daltonisme » et

qui fait voir les objets sous une autre couleur que celle qu'ils ont réellement… mais il n'y avait pas de doute possible… le docteur, Fred et moi distinguions absolument les mêmes teintes…

Bientôt nous entendîmes des craquements répétés…

– Qu'est-ce donc que cela ? demandai-je au docteur.

Il sourit :

– Ce sont des arbres qui poussent, me dit-il.

Je partis d'un franc éclat de rire…

Mais le vieux savant me regarda fixement.

– Pourquoi riez-vous ?

– Mais répondis-je… ce que vous venez de dire est si drôle…

– C'est cependant la vérité… voyez plutôt. Et le savant me montra le sol…

De la neige sortaient des pousses bizarres, pareilles à des cosses qui, sous l'influence du soleil, éclataient avec un petit bruit sec et découvraient un embryon d'arbuste qui se transformait avec une rapidité surprenante…

Une tige apparaissait bientôt, sur laquelle on voyait des perles luisantes qui s'ouvraient doucement, livrant passage à de petits rameaux argentés se transformant par degrés en feuilles involutives.

Le tronc de ces plantes ressemblait beaucoup à celui de nos cactus ; la tige en était charnue, très épaisse, tantôt plate, tantôt cylindrique et globuleuse, ou bien formée de rameaux obovales ou suborbiculaires.

Le docteur notait sur son calepin les transformations successives de ces plantes admirables.

– J'avais lu dans des livres d'astronomie, dit-il que les phénomènes de la végétation n'étaient pas les mêmes sur les autres planètes que sur la Terre, mais je ne pouvais croire à un phénomène aussi curieux… Voyez ces plantes, elles sont

éphémères comme les insectes des bords du Gange. Nées le matin, elles mourront le soir et les graines qu'elles auront semées donneront le lendemain naissance à de nouveaux arbustes…

Je croyais rêver !… et plusieurs fois je me pinçai le bras pour m'assurer que j'étais réellement éveillé…

Le fumeur d'opium, dans l'ivresse de son sommeil extatique, ne doit pas voir des phénomènes plus curieux, des tableaux plus étranges que ceux qu'il m'était donné de contempler.

Nous dépassâmes les glaciers et une végétation multicolore apparut.

Sur quelque endroit que nos yeux se portassent, nous n'apercevions que des plantes, des arbustes, des fleurs et des fruits écarlates, roses, violets ou jaunes.

Tout ce que nous voyions détruisait péremptoirement les affirmations du philosophe Kant, lequel, au XVIIIe siècle, prétendait que la planète Mars pouvait être classée dans la catégorie terrienne au point de vue des trois règnes de la nature.

Cependant les arbustes montaient rapidement et ne tardaient pas à devenir des arbres géants, aussi hauts que des eucalyptus ayant atteint leur plein développement.

Nous avions débarqué sur une plaine de glace… nous nous trouvions maintenant au milieu d'une forêt.

Une chose nous étonnait toutefois, c'était de ne pas rencontrer d'animaux dans ces régions.

À part les petits Martiens que nous avions mis en fuite, et le mastodonte que nous avions tué, aucun être vivant ne s'était manifesté.

Nous aperçûmes bien quelques oiseaux, mais ils volaient si loin que nous ne pûmes les distinguer, même avec une lunette d'approche.

De temps à autre des plaintes semblables à des bâillements

étouffés sortaient des profondeurs de la forêt.

Malgré la curiosité qui nous aiguillonnait, nous jugeâmes inutile de nous aventurer plus loin.

Nous revînmes donc sur nos pas et nous dirigeâmes vers le *Cosmos*.

Il était toujours amarré au même endroit, mais, au lieu de reposer à plat, il s'élevait verticalement, la pointe en bas, de sorte que, de loin, il donnait assez l'impression d'un phare élevé sur le rivage.

Une troupe de Martiens entourait le projectile et nous devinâmes sans peine qu'ils faisaient tous leurs efforts pour en couper les amarres.

Notre approche mit en fuite ces petits démons, et deux d'entre eux, dans leur affolement, vinrent se jeter sur Fred qui les saisit délicatement entre le pouce et l'index.

– Ne les tuez pas, lui dis-je.

Les deux petits êtres se débattaient désespérément poussant une plainte qui n'était qu'une harmonie de tons divers et que je crois pouvoir rendre assez exactement par ces quatre notes de musique : *la, la, do, mi !*

Je pris un des petits bonshommes et essayai de le rassurer, mais plus je lui parlais, plus il criait.

Je remarquai même que par un phénomène étrange souvent observé chez les caméléons, il avait complètement changé de couleur.

Sa tête était maintenant couleur safran et son corps olivâtre.

Je compris qu'il était ridicule de faire ainsi souffrir un pauvre nain débile et je le lâchai en ordonnant à Fred de m'imiter.

Les gnomes s'enfuirent avec rapidité en sautant à la façon des kangourous et allèrent rejoindre leurs compagnons.

Il était temps que nous arrivions.

Les Martiens avaient déjà déchiqueté trois des amarres du *Cosmos*.

Une armée de rats n'auraient pas mieux travaillé.

Un de nos filins s'était même complètement rompu.

Quelques minutes de plus et nous ne retrouvions plus notre projectile.

En songeant à cette terrible éventualité, nous ne pûmes nous défendre d'un frisson.

Avec le *Cosmos* se seraient enfuis tous nos espoirs !…

C'était l'exil !… l'exil perpétuel en ces régions pleines de mystère.

Et, inévitablement, c'était la mort !…

Nous nous regardâmes tous les trois et nos yeux se mouillèrent.

Cependant, le docteur semblait soucieux.

Je n'osais l'interroger, car lorsqu'il était plongé dans ses méditations il était inutile de lui adresser la parole.

J'attendis donc.

Quand enfin il tourna vers moi ses petits yeux clignotants, je lui dis :

– Qu'avez-vous donc ?… mon ami.

– Ah ! me répondit-il, je suis bien inquiet, monsieur Borel… le cas qui se présente était depuis longtemps prévu mais je ne croyais pas que nous rencontrerions tant de difficultés…

« Pour nous lancer à travers les plaines de Mars, il est nécessaire que nous enlevions notre cuirasse de répulsite…

– Eh bien ? Grâce à votre système de coulisses, il me semble que c'est facile.

– Oui… très facile… mais après ?…

– Après ?…

– Que ferons-nous de la carcasse anti-gravitationnelle ?… nous ne pouvons la laisser reprendre son vol à travers l'espace…

– C'est évident… mais nous n'avons qu'à la fixer au sol… nous la retrouverons à notre retour.

– Oui… C'était bien mon idée tout d'abord, mais j'avais compté sans ces diablotins qui nous entourent… et quand nous reviendrons ici notre enveloppe aura certainement disparu.

– Que faire alors ?

– Je me le demande…

La situation était grave.

Pour la première fois, je m'aperçus que l'exploration à laquelle j'avais pris part serait probablement la dernière de ma vie…

Quelle folie, aussi d'avoir quitté cette Terre, sur laquelle j'étais si bien, pour venir dans des régions désolées où la mort nous guettait à chaque pas !

Et malgré moi, je songeai à mon cottage et à mon pauvre Stradivarius.

Le docteur allait sur le rivage, les mains au dos, haussant de temps à autre les épaules…

Parfois il s'arrêtait net et se frappait rageusement le front ou bien hochait douloureusement la tête.

Tout à coup je le vis s'arrêter, se pencher, se mettre à plat ventre, puis examiner attentivement la mer.

Que voyait-il ?

Je courus à lui et m'accroupis à ses côtés.

En m'entendant venir il s'était écrié :

– J'ai trouvé… oui… oui… j'ai trouvé !

Et, s'étant relevé tout joyeux, il m'apprit qu'il avait découvert une cavité sous le roc et que, si elle était assez

profonde pour y loger la cuirasse de répulsite, il était certain que les Martiens n'iraient pas la chercher là.

Il fallait explorer la caverne.

Ce fut Fred que l'on chargea de cette reconnaissance.

Nous lui attachâmes une corde sous les bras et il se laissa glisser le long des roches.

Nous attendions anxieux.

Enfin, au bout de cinq minutes, il reparut.

– C'est énorme, là-dessous, dit-il… on pourrait y loger vingt *Cosmos*…

C'était tout ce que nous désirions savoir.

Restait maintenant à faire entrer l'enveloppe de répulsite dans cette grotte et l'on s'imaginera sans peine que ce n'était pas chose facile.

Cependant, après réflexion, voici ce qui fut décidé.



Nous lui attachâmes une corde sous les bras.

On fixerait encore deux câbles à la cuirasse et on les attacherait solidement dans la caverne.

Le *Cosmos* serait débarrassé de sa carapace que l'on amènerait à l'aide du cabestan contenu dans le projectile et que Fred fut chargé de descendre dans la grotte.

Cette dernière opération nous prit un temps considérable, mais enfin nos efforts furent couronnés de succès…

Nous parvînmes à installer le cabestan sous les rochers et nous le calâmes solidement à l'aide de tiges de fer que nous enfonçâmes dans le sol à grands coups de maillet.

Cela fait, le docteur dévissa quelques boulons et s'apprêtait déjà à tirer la cuirasse du projectile quand soudain il s'arrêta net.

Il venait, en effet, d'apercevoir à une centaine de mètres de lui, une troupe de Martiens qui nous regardaient attentivement.

– Il faut à tout prix, dit-il, éloigner ces ennemis… s'ils nous voient cacher notre enveloppe, toute la peine que nous nous serons donnée deviendra inutile.

« Ils ne manqueront pas, après notre départ, de descendre dans la grotte et de couper nos câbles.

Je me chargeai de disperser les curieux.

Muni de mon Winchester, je m'avançai dans la direction des Martiens.

Tout d'abord ils ne parurent pas effrayés en m'apercevant…

La façon dont j'avais précédemment traité un de leurs compagnons m'avait valu, je crois, de la part de ces petits êtres qui n'étaient pas dépourvus d'intelligence, une sorte de confiance à laquelle j'étais loin de m'attendre.

Je crus même remarquer qu'ils me faisaient des signes bienveillants, mais je m'avançai en hurlant d'une façon formidable et tirai en l'air deux coups de feu.

Il n'en fallait pas davantage pour semer la terreur parmi ce

petit peuple.

Les Martiens disparurent comme par enchantement.

Cependant, comme je crus apercevoir quelques têtes qui se mouvaient encore derrière les arbres, je fis une dizaine de pas et tirai trois nouveaux coups de feu.

Pendant que je servais ainsi d'épouvantail, le docteur et Fred avaient enlevé l'enveloppe de répulsite et lorsque je revins, celle-ci, attirée à l'aide du cabestan, s'enfonçait lentement sous la grotte. Quand le docteur et Fred remontèrent, je lus sur leur physionomie les signes évidents d'une grande satisfaction.

Tout s'était admirablement passé.

Il n'y avait plus maintenant qu'à marquer l'endroit où nous nous trouvions.

Fred roula d'énormes pierres et édifia une pyramide qui atteignit près de trois mètres de haut.

Le docteur prit sa boussole, fit quelques calculs, puis referma son calepin.

Sur un ordre bref, Fred actionna un levier : on entendit un bruit sourd et quatre roues, chassées par un ressort, sortirent des flancs du *Cosmos*.

Le projectile était devenu automobile.

Nous allions maintenant pouvoir nous lancer à toute vitesse à travers les terres de la planète inconnue.

Cependant, depuis quelques minutes, nous commencions à nous sentir incommodés.

Une sorte de lassitude s'était emparée de nous… nous éprouvions par tous les membres une étrange sensation de lourdeur.

Nos yeux clignotaient et se fermaient, malgré tous les efforts que nous faisions pour les tenir ouverts.

Bientôt une invincible torpeur nous envahit et nous nous laissâmes tomber à terre.

Puis peu à peu notre intelligence s’obscurcit et nous n’eûmes plus conscience de ce qui se passait autour de nous…

CHAPITRE VII – DE CHARYBDE EN SCYLLA

Bientôt nous fûmes ensevelis dans un profond sommeil qui dura environ, autant que je puis m'en souvenir, quatre ou cinq heures.

Lorsque nous nous réveillâmes, la nuit commençait à venir. Nous nous regardâmes alors en nous frottant les yeux.

Nous éprouvions un malaise indéfinissable ; notre respiration était courte… il me semblait que, peu à peu, la vie m'abandonnait.

Nous voulûmes nous lever, mais nous retombâmes pesamment sur le sol comme des hommes ivres.

Fred, qui avait une constitution plus robuste que la nôtre était néanmoins parvenu à se mettre debout, après des efforts si drôles qu'en d'autres circonstances nous eussions éclaté de rire.

Mais il ne fit que quelques pas, battit l'air de ses mains et s'affaissa en murmurant :

– Mon Dieu, qu'ai-je donc ?… que se passe-t-il ?…

Le docteur, dont je voyais briller les petits yeux, s'approcha de moi en rampant et me murmura à l'oreille d'une voix à peine perceptible :

– Courage, monsieur Borel, dans quelques instants, quand la nuit sera venue, nous nous sentirons tout à fait bien.

Et comme il devina mon étonnement :

– Ce sont ces arbres, ajouta-t-il, ces plantes bizarres qui nous anéantissent… et nous tuent… Vous avez sans doute entendu parler du mancenillier de l'Amérique centrale et de la

Colombie, à l'ombre duquel on trouve le sommeil et parfois la mort… Eh bien ! Les plantes martiennes ont les mêmes propriétés. Elles contiennent un germe dangereux qui agit sur nous, pauvres terriens, avec une intensité surprenante.

« Il faut que nous nous habituions à la flore de ces régions… mais, tranquillisez-vous, cher ami, dans quelques instants, ces arbres dangereux auront vécu… ils s'abattront sur le sol où ils ne tarderont pas à être réduits en poussière… Avec le premier froid de la nuit cette somnolence qui nous étreint, cette torpeur, cet anéantissement disparaîtront.

Le docteur ne se trompait pas.

Bientôt nous entendîmes de légers craquements assez semblables à ceux que produit la glace en s'accrochant aux rives d'un fleuve, puis nous perçûmes très distinctement une crépitation continue qui allait en augmentant.

Un vent glacial rasait maintenant le sol, nous gelant jusqu'aux moelles.

La nuit martienne s'approchait à grands pas, amenant avec elle un abaissement soudain de température et les arbres géants ne tardèrent pas à choir avec un épouvantable fracas.

Pendant une demi-heure, ce fut un bruit sec, ininterrompu ; on eût dit qu'un monstre invisible cassait entre ses mains énormes les branchages d'une forêt.

Puis nous ne tardâmes pas à être entourés d'une poussière très menue qui, peu à peu, s'épaissit et finit par former sur le sol une épaisse couche grisâtre.

Bien que paralysés par le froid, nous avions cependant repris nos forces.

Nous nous levâmes et nous nous mîmes à marcher. Nos pas étaient silencieux… comme étoupés de ouate.

– Il n'y a pas un instant à perdre, dit le docteur Oméga… le froid va devenir très vif. Réfugions-nous dans l'obus où, du moins, cette fois, Fred pourra allumer le réchaud à alcool.

Quelques minutes après, nous étions installés dans notre bon *Cosmos*.

Bientôt une douce chaleur ranimait nos membres engourdis.

Nous regardâmes par les hublots et nous constatâmes qu'il tombait une neige très fine qui formait comme un brouillard blanchâtre.

– Cela ne gênera en rien notre marche, dit le docteur… allons, Fred, un coup de manivelle au moteur.

– Comment ? fis-je ; nous allons partir ainsi… en pleine nuit ?

– Cela est nécessaire, du moins tant que nous serons dans ces régions polaires.

– Mais pourquoi ne pas attendre le jour ?

– Parce qu'avec le jour nous verrions reparaître la végétation rapide qui vous a tant étonné… monsieur Borel, et qu'il nous serait alors impossible de nous frayer une route à travers ces forêts étranges…

– Alors, dit Fred, qui venait d'allumer une pipe – car maintenant on pouvait fumer dans le *Cosmos* – nous sommes condamnés à toujours voyager la nuit dans ce vilain patelin… Et moi qui voulais prendre des vues photographiques !

Le docteur sourit et répliqua :

– Un peu de patience, Fred, tu pourras bientôt je l'espère, satisfaire cette fantaisie, car lorsque nous aurons dépassé les régions glaciaires, je suis persuadé que nous rencontrerons des terres moins ingrates.

Le docteur avait allumé le grand phare placé à l'avant du *Cosmos* et s'était mis au volant après avoir assujetti sur ses lunettes une autre paire de besicles très puissantes.

– Nous allons, dit-il, marcher à une vitesse modérée… nous ferons tout au plus du quarante à l'heure… car il faut être prudent.

Il appuya sur un levier, débraya, et l'automobile se mit en marche en première.

Ô stupeur ! On s'attendait à la voir partir à petite allure et elle filait déjà avec la rapidité d'une flèche.

Le docteur freina insensiblement et parvint à diminuer ainsi la vitesse.

– À quoi pensais-je ? murmura-t-il… J'aurais dû me rappeler que, la densité étant ici moins grande, l'accélération du *Cosmos* serait presque quadruplée…

Et il n'avança plus qu'avec prudence.

Fort heureusement, autour de nous l'obscurité n'était pas complète ; nous voguions au milieu d'un jour translucide qui nous permettait d'apercevoir assez distinctement les objets environnants.

Partout c'était une plaine d'un gris bleu, qu'on eût dit éclairée par une lune invisible.

L'œil aux aguets, le docteur observait l'horizon.

Pendant une heure environ tout marcha sans encombre.

Nous nous réjouissions déjà à l'idée que nous allions bientôt trouver des régions plus hospitalières, quand soudain nous poussâmes un cri.

L'automobile venait de s'engager brusquement dans une descente très rapide.

Malgré tous les efforts que faisait le docteur pour arrêter le véhicule, celui-ci augmentait progressivement de vitesse et il était certain que nous allions être broyés au fond du précipice vers lequel nous courions.

Ne pouvant me retenir, j'interpellai violemment le savant :

– C'est de votre faute lui dis-je… c'est à cause de vous que nous allons être écrasés… vous deviez bien penser que cette région était sillonnée de précipices.

J'avais à peine achevé ces paroles que je demeurai

stupéfait ; le *Cosmos* au lieu de disparaître, de s'écraser, remontait maintenant à toute allure.

Le danger était conjuré.

Heureux de ce résultat imprévu, le docteur me regarda d'un air narquois et murmura :

– Monsieur Borel, je n'ai jamais vu un homme comme vous… vous vous épouvantez d'un rien…

Mais en dépit de cette feinte assurance, je remarquai que le vieillard était fort pâle. Il avait eu, lui aussi, une sérieuse émotion…

– Avouez, lui dis-je, que vous ne sembliez guère plus rassuré que moi.

Le docteur sourit et sifflota entre ses dents.

Mais il était devenu plus prudent… Il modérait autant que cela lui était possible la marche de l'énorme automobile.

Parfois même il s'arrêtait et, appelant Fred, lui demandait :

– Est-ce que ce n'est pas un obstacle que nous apercevons là-bas ?…

Et, suivant la réponse que lui faisait notre compagnon, le docteur avançait lentement ou contournait l'objet suspect.

Au bout de cinq heures, nous avions cependant parcouru une jolie bande de terrain.

Le sol n'était plus le même.

Les roues de l'automobile ne dérapaient plus dans cette sorte de cendre que nous avions rencontrée précédemment.

Nous étions sur un terrain plat, résistant, et, pour la première fois depuis que nous avions quitté les régions polaires, nous aperçûmes des animaux qui s'enfuyaient à notre approche.

L'obscurité ne nous permettait pas de les bien distinguer, cependant ceux qui passèrent à proximité des rayons de notre phare nous parurent étranges.

On eût dit des kangourous ailés !

Quand le jour parut, nous approchions d'une grande plaine rousse, légèrement déclive, à l'extrémité de laquelle s'élevaient des masses sombres.

– Ne pensez-vous pas, dit le docteur, qu'il serait prudent de stopper ici, car avec le jour la végétation martienne va reparaître, et nous nous trouverons bientôt en face d'une forêt.

– Faites comme vous voudrez, répondis-je. Le paysage avait entièrement changé. Partout des buissons bizarres se dressaient entre les bancs de neige que le soleil faisait fondre peu à peu.

Par-ci, par-là, nous remarquâmes quelques cactus vivaces qui avaient résisté au froid de la nuit.

Le soleil mettait sur cette plaine monotone des tons jaunes et bleuâtres.

– Nous pourrions, dit le docteur, avancer un peu et nous diriger vers cette ligne noire que nous apercevons là-bas.

Nous nous serions bien gardés d'émettre une objection quelconque.

Quand le docteur nous demandait notre avis, nous savions par expérience que c'était pour lui une façon de parler et qu'il ne tenait jamais aucun compte de nos opinions ou de nos critiques.

Ce diable d'homme était en tout d'une terrible intransigeance.

Avant que nous eussions répondu à sa question, il avait déjà saisi le volant et l'automobile glissait légèrement sur le sol.

Au fur et à mesure que nous avancions, nous commencions à distinguer les lointains estompés d'ombre vers lesquels nous nous dirigions.

Nous franchissions parfois des ravins recouverts de neige, des fongosités qui s'affaissaient sous le poids du véhicule ; nous heurtions bien de temps à autre un obstacle, mais le docteur

semblait ne pas s'en apercevoir.

Maintenant la plaine avait changé d'aspect.

Devant nous s'étendait une espèce de jungle fantastique où brillaient des plantes d'un gris-bleu qui affectaient la forme de glaïeuls…

On eût dit que nous allions nous engager dans un vaste champ où l'on aurait planté des glaives effilés.

Par prudence, le savant s'arrêta.

– Je crois, dit-il, que c'est ici que nous devons faire escale… avant de nous aventurer plus loin, il importe d'explorer un peu ces régions.

Nous ouvrîmes le petit hublot et un air chaud chargé d'émanations musquées pénétra dans l'intérieur du *Cosmos*.

Cet air n'avait rien de désagréable et nous comprîmes que nous pourrions sans danger nous aventurer dans la plaine.

Nous allions même sortir de notre véhicule, quand soudain Fred nous fit remarquer de longues lignes scintillantes qui, par instants, zébraient la jungle.

– Tenez, docteur, dit-il, regardez… on dirait que cela marche…

Et, en effet, les herbes avaient par instants des frémissements rapides et des étincellements suspects.

Le docteur Oméga, très intrigué, regarda quelques instants puis, après avoir froncé le sourcil, il s'écria :

– Mais ce sont des serpents… des serpents énormes… voyez leurs écailles qui brillent au soleil.

Il n'avait pas achevé ces mots qu'un monstre hideux venait raser les flancs du *Cosmos*, et nous n'eûmes que le temps de refermer précipitamment le hublot.

C'étaient bien en effet des reptiles que nous avions devant les yeux, mais jamais nous n'avions vu des bêtes aussi horribles, aussi gigantesques.

Les serpents martiens avaient une tête absolument triangulaire.



Les serpents martiens avaient une tête absolument triangulaire.

Ils étaient d'une couleur rose pourprée et portaient sur le dos de grandes taches, tantôt noires, tantôt d'un brun marron, souvent d'un bleu d'acier.

Des bandes de couleur blanche traversaient leur région lombaire, et, entre chacune d'elles, se montrait un disque rougeâtre entouré d'anneaux verts.

Ces ophidiens pouvaient avoir vingt mètres de long.

Leur langue, très protractile, se terminait par un double filet semi-cartilagineux et très mobile et leurs yeux, dépourvus de paupières, étaient d'un rouge très vif.

Quant à leur corps flexible, cylindrique dans la plus grande partie de son étendue, il était terminé par une queue assez semblable à celle des poissons.

Ces monstres faisaient entendre en rampant un sifflement formidable.

Le *Cosmos* les avait tout d'abord effrayés, mais, voyant sans doute qu'il ne bougeait, pas, ils s'enhardirent et arrivèrent en glissant jusqu'à lui.

Bientôt nous fûmes environnés d'une bande de boas qui tournoyaient, se dressaient, bondissaient, dardant sur nous leurs yeux sanglants.

Le docteur manifestait une véritable inquiétude.

Je remarquai même qu'il tremblait légèrement :

– Mes amis, nous dit-il d'une voix saccadée, ces serpents sont capables de briser nos vitres de répulsite.

– Et de pénétrer dans le *Cosmos*…

– Oui… répondit-il en hochant la tête.

– Alors !… que faire ?

– Je me le demande…

– Si nous repartions ?…

– Ils arrêteraient notre marche… Ils sont nombreux… il y en

a des milliers…

Nous demeurions atterrés.

Je n’avais pas prévu la terrible situation qui s’offrait à nous, et j’avoue que je regrettai presque à ce moment que le *Cosmos* n’eût pas été broyé par le bolide ou éventré par les hommes sous-marins.

J’ai toujours eu pour le serpent une invincible répulsion… je me souviens qu’étant jeune je m’évanouissais en apercevant une inoffensive couleuvre ou un minuscule orvet. Ceux qui me lisent se rendront facilement compte de l’état de frayeur dans lequel je devais me trouver.

Déjà les boas martiens entouraient le *Cosmos*. Il y en avait autour de la coque, autour des roues, et leur nombre augmentait à vue d’œil.

Je m’étais accroupi dans un coin du véhicule et je demeurais inerte, le corps inondé d’une sueur glaciale.

Mais je fus tout à coup tiré de cette torpeur par la voix du savant.

– Fred, venait de s’écrier le docteur Oméga, passe-moi vite deux ou trois pétards.

Nous avions emporté à tout hasard quelques-unes de ces pièces d’artifice en prévision de signaux que nous aurions à faire. Nous ne pensions point nous en servir, mais on va voir qu’elles nous furent d’un grand secours.

Le docteur ouvrit rapidement un hublot, mit le feu à un pétard et le lança au dehors.

Presque aussitôt, il y eut une gerbe de feu, et une détonation, suivie de plusieurs autres, emplit les échos.

Terrorisés, les boas martiens s’enfuirent en glissant dans la jungle, et les herbes, qui ne tardèrent pas à s’agiter dans le lointain, nous prouvèrent que l’armée ophidienne était en pleine déroute.

– Il faut profiter du moment, dit le docteur. Et comme il n'y avait aucun obstacle devant nous, il lança l'automobile à toute vitesse.

En quelques minutes nous fûmes hors de la jungle. Maintenant, c'étaient des monticules crayeux, des ravins escarpés.

Nous étions parfois obligés de faire des détours énormes pour ne point plonger dans quelque précipice.

Contrairement à nos prévisions, la végétation était maintenant à peu près nulle sur le chemin que nous suivions. Les arbres s'étaient espacés et nous nous trouvions au milieu d'une plaine où poussaient de hautes herbes rigides et droites comme des iris. Notre course n'était arrêtée par aucun obstacle, et nous pûmes marcher tout le jour à une allure fort rapide. Quand la nuit tomba, le froid commença à se faire sentir et nous fûmes obligés de refermer précipitamment le hublot d'arrière que nous avions ouvert pour nous donner de l'air.

– C'est ici que nous devons camper, dit le docteur… Poursuivre notre route serait de la dernière imprudence… nous ne pouvons plus maintenant voyager la nuit.

Nous nous arrêtâmes donc et Fred alluma le réchaud à alcool.

– Après avoir dîné, dit le docteur, nous prendrons le quart à tour de rôle… mais il faudra ouvrir l'œil, et le bon, car il pourrait se faire que ces régions donnassent asile à des ennemis.

Nous mangeâmes d'assez bon appétit et, après avoir pris chacun une tasse de thé arrosé de rhum, nous réglâmes les heures de quart.

Ce fut moi que le sort désigna pour veiller le premier à la garde du *Cosmos*.

Le docteur et Fred s'étendirent sur leur couche et ne tardèrent pas à ronfler bruyamment.

J'allai me poster au hublot d'avant et plongeai mes yeux

dans l’obscurité. Après quelques minutes d’observation, il me sembla remarquer dans l’ombre des points lumineux qui s’atténuaient de temps à autre pour reparaître bientôt avec plus d’intensité.

On eût dit des étoiles rouges posées à ras du sol. Cela commença à m’intriguer sérieusement.

Une sorte d’appréhension vague, de crainte indéfinie s’était emparée de moi.

Je n’osais cependant réveiller mes compagnons, mais j’avais la persuasion qu’un nouveau danger nous menaçait. Ne devait-on pas s’attendre à tout sur cette terre inconnue ?

Je quittai le hublot d’avant pour aller regarder à un autre et j’aperçus encore dans l’obscurité les mêmes étoiles rouges que j’avais déjà observées.

Tantôt elles semblaient raser la terre, puis montaient en zigzaguant pour retomber bientôt et s’élever de nouveau.

On eût dit des feux follets et cependant ces étranges lumières devaient être produites par un autre phénomène.

Je me demandai même un instant si tous ces points lumineux n’étaient pas des yeux de fauves.

Peu à peu, à force de regarder, je finis par me persuader que je voyais des ombres gigantesques bondir devant moi.

En prêtant l’oreille, je crus même percevoir le bruit de respirations haletantes.

Bientôt les étoiles rouges se rapprochèrent.

Pris de peur je réveillai mes compagnons.

CHAPITRE VIII – LA VILLE DE FEU

– Qu'y a-t-il ?… demanda le docteur en se frottant les yeux…

Et, comme il s'apprêtait à faire jouer le commutateur, je lui retins le bras et lui glissai ces mots à l'oreille :

– Là !… là !… regardez…

Il colla son visage à la vitre de répulsite et demeura aussi impassible qu'un fakir…

– C'est curieux, fit-il enfin.

Puis après un instant :

– À n'en pas douter, cher ami, nous avons affaire à des fauves… Ces points lumineux, ce sont des yeux… je distingue même des formes noires qui rasent le sol…

À peine avait-il achevé ces mots qu'il s'éleva un chœur de sourds grognements…

Puis ce fut un furieux tapage…

Peut-être les monstres avaient-ils entendu le bruit de nos voix…

Maintenant nous devinions qu'ils glissaient vers nous…

– Je vais tâcher de les éloigner, dit le docteur Oméga, très calme comme toujours…

Et il tourna la manette d'ébène qui commandait la grosse ampoule de notre phare d'avant…

Un flot de lumière inonda la plaine…

Affolées, les bêtes qui nous entouraient, d'énormes panthères noires aux têtes plates et aux crocs luisants, se mirent

à bondir furieusement en décrivant des courbes fantastiques, fonçant, plongeant, virant désespérément… puis elles disparurent dans les herbes, en proie à une terreur folle…

Bientôt un grand silence régna sur la plaine… les fauves avaient regagné leurs tanières.

J'étais d'avis de faire mettre le moteur en marche et de continuer notre route, mais le docteur s'y opposa :

– Est-il donc utile de courir au devant de nouveaux dangers, fit-il… Vous avez vu avec quelle facilité nous avons éloigné ces fauves… nous n'avons plus à redouter leur visite… d'ailleurs, s'ils revenaient, nous les recevrions avec quelques-uns de nos pétards…

Et le savant me frappa familièrement sur l'épaule en disant :

– Allez dormir un peu, monsieur Borel, je vais prendre le quart…

Je vous prie de croire que je ne me fis pas répéter cette invitation…

En moins de temps qu'il n'en faut pour l'écrire, je m'étais jeté sur la couche que venait de quitter le docteur et je ne tardais pas à m'endormir d'un sommeil de plomb… car les émotions m'avaient brisé… anéanti…

Quand je rouvris les yeux, il faisait grand jour et nous roulions à toute allure au milieu d'une immense plaine, unie comme une table de billard…

La végétation polaire avait fait place à une autre beaucoup plus résistante, plus vivace quoique moins énorme…

Ici, plus d'arbres géants, plus d'eucalyptus fantastiques.

C'étaient maintenant des prairies d'un jaune d'or, émaillées de fleurs rouges, vertes et bleues… De petites rivières couraient çà et là, formant par endroits de grands marécages, bordés d'arbres bizarres, presque dépourvus de branches et dont les troncs unis ressemblaient assez à des colonnes de marbre.

Un murmure confus… des bruits profonds et mélancoliques montaient de la vallée.

On eût dit des plaintes… des gémissements et nous ne tardâmes pas à être convaincus que c'était le vent qui produisait ce bruit…

Autour de nous, des nuages roulaient très bas en énormes masses blanches comme la neige et, à travers le fin brouillard qu'ils formaient, nous aperçûmes au loin une multitude de collines et de vallons mauves sur lesquels, par endroits, se posaient des teintes roses et pourprées, vertes ou orangées…

J'étais absolument séduit par le spectacle de cette nature inconnue…

Fred lui-même, qui n'était guère impressionnable en ce qui touchait à l'esthétique, ne cessait de s'extasier sur toutes les merveilles qu'il découvrait.

Un mot, toujours le même, revenait à chaque instant sur ses lèvres :

– C'est féerique !…

Et de fait, c'était réellement féerique…

Rien ne pourrait égaler, je crois, la brillante splendeur de ces lieux sauvages… la troublante majesté de ces solitudes infinies…

Le *Cosmos* filait toujours au milieu de ces régions enchanteresses, quand, tout à coup, le docteur s'écria en se tournant vers nous :

– Monsieur Borel… Fred… vous qui avez une excellente vue… pouvez-vous me dire ce que l'on aperçoit là-bas… On dirait une troupe en marche… Sont-ce des animaux ou des hommes ?…

– Oh ! des hommes… répondis-je après avoir jeté les yeux dans la direction indiquée par le docteur… des hommes !… non, je ne le crois pas… Ils seraient énormes et vous savez que, dans ces régions, les représentants de l'espèce humaine sont

plutôt des miniatures que des géants.

– Mais pardieu !… s'écria Fred qui avait pris une jumelle marine… ce sont des bêtes qui ressemblent joliment à des éléphants…

Le docteur continua crânement d'avancer et bientôt notre curiosité fut satisfaite, car une troupe de pachydermes se dessina nettement à quelques centaines de mètres…

Quand nous ne fûmes plus qu'à une faible distance d'eux, les géants martiens s'arrêtèrent, surpris, et le docteur, par un brusque virage, fit décrire au *Cosmos* un demi-cercle…

Ces éléphants étaient monstrueux… On eût dit des mammouths colossaux… Mais ce qui nous étonna surtout, ce fut leur couleur.

Ils étaient roses, d'un rose tendre ; seules, leurs oreilles et leur queue étaient noires.

Ils portaient des défenses recourbées en forme de crochet… et leurs pattes de devant paraissaient sensiblement plus longues que celles de derrière…

Ils prirent sans doute le *Cosmos* pour un animal, car ils se précipitèrent sur lui en faisant entendre un cri lugubre qui n'était pas un barrissement, mais plutôt une sorte de ronflement sonore assez semblable à celui que poussent les phoques lorsqu'ils remontent à la surface de l'eau après une longue plongée…

– Ces animaux-là ne doivent pas être bien terribles dit Fred.

– Peut-être, répondit le docteur… mais il est plus prudent de les éviter… Entrer en collision avec eux pour s'assurer de leur résistance, ce serait courir le risque d'endommager notre véhicule, et une « panne » n'aurait rien d'agréable dans ces régions, bien qu'elles soient merveilleuses…



Ces éléphants étaient monstrueux.

Bientôt les pachydermes ne furent plus à nos yeux qu'une petite ligne rosée qui, rapidement, s'atténua et se fondit sur l'horizon.

*

* *

La chaleur commençait à se faire sentir. Nous relevâmes sur le thermomètre 12 degrés au-dessus et, après le froid sibérien que nous avions éprouvé, cette température nous parut plutôt élevée… La plaine s'incurvait maintenant et une chaîne de montagnes apparaissait à notre droite… L'herbe de la jungle avait changé de couleur ; elle tirait sur le rouge et les plantes qui y croissaient avaient des formes nouvelles… Bientôt nous entendîmes comme un bruit de cataractes et nous aperçûmes sur notre droite des torrents écumeux qui descendaient des rochers pour se jeter dans un lac immense sur lequel flottaient des bêtes étranges. De loin, on eût dit des cygnes, mais de près, l'illusion n'était plus possible.

Figurez-vous des oiseaux ayant des têtes de requin, des ailes dentelées, en forme de croissant, des cous ridiculement longs et flexibles, et vous aurez une idée des volatiles aquatiques des terres martiennes.

– Décidément… tout est laid ici, remarqua Fred, les hommes et les bêtes…

« Et tenez, ajouta-t-il en nous indiquant du doigt un arbre énorme… voyez encore les vilains oiseaux qui grouillent par ici.

– Çà des oiseaux… jamais ! dit le docteur. Tu ne remarques donc pas qu'ils ont des mains et des pieds ?…

– C'est vrai… fis-je en écarquillant les yeux… Ils ont même une tête humaine…

– Ce sont des hommes chauves-souris… d'énormes vampires, dit le docteur.

– Des vampires ! s'exclama Fred, en reculant effrayé…

– Oui, poursuivit le savant… après avoir arrêté le véhicule pour examiner ces animaux bizarres…

Leur corps rougeâtre, parsemé de poils blancs, avait une forme ramassée, ovoïde… Leur thorax large et bombé donnait attache à des muscles puissants et les mains de ces horribles bêtes étaient garnies de membranes violettes qui, déployées, formaient des ailes très longues et triangulaires.

Quant à leur tête, c'était bien ce que l'on pouvait imaginer de plus hideux, de plus effrayant… Elle était ronde et luisante comme du vieil ivoire… Leur masque, d'un bleu d'acier, était orné de deux yeux glauques qu'on eût dit recouverts d'une taie tant ils étaient vitreux et leur bouche ressemblait absolument à une blessure sanguinolente…

Ils agitaient continuellement une sorte de dard fourchu qui était leur langue et, par instants, des crocs pointus apparaissaient entre la plaie vive de leur mâchoire.

Bien que je fusse à l'abri de leurs attaques, je ne pouvais regarder ces chauves-souris humaines sans frissonner.

Elles avaient quelque chose de répugnant et de féroce et aujourd'hui, il m'arrive encore fréquemment de revoir ces monstres pendant mon sommeil…

À un moment, deux de ces chéiroptères vinrent se poser sur le *Cosmos* et nous les entendîmes ramper sur la coque du véhicule…



Ce sont des hommes chauves-souris.

Le docteur qui regardait toujours par le hublot d'avant s'écria tout à coup :

– Oh ! voyez donc ces huttes… Sont-elles assez curieuses… quel joli travail !…

En effet, le long des arbres, à quelques mètres de terre, s'élevaient des sortes de ruches couleur d'ocre, suspendues au moyen de lianes enchevêtrées… C'étaient les demeures des chauves-souris… On eût dit des nacelles que l'on aurait recouvertes d'un dôme… Leurs parois étaient enduites d'une sorte de gomme jaunâtre et l'orifice qui servait de porte affectait la forme d'une fenêtre ogivale, joliment ouvragée. Les chéiroptères martiens étaient, à n'en pas douter, des êtres intelligents, artistes jusqu'au bout de leurs membranes.

– Nous approchons des centres intellectuels, dit le docteur Oméga. Les gnomes que nous avons rencontrés sur le rivage dès notre arrivée, n'étaient que des êtres imparfaits, incultes, ceux-ci sont remarquables à tous les points de vue…

– Même comme laideur, m'exclamai-je…

– Ceci… je vous l'accorde, mais il est impossible de ne pas éprouver pour ces monstres une véritable admiration ; et tenez… il y a une chose que vous n'avez certainement pas remarquée, monsieur Borel…

– Laquelle ?…

– C'est que les membranes qui nous ont fait prendre ces Martiens pour des chauves-souris sont tout simplement artificielles…

Pour le coup, je ne pus retenir un bruyant éclat de rire…

Le docteur eut un imperceptible mouvement d'épaules et continua :

– Oui… parfaitement… artificielles… je dis bien… Voyez là-bas, près de cette ruche.

Et du doigt il m'indiqua une habitation de chéiroptère.

Il disait vrai…

Je vis deux Martiens ajuster à leurs mains maigres les membranes qui leur servaient d’ailes… Ainsi ces êtres immondes, à la tête osseuse et repoussante, avaient résolu le problème de l’aviation…

Ils avaient trouvé le moyen de voler comme des oiseaux !…

Plus loin, j’aperçus des monstres plus délicats – des femmes chauves-souris sans doute – en train de confectionner à l’aide de lianes très plates qui ressemblaient à du varech, de longues bandes d’un tissu bizarre… qu’elles découpaient ensuite en triangles égaux…

Évidemment ces laborieuses femelles préparaient des ailes pour leurs Icares !

– Nous sommes déjà dans les régions civilisées, dis-je au docteur.

– Il y a longtemps déjà que je m’en suis aperçu, s’écria Fred…

– Toi…

– Oui… Qu’y a-t-il là d’extraordinaire ? Tout bête que je suis, j’ai bien remarqué que ces vilaines chauves-souris avaient des manières… comment dirai-je… des manières humaines… Ces particuliers-là ont une façon de vous regarder qui n’est pas ordinaire… L’homme sous-marin avait l’air d’un idiot… les petits Martiens de la côte étaient des crétins… ceux-là… sont des roublards… et la preuve… tenez… ils fument la pipe comme vous et moi…

C’était vrai…

Nous remarquâmes que deux ou trois chauves-souris assises sur le devant de leurs cases tiraient des bouffées de fumée d’une sorte de tuyau recourbé qu’elles portaient à leurs lèvres avec une évidente satisfaction…

– Je serais curieux de connaître le tabac que fument ces cocos-là, dit Fred…

Mais bientôt une nuée de ces montres voleta autour de nous en poussant des cris que je ne puis mieux comparer qu'à ceux du paon…

– Allons… en route, dit le docteur. Il n'est pas prudent de rester au milieu de ces sauvages…

Fred mit le moteur en marche et l'automobile s'ébranla…

Cependant elle avançait à peine… On eût dit que, sur le sol quelque chose d'invisible la retenait…

Je jetai un coup d'œil par le hublot d'arrière, et ne pus retenir un cri d'horreur…

Le sol que nous foulions était tapissé de gros serpents noirs qui se roulaient, se tordaient en d'affreuses convulsions… Il y en avait des centaines… que dis-je… des milliers et le docteur fut obligé de mettre l'auto à la quatrième vitesse pour franchir au plus vite ce tapis de reptiles.

Quand, enfin, nous eûmes retrouvé un terrain moins dangereux, le savant ralentit l'allure et, se tournant vers nous :

– Eh bien ! comprenez-vous maintenant pourquoi les Martiens que nous venons de voir ont été obligés de se fabriquer des ailes ?…

– Pour éviter les serpents, parbleu… répondis-je en riant…

– Oui et cela n'est déjà pas si bête… La région que nous venons de traverser est peuplée de boas terriens, de reptiles qui ne peuvent, à cause de leur conformation, monter aux arbres comme nos serpents terrestres… Ce sont plutôt d'énormes vers, dont l'étreinte doit être des moins agréables… Pour éviter les caresses meurtrières de ces hideux ennemis, les Martiens se sont confectionné des ailes et ont construit leurs maisons dans leurs arbres… Nous approchons du foyer de la civilisation martienne, conclut sentencieusement le docteur.

Cette remarque, qui n'avait rien que de très logique, me plongea dans un abîme de réflexions… Jusqu'alors, nous avions pu triompher des habitants de la planète inconnue, mais que

nous réservait l'avenir ?… Par une naturelle association d'idées, j'en vins à conclure que puisque certains Martiens avaient eu l'ingéniosité de se fabriquer des ailes, nous arriverions sans doute en des régions encore plus civilisées, plus instruites, où ces ailes seraient peut-être remplacées par des engins meurtriers et puissants… Il était évident, d'après ce que nous venions de voir, que ces terres inconnues recelaient des êtres très bien doués sous le rapport de l'intelligence…

Et je ne pouvais me défendre d'un léger frisson en songeant que, bientôt peut-être, toute cette science, toute cette force que nous apportions de la Terre, ne nous servirait à rien.

*

* *

Le *Cosmos* filait toujours…

Maintenant, nous avions la sensation très nette que nous approchions d'une ville…

En effet, la plaine n'était plus inculte comme celles que nous avions traversées jusqu'alors… Par-ci par-là, on voyait des quartiers de terre symétriquement alignés et de couleur différente… Ici, c'étaient des bandes jaunâtres, là, des rectangles rouges, plus loin, des carrés mauves et bleus, orangés ou roux ardent…

Il était certain que ce n'était pas le seul caprice de la nature qui avait ainsi distribué ces teintes, disposé ces divisions géométriques… Il n'y a que la main des hommes pour faire un semblable travail…

Cependant, ce qui nous étonnait, c'était de n'apercevoir aucun être vivant.

Et, chose curieuse, il nous semblait que par instants, on voyait au loin la terre s'agiter, se soulever et retomber comme si une charrue énorme, l'eût bouleversée avec une force prodigieuse.

En regardant bien, nous nous aperçûmes qu'il y avait dans la

plaine des sortes de chariots très bas qui marchaient parallèlement à une cinquantaine de brasses l'un de l'autre… On ne voyait aucun être humain sur ces véhicules, mais ils devaient cependant être actionnés par des Martiens… à en juger par les courbes qu'ils décrivaient… À n'en pas douter c'étaient bien des charrues, mais par quel ingénieux mécanisme étaient-elles mues ?

– Ce que je prévoyais se trouve en partie vérifié, dit le docteur Oméga… sur cette planète où la force physique des habitants est insignifiante, c'est la mécanique qui remplace les bras…

« Tout ici se fait automatiquement… C'est vraiment très curieux et je suis impatient de voir dans un centre d'activité ce peuple inconnu…

Pendant que le savant parlait, j'étais demeuré la figure collée à la vitre du *Cosmos* et j'observais avec une curiosité où se mêlait beaucoup d'anxiété, les horizons multicolores qui s'étendaient devant nous.

Le jour baissait lentement.

Soudain, je poussai une exclamation de surprise…

Dans le lointain, le ciel était zébré de raies de feu… Cela montait, descendait comme des lanternes qu'une main invisible aurait promenées dans l'espace…

Tantôt, ces petites lueurs prenaient une couleur verdâtre, tantôt elles avaient l'éclat subit des éclairs…

Je crus d'abord que nous étions arrivés à quelques milles d'une montagne sur laquelle des êtres humains agitaient des falots… Mais en regardant très attentivement je ne tardai pas à me rendre compte que nous n'avions aucun obstacle devant nous. D'ailleurs j'apercevais d'autres lueurs très loin dans la plaine.

– Vous vous demandez d'où proviennent ces lumières, me dit le docteur en souriant…

– Ma foi oui…

– Regardez bien… elles s'élèvent, s'abaissent, filent tout droit, puis soudain décrivent des courbes.

– C'est vrai.

– Cela ne vous indique rien ?

– Ma foi… J'avoue…

– Mais, ce sont des êtres animés qui illuminent ainsi le ciel !

– Des hommes chauves-souris, sans doute, s'écria Fred en faisant un bond.

– Non… répondit le docteur… Tenez… levez les yeux…

Nous regardâmes à travers le hublot supérieur…

Une ligne de feu le traversa, puis une autre, et enfin nous distinguâmes deux grandes ailes flamboyantes…

– Ce sont des oiseaux lumineux, dit le docteur…

– Quel drôle de pays, murmura Fred… Ici ce sont les volatiles qui remplacent les becs de gaz… Qu'allons-nous voir encore ! Ah ! crédié ! c'est vraiment merveilleux tout cela… et c'est moi qui ne regrette pas mon voyage…

Mais mon attention était maintenant attirée par un autre spectacle. Dans le lointain, je venais d'apercevoir de grandes flammes bleuâtres qui montaient droit vers le ciel et retombaient brusquement pour s'élever de nouveau. On eût dit des jets de fontaines lumineuses.

Un bruit sourd, indéfini, lugubre, nous parvenait à travers l'enveloppe du *Cosmos*. J'ouvris un hublot et je crus parfaitement distinguer le choc de marteaux sur des enclumes…

– Que pensez-vous de cela, docteur ? demandai-je…

– Mon cher ami, c'est très simple. Nous sommes probablement aux portes d'une grande ville, une ville industrielle…

– Ne croyez-vous pas qu'il serait prudent de nous arrêter

ici ?

– Peut-être, fit le savant…

Nous étions environ à un mille des flammes bleues, qui continuaient toujours à monter et à descendre avec une régularité surprenante.

Le bruit des marteaux – ou de ce que nous prenions pour des marteaux – était assourdissant… Dieu ! quel vacarme ! Les Cyclopes ne devaient pas frapper plus vigoureusement sur l'enclume…

La nuit était maintenant complète et les battements continuaient toujours…

– Mais ils sont enragés, ces individus, remarqua le docteur… ils n'ont pas l'air de vouloir cesser leur travail…

– En effet, dit Fred, ils ne sont pas pour la journée de huit heures, ceux-là…

Nous nous apprêtions à prendre quelque nourriture et déjà la table était servie le long de la cloison du *Cosmos*, quand soudain une violente secousse nous renversa tous les trois les uns sur les autres…

En même temps le sol se mit à trembler et des langues de feu jaillirent à quelques mètres de nous.

CHAPITRE IX – PRISONNIERS !

On eût dit de ces lueurs erratiques que l'on voit courir la nuit au-dessus des endroits marécageux et des cimetières… Les flammes qui nous environnaient, en bondissant comme des serpents, avaient l'aspect de langues de feu vacillantes terminées par une aigrette lumineuse rappelant vaguement la couronne d'une grenade.

Le docteur, avec une adresse merveilleuse, dirigeait le *Cosmos* entre ces flambées inquiétantes et parvenait toujours à les éviter ; c'est à peine si deux ou trois arrivèrent à lécher l'enveloppe de notre véhicule… Cependant, cette situation ne pouvait se prolonger ; il fallait à tout prix sortir de ce cercle ardent.

Au loin, dans l'obscurité, brillaient des étoiles rouges, des disques d'un bleu électrique qui semblaient tourner avec rapidité au milieu d'une pluie d'étincelles…

À n'en pas douter, c'étaient quelques engins formidables imaginés par les Martiens civilisés, des machines puissantes et compliquées dont il était imprudent de s'approcher, surtout la nuit…

Qu'allions-nous faire ?

Avancer, c'était courir au-devant d'une mort certaine… reculer c'était retomber dans les flammes que nous voulions éviter et dont le nombre semblait croître à vue d'œil.

Le docteur jeta un rapide coup d'œil par le hublot d'arrière et s'écria d'une voix rauque en saisissant son volant à deux mains :

– Avançons !…

Ce simple mot avait, en cet instant, quelque chose de

terrifiant et de lugubre… Avancer c'était courir vers un inconnu peut-être plus affreux que nous ne le supposions… C'était nous exposer à être coupés, broyés par ces disques étranges qui tourbillonnaient toujours… à quelques centaines de mètres…

Notre phare ne nous était plus utile, car une clarté pareille à celle d'un énorme incendie ensanglantait la plaine…

Bientôt, sur l'horizon, se dessinèrent nettement de grands ponts métalliques, des échafaudages gigantesques… Des ruisseaux bouillonnants d'où montait une fumée blanche couraient en serpentant à droite de la route que nous suivions…

Au fur et à mesure que nous approchions, le bruit confus qui avait tout d'abord frappé nos oreilles se transformait en un assourdissant vacarme produit, à n'en pas douter, par des milliers de marteaux tombant et retombant sur des pièces de fer…

L'industrieuse activité des Martiens ne faiblissait pas une seconde…

Maintenant, nous distinguions parfaitement, au milieu de l'enchevêtrement des poutrelles, des charpentes et des croisillons de cette ville en travail, de petits gnomes noirs et difformes qui allaient et venaient avec rapidité, tels des rats affolés par le feu…

Le docteur Oméga avait enfin arrêté le *Cosmos*, incertain de la route qu'il devait suivre et déjà il avait commencé à nous consulter, quand, tout à coup, une lueur intense nous aveugla, en même temps qu'une température intolérable se faisait sentir dans l'intérieur de notre véhicule…

Si nous avions eu encore notre enveloppe de répulsite nous aurions pu braver cette chaleur qui devait être bien inférieure à celle provoquée par le passage du bolide, mais on sait que les cloisons de notre automobile étaient maintenant en tôle… Bientôt nous commençâmes à respirer difficilement…

Le docteur voulut mettre le véhicule en marche, mais il s'aperçut qu'une sorte de barricade faite de poutres et de

plaques métalliques nous barrait la route… À droite et à gauche couraient des ruisseaux remplis d’eau en ébullition…

Il nous restait encore une ressource : virer brusquement et reprendre le chemin que nous venions de parcourir…

Mais hélas ! il n’y fallait plus songer… il était sillonné de grandes flammes bleues… on eût dit que les Martiens venaient soudain de mettre le feu à un punch gigantesque…

À l’intérieur du *Cosmos,* la chaleur redoublait ; le thermomètre marquait maintenant 62°… et la lumière ardente braquée sur notre pauvre véhicule semblait, de seconde en seconde, croître en intensité.

Il était évident que MM. les Martiens voulaient tout simplement nous flamber comme des poulets.

– Il faut sortir ! rugit le docteur…

– Sortir !… m’exclamai-je…

– Aimez-vous mieux être brûlé vif… vous ne comprenez donc point que nous n’avons plus que cette ressource ?…

– Oui… murmurai-je… C’en est fait de nous… il n’y a plus qu’à choisir entre l’incinération ou…, quelque torture peut-être plus épouvantable…

– Ah ! crédié, hurla Fred… je vous promets qu’on se défendra…

Et il s’empara d’un grand levier de fer… son arme favorite. Quant à moi, j’empoignai mon Winchester…

Le docteur prit un revolver Browning à balles explosibles et ouvrit précipitamment le hublot d’arrière…

D’un bond, Fred fut dehors, et commença avec son levier à exécuter de terribles moulinets… Quand nous le rejoignîmes, il avait déjà fait plus de vingt victimes et, tout en frappant à tour de bras, il monologuait de sa grosse voix de basse :

– Tiens ! attrape !… à toi, vilain macaque !… Ah ! les affreux singes, ils voulaient me cerner !… Ça ne prend pas…

mes bichons !… Vous ne vous êtes pas levés assez matin pour cela… Tenez !… parez celui-là… et encore celui-là… et puis cet autre-ci !…

Et chacune de ses phrases était suivie d'un bruit indiquant que le levier avait touché juste…

Trois nains, noirs comme des Cafres, s'étaient jetés sur le docteur et allaient le percer à l'aide de lames effilées.

Mais le savant les avait prévenus et trois balles explosibles firent voler en éclats les têtes de ces agresseurs trop osés… De mon côté, avec mon Winchester, je fis une sérieuse trouée dans le flot serré des Martiens…

Déjà, nous chantions victoire, croyant nos ennemis en déroute, et nous nous apprêtions même à regagner le *Cosmos* avec la dignité sereine de dieux olympiens, quand nous trébuchâmes soudain et fûmes précipités sur le sol… Nous tentâmes de nous relever, mais des lacs menus nous entourèrent les membres et plus nous faisions d'efforts pour nous dégager, plus nous nous empêtrions dans l'espèce de filet métallique que les Martiens déroulaient sous nos pas… Bientôt nous fûmes pris comme de pauvres mouches dans la toile d'une araignée et nos bras et nos jambes se trouvèrent immobilisés…

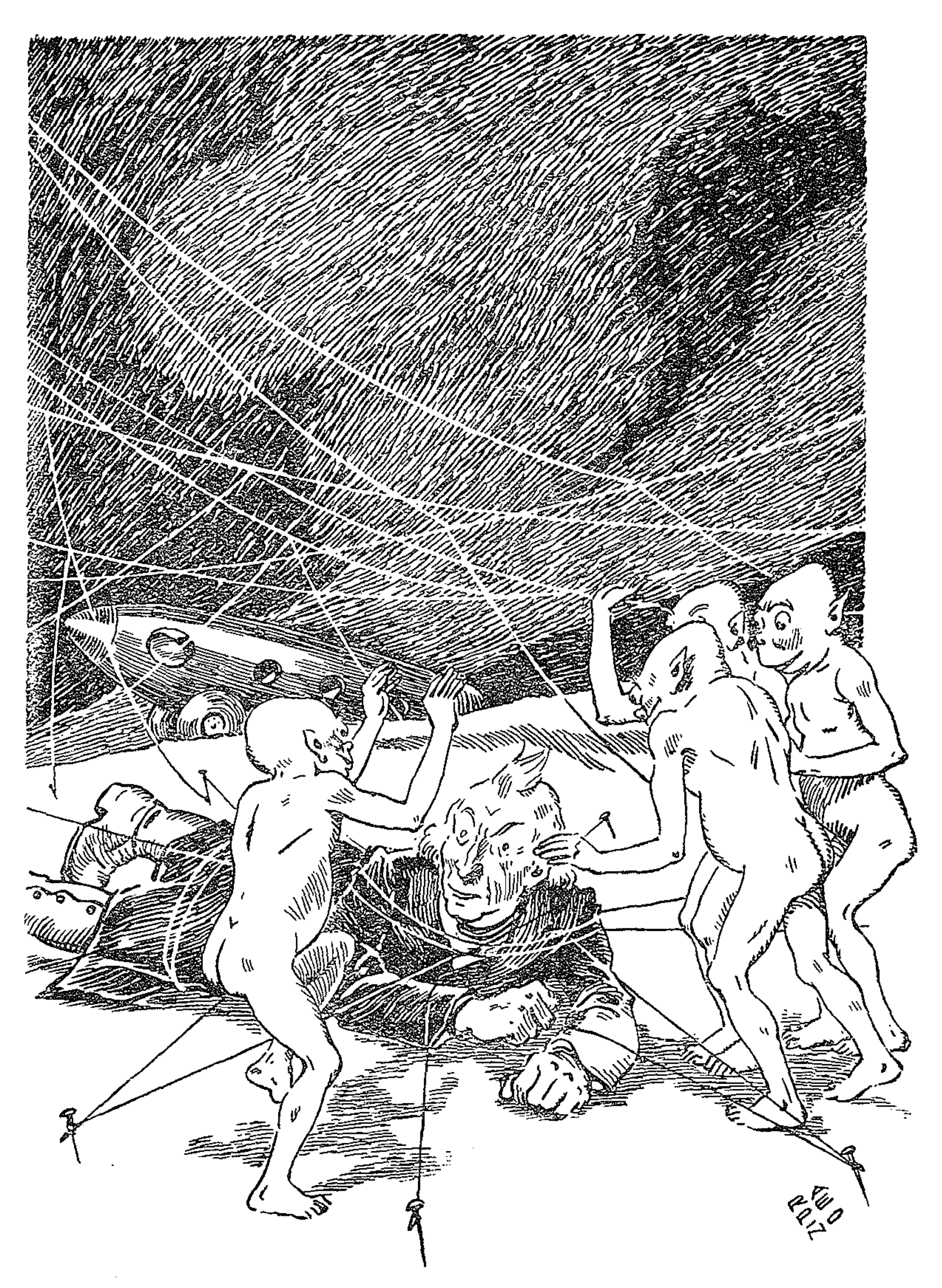
Tout cela s'était passé si rapidement que nous n'avions même pas eu le temps de nous rendre compte de ce qui nous arrivait…

Quand nous fûmes réduits à l'impuissance, les Martiens se rapprochèrent et nous les entendîmes frapper le sol avec frénésie… M'étant alors retourné sur le côté, je vis qu'ils plantaient en terre des piquets de fer autour desquels ils enroulaient de nouveaux fils qui ne tardèrent pas à former comme une cage au dessus de nous !…

Cette fois c'en était fait… nous étions prisonniers !…

Un espoir me restait. J'avais conservé ma carabine et je comptais bien dépêcher encore quelques-uns de ces horribles gnomes vers ce que nous appelons sur terre l'autre monde,

lorsque je ressentis à la main droite une brûlure si douloureuse que je lâchai mon arme et les Martiens l'attirèrent à eux au moyen de crochets de fer… J'étais perdu… Une rage folle m'envahit et je me mis à hurler comme un fauve.



Bientôt nous fûmes pris comme des mouches dans la toile d'une araignée.

Effrayés par le bruit de ma voix qui dut leur paraître formidable, nos ennemis s’enfuirent dans toutes les directions… Mais cette panique ne dura qu’un instant et ils revinrent bientôt près de nous… Je les entendais glisser sur la terre… et ils poussaient un petit cri lugubre assez semblable à celui du chat-huant… Parfois ce cri s’atténuait et devenait alors une sorte de modulation confuse qui avait quelque chose d’impressionnant… Cela tenait à la fois d’un râle et d’un ricanement…

Fred et le docteur étaient étendus à quelques mètres de moi… De la façon dont j’étais placé, j’apercevais le crâne du savant qui luisait comme une petite lune sous les feux des Martiens…

– Docteur… docteur… m’écriai-je… avez-vous toujours votre revolver ?…

– Oui… me répondit-il, mais je ne puis m’en servir, j’ai les mains entravées.

Je poussai un juron formidable… puis, une réaction subite s’opéra en moi et je me mis à pleurer… oui, à pleurer comme un enfant…

Le docteur essaya de me consoler, mais je l’invectivai avec la dernière violence. Je lui reprochai de nous avoir ainsi exposés à la plus affreuse des morts… et tout cela… pour satisfaire une ridicule curiosité…

– Voilà, grinçai-je… où nous ont conduits vos stupides inventions… Vous vous croyez un grand savant… mais vous êtes aussi borné qu’un mollusque… Quand on entreprend un voyage comme celui-ci, on doit avoir au moins les moyens de repousser les ennemis que l’on peut rencontrer… Ainsi, à cause de vous, nous allons périr dans les tortures… ces Martiens sont capables de tous les raffinements… ils vont certainement nous rôtir à petit feu…

Un sanglot de Fred me répondit…

– Courage ! murmura le docteur.

– Ah ! cela vous est facile à dire… hurlai-je écumant… courage… je sais bien qu'il en faut du courage… si encore… je pouvais me loger une balle dans la tête… mais non… je n'ai même pas cette suprême ressource… Ah ! misérable docteur… soyez maudit… oui… maudit… vous entendez !…

Le vieux savant poussa un profond soupir. Je vis sa tête chauve osciller à ras du sol… et j'entendis ces mots qu'il prononça très bas :

– Pardonnez-moi, monsieur Borel !

Cela avait été dit d'une voix si douloureuse que je regrettai de m'être montré aussi dur envers un vieillard qui, somme toute, ne m'avait pas forcé à l'accompagner dans l'autre monde… J'étais libre de refuser de lui servir de second… quelle stupide fatalité m'avait poussé à prendre part à cette affreuse expédition !

Toute la nuit nous restâmes rivés au sol…

Quand le jour parut, une grande agitation se manifesta parmi les Martiens… Ce fut un trépignement formidable… un vacarme ininterrompu…

Nous devinâmes qu'une foule avide se pressait pour nous voir… De temps à autre, on percevait un roulement comparable à celui d'un chariot évoluant sur un plancher de bois, puis des sifflets aigus et le bruit de roues qui tournaient avec un ronflement sonore…

Enfin, nous sentîmes que nos liens se desserraient peu à peu…

Les fils qui nous retenaient ne nous fixaient plus à terre comme précédemment. Nous remarquâmes même que ceux qui entouraient notre corps avaient été enlevés… seuls nos bras et nos jambes étaient toujours étroitement ligotés…

Au prix d'efforts inouïs nous parvînmes à nous asseoir…

Alors… le spectacle qui s'offrit à mes yeux demeurera éternellement gravé dans mon esprit…

À perte de vue c'était une mer humaine… un véritable océan de têtes… Il y avait là des milliers d'êtres étranges qui ne ressemblaient en rien à ceux que nous avions rencontrés dans les régions glaciaires.

Bien qu'ils fussent petits et malingres, ils étaient cependant beaucoup mieux conformés que leurs frères polaires. Ils pouvaient mesurer de la tête aux pieds entre quarante et quarante-cinq centimètres ; leur figure, d'une couleur de chair jaunâtre, parcheminée, était bleutée autour de la bouche et du nez comme chez les orangs-outangs. Leur corps était, pour sa petitesse, assez volumineux et donnait à l'ensemble de l'individu une apparence de rotondité singulièrement cocasse. Ils avaient de gros yeux ronds sans paupières et leur nez prodigieusement retroussé laissait voir deux narines sanguinolentes.

On devinait toutefois que ces êtres grotesques ne devaient pas être dépourvus d'intelligence ; leur front était vaste, très bien conformé et leur regard avait quelque chose d'ironique…

En avant de la foule se tenaient quatre Martiens qui, à en juger par le respect dont on les entourait, devaient être des chefs… Ils nous montraient au peuple et faisaient des signes bizarres auxquels les petits hommes répondaient par des cris variés…

– Notre sort se règle en ce moment, dis-je au docteur…

– Oui, fit-il sourdement…

– Que vont-ils décider ?

– Il est à peu près certain qu'ils ne nous tueront pas tout de suite…

– Vous croyez ?…

– J'en suis persuadé… Voyez avec quel intérêt ils nous regardent ; avant de nous mettre à mal ils ne se feront pas faute de nous examiner en détail…

Le docteur avait vu juste.

Les quatre Martiens, qui paraissaient avoir sur la foule une grande autorité, s'approchèrent de nous, non sans effroi, et nous considérèrent avec une curiosité évidente qui se traduisait par de petits cris aigus et des gestes rapides.

À un moment, un des quatre nains s'approcha de moi et, avec une audace qui stupéfia ses camarades, me toucha la tête… puis il fit un bond en arrière… en répétant par trois fois :

– *Oyaou !… oyaou !… oyaou !…*

C'était la première fois que je parvenais à saisir un mot martien…

Imitant la petite voix flûtée de nos ennemis, je répétai :

– « *Oyaou !… oyaou !…* »

L'effet fut prodigieux…

Les Martiens poussèrent de petits gloussements de poussins et leur cercle se rétrécit à tel point que les quatre chefs, refoulés par le nombre, faillirent être précipités sur nous…

Mais le docteur ayant fait un mouvement, la foule recula terrifiée…

Les chefs en profitèrent pour donner des ordres et, en moins de temps qu'il n'en faut pour l'écrire, une solide barrière de métal nous sépara des curieux.

Comment ce barrage avait-il pu être si rapidement établi ? Par quel procédé mécanique avait-il été mis en mouvement ? En regardant bien, j'aperçus des treuils roulants qui remontaient vers un grand échafaudage ayant un peu la forme, en plus petit, de notre Tour Eiffel… Décidément les Martiens étaient des constructeurs consommés…

Tout chez eux était actionné par des moteurs invisibles… Ces nains difformes et débiles savaient commander à la force…

Il était impossible que des êtres aussi intelligents eussent la cruauté des Caraïbes ou des Canaques.

J'en étais là de mes réflexions quand je vis la multitude qui

nous environnait s'écarter précipitamment, comme une bande de manifestants à l'approche de la police, et presque aussitôt un bruit comparable à celui d'un tuyau d'arrosage roulant sur ses galets attira mon attention…

– Avez-vous idée de ce que cela peut être ? demandai-je au docteur avec inquiétude.

– Regardez… fit-il.

– Je ne vois rien…

– Et ces plates-formes ?

En effet, j'aperçus, glissant à ras du sol, des masses brillantes qui avançaient insensiblement vers nous.

– Mon Dieu, ils veulent nous écraser, s'écria Fred…

– Non… Tranquillise-toi, du moins pour le moment dit le docteur Oméga… Ce sont nos voitures que l'on fait avancer…

De petites explosions sortaient du sol, des battements saccadés comme ceux d'une bielle en action se mêlaient à un roulement continu qui rappelait aussi, mais en plus faible, celui d'un trottoir roulant.

Puis le silence se fit tout à coup…

Les plates-formes n'étaient qu'à quelques mètres de nous.

Les chefs martiens paraissaient perplexes… leurs gros yeux roulaient avec vivacité…

Enfin l'un d'eux – un ingénieur sans doute – s'approcha d'une équipe de nains et leur dit quelques mots.

Maintenant je comprenais la manœuvre à laquelle allaient procéder nos ennemis.

Ils voulaient nous placer sur ces plates-formes roulantes pour nous emmener sans doute au centre de la ville…

J'attendais, non sans émotion, le résultat de ces préparatifs, quand, ayant par hasard levé les yeux, j'aperçus au-dessus de ma tête une sorte de griffe de fer qui se balançait avec la

régularité d'une pendule…

On allait nous soulever à l'aide d'une grue et nous placer sur les plates-formes.

Les fils qui m'entouraient furent subitement tirés, la griffe me saisit absolument comme l'eût fait une grande main humaine et je me sentis enlevé de terre.

Quand je repris pied ou, pour parler plus exactement, quand je reposai sur la plaque qui devait me servir de voiture, je fus aussitôt ligoté automatiquement sans que j'eusse pu me rendre compte du moyen que les Martiens employaient pour ce ficelage d'un nouveau genre…

Quelques minutes après, je roulais, couché sur le dos, à une allure qui me sembla des plus rapides…

Notre voyage dura environ une heure… peut-être plus… puis le chariot s'arrêta.

– Docteur !… docteur ! criai-je ! êtes-vous là ?

Aucune voix ne me répondit.

– Docteur !… Fred !… Mes amis ! hurlai-je désespérément…

Je n'entendis qu'un grand murmure… une sorte de bourdonnement, puis un câble grinça et je me sentis descendre comme si j'eusse été jeté dans un ascenseur.

Peu à peu le jour s'atténua, puis un léger choc m'avertit que j'étais arrivé à destination.

Tant que j'avais été en plein air, entouré du docteur et de Fred, j'avais encore conservé une lueur d'espoir… Maintenant que j'étais seul, cloué sur mon chariot comme Damiens sur son lit de douleur, tout courage m'abandonna…

Cette fois… je le pressentais… c'était la fin…

Je regardai autour de moi ; je ne vis qu'une muraille unie sur laquelle couraient par instants des filets de lumière violette. Le trou par lequel j'étais descendu s'était refermé et j'apercevais au-dessus de moi un grand plafond convexe. L'atmosphère était

considérablement lourde. Je ne sais pourquoi, j'avais l'idée que ce plafond, qui semblait de plomb, allait s'affaisser subitement pour m'écraser… Cela devint même une obsession et, à chaque minute, je m'attendais à le voir glisser vers moi.

Mais tout à coup le gouffre dans lequel je me trouvais s'éclaira insensiblement, et je vis des bandes de Martiens descendre comme des araignées le long de la muraille…

Pensant les attendrir, je murmurai très doucement, avec une inflexion de voix caressante :

– *Oyaoû !… oyaoû !…*

Ces mots, qui n'avaient pour moi aucune signification, furent compris des affreux nains, car ils les répétèrent d'un air étonné en y ajoutant ces quatre syllabes bizarres : *lo-hou-tou-zeï.* Je sentis bientôt mes liens se desserrer, puis je fus soulevé de terre et transporté dans un recoin où deux chaînes m'emprisonnèrent instantanément les jambes et les poignets.

– *Oyaoû !… oyaoû !…* répétai-je tristement…

Mais cette fois mes ennemis ne m'entendirent pas…

Une vive lumière venait d'embraser le souterrain et j'aperçus sous une voûte où flottait une buée mauve, deux Martiens qui s'avançaient suivis d'un nombreux cortège.

Ils me parurent plus grands que leurs congénères ; s'ils avaient comme eux des membres tordus et grêles, par contre leur tête était énorme… volumineuse…

Vous avez quelquefois vu dans les rébus de ces figures bizarres, représentant une citrouille supportée par une caricature de corps humain.

Les deux arrivants avaient absolument cette forme. À mesure qu'ils approchaient, je pouvais détailler leur physionomie… Ils étaient d'une laideur comique et, en toute autre circonstance, j'aurais éclaté de rire en les apercevant.

Mais à leur vue un frisson me secoua de la tête aux pieds ; quelque chose me disait que ces êtres grotesques devaient être

mes juges… que de l'énorme boule qui leur servait de tête allait sortir, ou ma grâce… ou mon arrêt de mort.

Je pris une attitude des plus humbles et attendis… le cœur serré…

Arrivés à quelques pas de moi ils s'arrêtèrent et demeurèrent la bouche ouverte… sans faire un mouvement.

Il était évident que je les étonnais…



Deux Martiens s'avançaient.

S’étant retournés vers leurs suivants, ils donnèrent quelques ordres et aussitôt la muraille à laquelle j’étais attaché, et qui était en deux parties, pivota lentement, découvrant une autre pièce dans laquelle j’aperçus, enchaînés comme moi, le docteur et Fred…

Je poussai un cri de joie…

Les deux hydrocéphales reculèrent épouvantés ; il y eut même, parmi les assistants, un commencement de panique…

Je compris que mon exclamation avait produit sur les tympans délicats des Martiens l’effet d’un coup de tonnerre…

Pour les rassurer, je pris une figure souriante et prononçai doucement :

– *Oyaoû !…*

Les gnomes à grosse tête se rapprochèrent curieusement et eurent même la hardiesse de se camper à un mètre de moi…

Mais on leur fit sans doute remarquer combien ils étaient imprudents, car ils reculèrent de quelques pas. Puis ils se dirigèrent vers Fred et le docteur.

Celui-ci parut les étonner tout particulièrement, sans doute à cause de son crâne dénudé qui avait quelque ressemblance avec le leur…

L’un d’eux prononça ce mot bizarre :

– *Vuitt !…*

– *Vuitt !…* répondit le docteur…

Les « macrocéphales » se regardèrent étonnés et se cognèrent réciproquement le front, ce qui était sans doute une façon de se communiquer leurs impressions.

Ensuite ils se retournèrent vers les assistants et prononcèrent une longue phrase de laquelle je ne retins que ces mots : *zioa… ouiotaï…*

Des acclamations discrètes leur répondirent…

Alors les deux Martiens à grosse tête prirent chacun une tige de fer et nous palpèrent à distance… Ils semblèrent très surpris que notre corps ne fût pas plus résistant… Ils nous prenaient sans doute pour des hommes de roc…

Leur inspection terminée, ils sortirent gravement avec leur suite et tous les assistants qui se trouvaient dans le souterrain leur firent escorte.

Quand ils eurent disparu, je me tournai vers le docteur :

– Eh bien ?… lui dis-je.

– Nous sommes perdus !… répondit-il.

– Vous avez compris ce qu'ils ont dit ?

– Non… mais j'ai deviné qu'ils veulent nous conserver comme des animaux rares.

– Nous leur échapperons alors !…

– Jamais… s'écria le docteur… jamais, entendez-vous… Nous sortirons sans doute d'ici… nous pourrons peut-être un jour ou l'autre errer librement parmi ces êtres immondes… mais pour leur échapper… jamais… Vous n'avez pas vu ce qui s'est passé tout à l'heure… vous étiez déjà parti dans le chariot… Eh bien ! à l'aide de puissants outils actionnés par une force inconnue… les Martiens ont détruit… mis en pièces le *Cosmos*… oui… mon ami… sous mes yeux… notre pauvre *Cosmos !* mon cher *Cosmos !*…

CHAPITRE X – LE GRAND RAZAÏOU

Ainsi, le *Cosmos* était détruit !… de ce merveilleux engin conçu au prix de tant d'efforts, de patientes recherches, il ne restait plus rien.

Notre existence – en admettant qu'elle ne fût pas brusquement tranchée par les Martiens – devait donc s'achever en ce monde étrange, si différent du nôtre…

Quelle vie mènerions-nous dans cette planète mystérieuse où toutes les lois humaines semblaient bouleversées, où rien ne répondait plus à nos besoins… à nos aspirations.

– Qui sait, disais-je tristement, si nous ne serons pas réduits au rôle humiliant d'ilotes, de misérables domestiques ?

« On nous montrera sans doute comme des bêtes savantes… nous irons de ville en ville enchaînés, tels des ours, muselés peut-être, et la maigre nourriture qu'on nous donnera, il nous faudra la gagner par notre docilité, notre soumission à nos maîtres !…

Sur Terre… sur cette Terre si regrettée à laquelle je ne pouvais songer sans que mes yeux se mouillassent, nous nous étions élevés – le docteur surtout – au-dessus de la masse ordinaire ; ici, notre intelligence ne trouverait probablement aucune occasion de s'exercer, nous serions, selon toute apparence, considérés comme de singuliers spécimens d'une race ridicule.

Nous fournirions sans doute matière à de nombreuses dissertations, et il n'était pas impossible qu'un Martien, plus curieux que les autres, un de ces froids savants pour lesquels la vie n'est qu'une manifestation sans importance, s'avisât de tuer l'un de nous afin de l'examiner, le disséquer, pour se rendre

compte du fonctionnement de nos organes et de leur analogie avec ceux de ses congénères.

Pourvu encore qu'il ne lui prenne pas fantaisie de nous écorcher vifs comme de simples grenouilles de laboratoire ou de vulgaires cochons d'Inde !…

Pendant que je faisais ces tristes réflexions, le docteur Oméga, la tête penchée en avant, l'œil fixe, la lèvre inférieure pendante, semblait poursuivre une idée…

Parfois, il poussait un petit cri guttural et faisait claquer ses doigts, ou bien il tirait désespérément sur la chaîne qui le rivait au mur.

Je cessai de monologuer afin de ne point troubler les méditations de mon ami… Car en le voyant si absorbé je finis par me bercer de l'espoir que peut-être cet homme étonnant trouverait le moyen de nous sauver…

Pourquoi pas, après tout ?… Était-il inadmissible qu'il parvînt à reconstituer un nouveau navire aérien ?… Les Martiens étaient un peuple industrieux… on devait trouver dans leurs usines tout ce qu'il fallait pour confectionner un *Cosmos*…

Autant qu'il m'en souvient, nous restâmes environ un jour et une nuit dans les casemates martiennes.

Depuis le moment où nous avions aperçu les gnomes qui nous retenaient prisonniers, nous n'avions pris aucune nourriture et nous commencions à ressentir de douloureux tiraillements d'estomac.

– Ces sauvages, dis-je au docteur, veulent donc nous laisser mourir de faim ?

– Cela m'étonnerait, répondit-il…

– Cependant, ils sont assez intelligents pour comprendre que nous ne pouvons nous nourrir en léchant les murs.

– Peut-être leur façon de s'alimenter est-elle différente de la nôtre… des êtres si petits doivent se contenter d'une nourriture insignifiante.

– Pensez-vous qu'ils soient carnivores ?…

– Je n'en sais rien… mais cela m'étonnerait beaucoup… je les crois plutôt végétariens…

Cette conversation fut brusquement interrompue par l'arrivée de trois Martiens qui glissèrent sur le sol comme de gros rats noirs, passèrent auprès de nous et disparurent dans l'ombre… Presque aussitôt, nous entendîmes un bruit sourd, puis la plate-forme sur laquelle nous nous trouvions, après avoir oscillé doucement de droite et de gauche s'éleva rapidement vers la voûte de la crypte…

– Mais… nous allons être écrasés ! hurla Fred…

– Non… dit le docteur… voyez, la voûte s'entr'ouvre progressivement au fur et à mesure que nous montons… tout ici est réglé mécaniquement comme dans un théâtre… Ces petits diables sont décidément de grands ingénieurs…

En effet, le plafond s'était écarté et n'avait pas tardé à disparaître dans des rainures invisibles.

Maintenant, nous étions à l'air libre !

Autour de nous, la foule martienne s'agitait en poussant des cris aigus et des centaines d'yeux glauques, ronds et transparents, nous fixaient avec curiosité…

Nous remarquâmes qu'une grande estrade métallique s'élevait à quelques mètres de nous. Elle pouvait mesurer environ trente pieds carrés et était occupée par plusieurs nains à « grosses têtes ».

Nous allions évidemment comparaître devant l'élite intellectuelle de la planète Mars…

Les chaînes qui nous entouraient les chevilles se desserrèrent tout à coup et disparurent sous la plateforme… Nous n'étions plus attachés que par les mains, mais la tresse métallique qui les retenait nous en laissait à peu près l'usage.

Une des « grosses têtes » fit un signe et notre plancher roulant glissa jusqu'à l'estrade. Les « Mégalocéphales[1] », dont

nous n'étions plus séparés que de quelques mètres, nous regardèrent avec attention, puis causèrent longtemps entre eux.

Enfin, celui qui paraissait être le chef des gnomes à gros cerveau fit entendre un sifflement prolongé.

Il y eut une poussée dans la foule, quelques cris bizarres, puis on jeta dans notre enceinte un pauvre petit Martien qui poussait des gémissements lamentables…

– C'est une expérience, dit le docteur, ils veulent s'assurer si nous sommes réellement des sauvages…

Le malheureux sacrifié faisait des bonds désespérés pour échapper à notre étreinte.

Le docteur le saisit délicatement, le souleva de terre et, le mettant sur ses bras, le caressa en souriant comme il eût fait d'un petit animal inoffensif.

Un murmure de sympathie monta de la foule.

Les « grosses têtes » se concertèrent de nouveau et, après une discussion assez animée, nous vîmes un « Mégalocéphale » descendre résolument sur notre plate-forme…

Le savant martien ne semblait guère rassuré ; cependant il faisait assez bonne contenance… il sentait qu'on le regardait et il tenait à honneur de ne point passer pour un poltron. En sautillant, il s'avança vers le docteur et quand il ne fut plus qu'à un mètre de lui il prononça d'une petite voix cassée :

– *Pohogo !… Pohogo !…*

Le docteur Oméga s'inclina cérémonieusement, toujours avec son Martien dans les bras, et répéta : *Pohogo !…*

Alors, le Mégalocéphale s'enhardit, il fit un petit bond à la façon des kangourous, et avançant les tentacules qui lui servaient de bras, il osa toucher notre vieil ami. Celui-ci sourit aimablement et, à son tour, promena doucement sa main sur la hideuse figure du pygmée…

Des cris s'élevèrent autour de l'enceinte…

Puis, une à une, toutes les « Grosses Têtes » descendirent sur la plate-forme où nous nous trouvions…

Les savants de la planète Mars venaient en corps nous rendre visite… certains maintenant que nous étions des êtres inoffensifs…

Ils s'avancèrent lentement en roulant leurs gros yeux à fleur de tête, puis ils s'assirent pour bien nous prouver sans doute que leurs intentions étaient toutes pacifiques.

Nous les imitâmes…

Il y eut un moment de silence, puis l'un des savants se leva enfin et, s'approchant de Fred, lui tira la barbe…

Le géant ne voulant pas être en reste d'amabilité posa alors sa dextre sur la tête du Martien, mais il avait la main terriblement lourde et le Mégalocéphale poussa un cri de douleur.

Pour réparer la gaffe de Fred, le docteur s'approcha et frotta avec d'infinies précautions le crâne huileux du petit homme…

Ses camarades parurent très touchés de ce geste, et ce fut dès lors au docteur qu'ils prodiguèrent toutes leurs amabilités.

J'eus aussi mon tour et répondis comme il convenait aux avances des horribles nains… J'avoue que nous devions être tous passablement grotesques et, quand je songe à cette première entrevue avec les Martiens, il m'arrive parfois de rire aux éclats…

Une chose inquiétait nos nouveaux amis… ils palpaient et tiraient nos vêtements, se demandant sans doute quelle était cette carapace bizarre qui n'adhérait pas à notre peau…

Je me rendis compte de leur étonnement et j'ôtai mon veston, mon gilet et ma chemise…

En voyant mon torse nu, ils se mirent à sauter comme des cabris, puis ils me posèrent tous, les uns après les autres, leurs froids tentacules sur la peau, ce qui me causa une sensation plutôt désagréable…

Cependant, on devinait qu’ils voulaient correspondre avec nous autrement que par des signes.

Un Mégalocéphale repoussant, avec une petite face plus ridée qu’un pruneau, toucha la tête du docteur et zézaya.

– *Zoûû…*

Nous comprîmes aussitôt qu’en langage martien, une tête s’appelait *zoûû…*

Puis il posa successivement ses tentacules sur nos membres qu’il désigna par des mots barbares…

Il appela nos bras des *craozo*, notre poitrine une *ranaïa*, nos jambes des *piillitt*, nos pieds des *clakôôs…*

Au fur et à mesure qu’il parlait, j’écrivais, avec leur prononciation approximative, tous les mots qui sortaient de sa petite bouche triangulaire, ce qui me permit de les répéter assez exactement…

Les « grosses têtes » furent émerveillées de mon intelligence…

Cependant, nous commencions, le docteur, Fred et moi à souffrir terriblement de la faim…

Pensant me faire comprendre des Martiens, je fis le geste bien connu qui consiste à approcher la main de la bouche, mais cette tentative demeura sans succès… je me mis alors à remuer les mâchoires en imitant le bruit que l’on fait en mastiquant les aliments.

Les macrocéphales me regardèrent curieusement et ce fut tout…

– Ces monstres-là ne doivent jamais manger, dis-je au docteur…

– En tout cas, répondit-il, ils ne peuvent broyer leur nourriture… car, ainsi que vous pouvez le constater, leur bouche est dépourvue de gencives et de dents…

– Si encore nous trouvions dans les parages quelque animal

à dévorer…

Mais nos nouveaux amis, sans paraître s'inquiéter de mon expressive mimique, continuaient à bredouiller des mots aux terminaisons bizarres…

Enfin, un bruit métallique se fit entendre et les barrières qui nous entouraient s'écartèrent comme par enchantement.

La foule voulut se précipiter vers nous, mais les « Mégalocéphales » la tinrent à distance en braquant sur elle une petite boîte oblongue d'où sortaient, avec un pétillement continu, des lueurs phosphorescentes…

Il y eut une bousculade, des cris, et nous vîmes plusieurs spectateurs rouler sur le sol en agitant leurs tentacules… En passant près d'eux, nous constatâmes avec surprise qu'ils avaient été atrocement brûlés…

– Que peut-il y avoir dans cette boîte ? demandai-je au docteur…

– Je n'en sais rien… mais je ne serais pas étonné que ce fût du radium.

– Du radium… ici ?

– Pourquoi pas ?… D'ailleurs je le saurai bientôt…

Et mon ami eut un petit clignement d'yeux, ce qui, chez lui, était de bon augure…

Une sorte de chariot automobile venait de s'avancer ; les « grosses têtes » nous invitèrent à y prendre place et montèrent à nos côtés.

Quand nous fûmes installés, un petit chauffeur appuya son tentacule droit sur un déclic et nous partîmes à un train d'enfer…

Le singulier véhicule dans lequel nous nous trouvions était de forme ovoïde, et roulait presque à ras du sol, non point sur des roues, mais sur des cylindres, à la façon de ces locomotives routières qui servent à écraser les cailloux sur les routes. Le

moteur qui l'actionnait devait être des plus puissants, mais demeurait invisible… Malgré la vitesse à laquelle nous marchions, je pouvais cependant apercevoir la ville, si l'on peut appeler de ce nom une suite ininterrompue de sombres bâtiments de fer. Tantôt ils affectaient la forme de cônes, de pyramides tronquées ou d'aiguilles, tantôt ils figuraient des coupoles, des disques et des dômes…

Une vapeur bleue noyait de temps à autre ces constructions qui, vues ainsi à travers un léger brouillard, apparaissaient démesurément grossies…

Par instant des masses brillantes dont je ne pouvais distinguer la forme passaient en sifflant comme des obus au-dessus de nos têtes et se croisaient avec d'énormes plates-formes volantes dont on voyait parfaitement les hélices…

Bientôt nous quittâmes la ville pour entrer dans un faubourg qui semblait couvert de suie et où s'élevaient des édifices plus noirs que ceux de Londres… puis nous filâmes à travers une vaste plaine où des arbres s'élevaient de place en place, des arbres gigantesques aux rameaux tombants…

Enfin une nouvelle ville se dessina à l'horizon au milieu de nuages rougeâtres…

– *Razaïou !… Razaïou !…* s'écrièrent nos compagnons en agitant leurs grosses têtes en cadence…

– *Razaïou !* répétai-je très haut – ce qui me valut de la part des Martiens de longs et désagréables frottements de tentacules…

L'automobile s'était arrêtée…

En face de nous courait un torrent impétueux qui charriait non point de l'eau écumante, mais une matière en fusion d'où montaient d'énormes flocons de fumée âcre…

L'un des « Mégalocéphales » poussa un petit cri et aussitôt, d'un vaste échafaudage métallique que je n'avais pas remarqué, tant j'étais absorbé dans la contemplation du fleuve de feu,

quatre chaînes descendirent et s'accrochèrent automatiquement à notre véhicule qui, soulevé avec une force prodigieuse, s'éleva dans les airs comme un aérostat… À une hauteur de cent pieds environ, cette singulière machine tournoya sur elle-même et nous filâmes horizontalement au-dessus du gouffre embrasé.

– Ces Martiens sont des génies, s'exclama le docteur… ils ont trouvé les ponts aériens… C'est merveilleux !… C'est féerique !… voyez comme tout ceci est merveilleusement réglé, quelle précision… tenez, maintenant nous descendons… nous sommes sur l'autre rive… Oh ! il est impossible que je n'arrive pas, un jour, dans ce pays enchanté, à reconstruire un nouveau *Cosmos*… courage !… espoir… mes amis !…

Notre véhicule venait de toucher le sol ; les chaînes qui le maintenaient se décrochèrent et il reprit sa course folle…

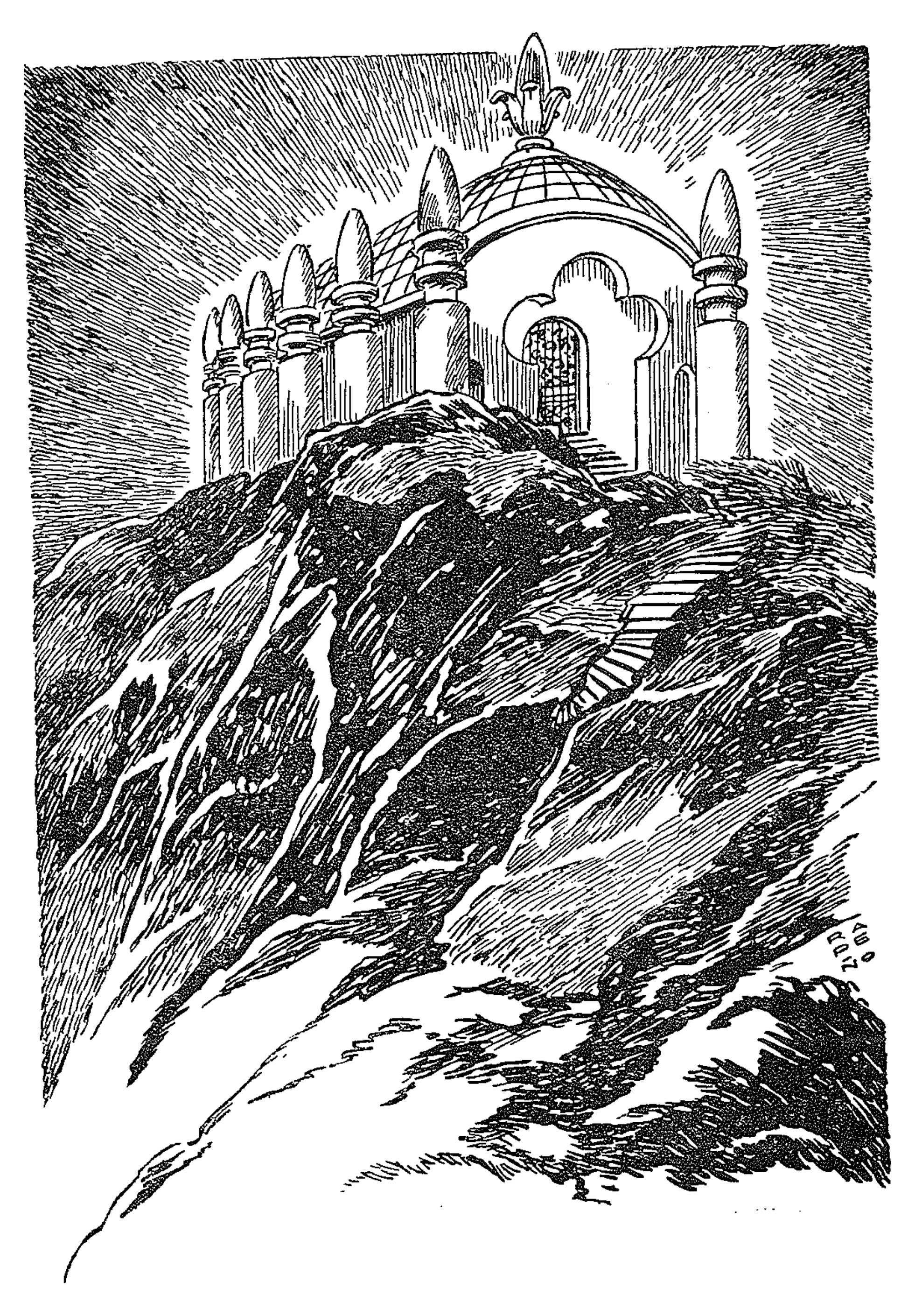
Bientôt une montagne se dressa devant nous… Le docteur et moi nous attendions encore à être saisis par un engin monstre, mais, à notre grand étonnement l'automobile en pleine vitesse aborda victorieusement cette rampe presque verticale et la gravit en un clin d'œil…

Nous nous trouvâmes alors en face d'un palais qui dressait dans le ciel rouge ses tours et ses dômes de fer et dont les portes merveilleusement ouvragées affectaient la forme de fleurs de lys ou de trèfles.

Elles ne s'ouvraient point en roulant sur leurs gonds, mais se levaient et s'abaissaient comme des rideaux de théâtre…

Des guirlandes de pierres précieuses couraient autour de l'édifice et retombaient gracieusement sur des chapiteaux faits d'un métal vert aux tons changeants…

Notre véhicule pénétra dans une cour qui avait la forme d'un trapèze et aussitôt une nuée de Martiens se rangea le long des murs en agitant des sortes de grelots qui rendaient un son étouffé.



Nous nous trouvâmes alors en face d'un palais.

Les Mégalocéphales nous invitèrent gracieusement à mettre pied à terre et nous nous dirigeâmes, au milieu d'une foule enthousiaste, vers l'intérieur du palais…

Après avoir longé de longues galeries ornées d'ouvrages en fer, nous parvînmes à une salle immense dont je renonce à décrire la décoration tant elle était somptueuse et compliquée…

Un trône de métal bleu surmonté d'un dais de verre rouge s'élevait sous une voûte décorée d'une mosaïque de rubis et de topazes.

Nous allions comparaître devant Razaïou le roi des Martiens…

J'avoue que j'éprouvai à ce moment une légère émotion. Comment le grand chef de ce monde inconnu allait-il nous accueillir ?

Était-ce un être intelligent ou simplement quelque brute couronnée !

Des trompettes emplirent la salle de leurs petits sons nasillards, la voûte s'illumina soudain et le Souverain parut…

Il était grotesque et j'eus peine à réprimer une exclamation de surprise.

Figurez-vous un ballon de baudruche posé sur un corps de cigale… et vous aurez un portrait très exact du maître des régions martiennes…

Il était coiffé d'une sorte de tiare phosphorescente et tenait dans son tentacule droit un bâton de verre terminé par une ampoule dans laquelle brillait une petite flamme bleue…

Des pierres de couleur couvraient sa poitrine jaune, et sur son ventre piriforme s'étalait un médaillon carré qui contenait un affreux portrait – celui de la reine, comme je l'appris plus tard.

Une clameur s'éleva :

– *Razaïou !… Razaïou !…*

Et les Martiens se couchèrent sur le dos en frappant le sol de leurs têtes.

Nous crûmes devoir, par convenance, nous livrer aussi à cette manifestation ridicule, ce qui parut beaucoup étonner Razaïou.

Il agita son petit sceptre et les Mégalocéphales s'approchèrent du trône avec un profond respect, le tentacule gauche sur la gorge, la tête rejetée en arrière… Arrivés devant le souverain, ils poussèrent trois cris et tournèrent sur eux-mêmes comme des toupies…

Razaïou fit un geste et l'un des Mégalocéphales prit la parole…

Il parla longtemps, d'une petite voix grêle, monotone…

Enfin il se tut et le Roi donna l'ordre de nous faire avancer.

On avait ôté les chaînes qui nous entravaient les jambes, mais nous avions toujours les mains attachées.

Il faut croire que l'on n'avait pas encore en nous une absolue confiance.

Ce fut le docteur Oméga qui eut l'insigne honneur d'être présenté le premier à Sa Majesté Razaïou…

Il mit sa main gauche sur sa gorge, rejeta la tête en arrière, poussa trois petits gloussements et se mit à tourner…

Le roi le regardait avec bienveillance…

Ensuite, ce fut mon tour… J'imitai le docteur… Quant à Fred, toujours très maladroit, il faillit renverser le trône de Razaïou. Celui-ci manifesta un trouble extrême, mais fort heureusement, je sauvai la situation en prononçant aussitôt les quelques mots martiens que j'avais inscrits sur mon calepin. Le Roi me toucha alors de son sceptre, mais parut fort étonné que mon corps ne fût pas plus dur. Je renouvelai la scène du déshabillage, et quand il vit mon torse nu, il me montra sa poitrine, sans doute pour me faire comprendre qu'il avait comme moi un habit de « peau ».

Il examina ensuite longuement la tête du docteur, promena ses tentacules sur l'ivoire de son crâne et, se renversant ensuite dans le fauteuil qui lui servait de trône… il s'endormit.

L'audience était finie…

On nous débarrassa de nos chaînes et les Mégalocéphales nous conduisirent dans une pièce immense toute en fer où l'on se serait cru dans l'intérieur d'un réservoir…

La faim nous tourmentait de plus en plus… et la soif venait s'ajouter à notre torture :

– Ma foi, dit Fred, si l'on ne nous donne rien à manger, je prends un de ces vilains macaques et je le « boulotte ».

– Patience, mon ami, dit le docteur… Ne te livre pas encore à quelque excentricité…

– C'est joli à dire… mais j'ai une faim de cannibale… si encore nous pouvions sortir… il doit bien y avoir des animaux dans ce pays-là…

À peine avait-il achevé ces mots que quatre Martiens entrèrent, roulant devant eux un petit chariot de fer recouvert d'une plaque de verre…

L'un des Mégalocéphales s'approcha du docteur et le toucha en disant :

– *Babaïo*…

Il tira alors la plaque de verre qui recouvrait le chariot et nous aperçûmes une quantité de petites boules de couleur, assez semblables à des billes…

– *Babaïo*, répéta le Martien.

Puis il prit une boule et l'avala.

– Eh parbleu ! s'écria le docteur, mais ces boulettes sont tout simplement des pilules nutritives… essayons-en toujours.

Et nous nous mîmes à puiser dans le coffre.

Notre faim se calma instantanément… mais la soif nous

desséchait toujours le palais…

Un des Mégalocéphales ouvrit alors un petit compartiment ménagé dans une des parois de la boîte et nous indiqua des lamelles jaunes qui ressemblaient assez à des morceaux de colle à bouche. Nous en absorbâmes chacun une douzaine…

Ô miracle ! notre soif s'éteignit… aussitôt ! et nous ressentîmes au palais une délicieuse fraîcheur…

Fred n'en revenait pas… Quant au docteur, son admiration pour les Martiens ne connaissait plus de bornes.

– Ces gens-là sont merveilleux, surprenants, prodigieux ! clamait-il…

Quand notre repas fut terminé, les Mégalocéphales nous poussèrent doucement devant eux et nous conduisirent dans un grand parc, où se trouvaient réunis quelques Martiens qui, à notre grand étonnement, ne ressemblaient pas à ceux que nous avions déjà vus…

Ils avaient la tête exagérément petite et portaient une sorte de péplum formé d'aiguillettes en verre de couleur. Leurs yeux étaient ovales, leur bouche minuscule et leur nez ridiculement retroussé…

Néanmoins ces petits êtres n'avaient rien de repoussant, et, quoique leur figure ne fût point belle, elle était cependant assez sympathique…

Dès que nous nous approchâmes d'un de ces groupes, ceux qui le composaient poussèrent des cris d'oiseaux effarouchés et voulurent s'enfuir…

Un de nos guides les rassura par quelques paroles et les petits êtres nous regardèrent en tremblant…

Dans un coin du parc, on voyait une sorte de tonnelle faite de plantes qui avaient la forme de cactus…

Cérémonieusement les « Mégalocéphales » nous y conduisirent et nous nous trouvâmes en présence de trois petits monstres accoutrés de façon bizarre… L'un d'eux portait sur la

tête une sorte de casque dans lequel était encadré un portrait. C'était celui de Razaïou…

– Eh parbleu ! m'écriai-je !… je comprends maintenant… Ces Martiens sont des femmes… Nous sommes devant la Reine…

– *Bilitii…* prononça un de nos guides…

Et il se mit à plat ventre…

Nous l'imitâmes aussitôt, mais à notre grande stupéfaction, quand nous nous relevâmes, la reine Bilitii et ses suivantes avaient disparu… Nous l'avions effrayée, et, bien qu'elle fût cependant avertie par nos « compagnons », elle n'avait pu supporter notre vue.

Nous ne fûmes pas autrement choqués de cette attitude qui, sur Terre, nous eût paru de la dernière incorrection.

D'ailleurs… n'étions-nous point en présence d'une reine !

Mme Bilitii était une petite Martienne timorée. En apercevant trois êtres énormes, poilus et grimaçants, elle avait éprouvé une répulsion bien compréhensible, imitant en cela la petite souveraine de Mildendo quand elle vit pour la première fois Gulliver. Les Mégalocéphales semblaient navrés que nous eussions été si mal reçus par leur reine, et ils nous emmenèrent dans une prairie où croissaient de grandes plantes rouges et des arbustes dont les troncs ressemblaient à des colonnes de marbre.

Des oiseaux hideux, au bec recourbé, aux ailes dentelées, aux pattes difformes, voltigeaient çà et là en poussant de petits cris rauques.

Parfois, ces volatiles étranges se posaient sur le sol et alors ils tournaient avec une rapidité surprenante jusqu'à ce qu'ils tombassent étourdis.

Plus loin, des animaux d'un vert pâle qui ressemblaient à des concombres glissaient sans bruit devant nous…

Un d'entre eux s'approcha de moi, eut une brusque

contorsion et me sauta à la poitrine. Je reculai précipitamment et faillis tomber à la renverse, ce qui amusa beaucoup les Mégalocéphales.

J'appris plus tard que ces concombres rampants étaient des chiens martiens.

Mais nous n'avions pas encore tout vu.

Bientôt se montrèrent des serpents noirs, minces comme des anguilles et velus comme des chenilles.

Cette fois, mon courage m'abandonna.

J'ai déjà dit que les ophidiens me faisaient tomber en pâmoison… Dès que ces vilaines bêtes apparurent, je me mis à sauter sur place comme si j'étais au milieu du feu.

Je crus lire sur les physionomies des Mégalocéphales – autant qu'on pouvait saisir une expression sur ces petites faces parcheminées – un sourire de pitié.



Deux reptiles enlacèrent les jambes du docteur.

Évidemment, ils ne comprenaient pas que j'eusse peur de ces serpents qu'ils considéraient comme des animaux domestiques, puisqu'ils les prenaient dans leurs tentacules et les caressaient avec tendresse. Deux vilains reptiles enlacèrent les jambes du docteur ; un autre grimpa sur ses épaules.

– Mais tuez donc ces vilaines bêtes, m'écriai-je…

– Vous n'y pensez pas, monsieur Borel, me dit le vieux savant…

« Vous ne comprenez donc pas que ces serpents sont des animaux sacrés… qu'ils jouent ici le rôle des chats dans la religion égyptienne… tâchez de surmonter votre dégoût… songez que si vous écrasiez une de ces vilaines bêtes, vous attireriez sur votre tête le courroux des Martiens…

« D'ailleurs, voyez… ces reptiles sont inoffensifs… ils se rapprochent beaucoup de nos couleuvres terrestres…

Mais le savant avait à peine achevé ces mots que je le vis faire un geste rapide et, presque aussitôt, il poussa un hurlement de douleur…

CHAPITRE XI – LA GUERRE DANS MARS

Un des serpents venait d'enfoncer son dard fourchu dans le mollet du docteur.

Les Mégalocéphales qui nous accompagnaient frottèrent immédiatement la blessure avec leurs tentacules et, quelques minutes après, notre ami ne ressentait plus aucune douleur.

Nous rentrâmes dans nos appartements et nous nous endormîmes sous la garde de nos affreux geôliers.

Le lendemain, quand nous nous réveillâmes, ils nous offrirent des pilules et des tablettes avec une affabilité qui me sembla suspecte.

Bien que le docteur fît preuve de la plus belle assurance, j'étais néanmoins très inquiet. Les Martiens semblaient, il est vrai, nous avoir en haute estime, cependant il était à craindre que ces êtres énigmatiques ne méditassent quelque atroce vengeance. Quand je faisais part de mes appréhensions au vieux savant, il se contentait de hausser les épaules.

– Monsieur Borel, me disait-il, vous vous forgez des idées ridicules… Les Martiens n'ont aucune raison pour nous mettre à mal… Nous les intéressons bien trop… Cessez donc de vous alarmer… Moi, je suis tout à fait tranquille et je ne songe plus qu'à une chose, construire un nouveau *Cosmos*.

– Et la répulsite ! pensez-vous que vous pourrez la fabriquer ici ?…

– Mais, mon pauvre ami, vous me semblez n'avoir guère plus de mémoire qu'un linot… la répulsite, n'en avons-nous pas ? Et l'enveloppe qui est restée au bord de la mer ?

– C’est vrai, fis-je… je n’y pensais plus.

Et en effet… telle était la confusion de mes idées que j’avais complètement oublié l’enveloppe mise en réserve dans la grotte…

Le docteur me confia qu’il était décidé à apprendre rapidement la langue martienne, afin de pouvoir demander à nos hôtes les pièces et les ouvriers nécessaires à la construction d’un véhicule automobile… Il était impossible que le grand Razaïou ne fît pas droit à cette demande.

En attendant, que se réalisât ce rêve, nous étions toujours traités par nos gardiens comme de gros animaux inoffensifs. On continuait à nous gaver de pilules nutritives et nous engraissions à vue d’œil. Fred surtout prenait un embonpoint inquiétant ; ce n’était plus un homme, mais un paquet de graisse… Quant au docteur, son petit cou de poulet s’était épaissi et ses jambes grêles avaient presque doublé…

Moi, je prenais du ventre et ne pouvais plus boutonner ma culotte… Nous résolûmes de manger moins de pilules et de faire un peu plus d’exercice.

Chaque jour, nous nous astreignions à une marche de deux heures. Nous faisions cinquante fois le tour du jardin sur lequel donnait notre appartement, et c’était pour nos gardiens une joie véritable que de nous voir trotter ainsi devant eux…

Je commençais à savoir beaucoup de mots martiens, mais je ne pouvais les assembler pour former des phrases… et cela me désespérait. Il faut croire que les « Grosses-Têtes » devinèrent ma pensée, car un jour elles arrivèrent avec de grandes tablettes sur lesquelles étaient dessinés des caractères bizarres, qui ressemblaient assez aux inscriptions cunéiformes de l’Asie occidentale. Nous ne tardâmes pas à apprendre que le langage martien se composait de syllabes gutturales et chantantes et que les mots, suivant l’intonation qu’on leur donnait, avaient plusieurs significations.

C’est ainsi que *ghô* voulait dire tout à la fois, arbre, nez, œil

et genou… Selon que l’on filait le son ou qu’on le retenait, on obtenait des mots différents…

Comme je suis musicien, je parvins très vite à saisir « l’intonation martienne », mais le docteur et Fred étaient de fort mauvais élèves et désespéraient leurs maîtres.

Ils arrivaient assez bien à répéter les sons qu’ils entendaient, mais quand il leur fallait le faire sans qu’on les leur soufflât, ils n’émettaient que des cris bizarres, qui tenaient le milieu entre le roucoulement des pigeons et le bêlement des chèvres.

La langue martienne étant toute musicale, j’avais pris le soin de tracer sur un calepin, en face de chaque mot, une portée de cinq lignes où je figurais par des notes les intonations que j’avais retenues. Il est vrai que le docteur Oméga se rattrapait sur l’écriture… À l’aide d’un pinceau trempé dans une substance verte il traçait avec une facilité surprenante, sur des tablettes grises, les hiéroglyphes les plus compliqués…

Au bout de deux mois, je m’exprimais assez couramment dans la langue martienne et le docteur l’écrivait très correctement.

Quant à Fred, il parlait un martien « petit nègre » qui faisait beaucoup rire les Mégalocéphales.

Lorsque nos maîtres jugèrent que nous étions suffisamment *garagoulô* (instruits), ils nous présentèrent de nouveau au Grand Razaïou…

Ce fut à moi qu’échut l’honneur de parler au roi martien.

Je lui exprimai tout d’abord le plaisir que j’éprouvais à me trouver en présence du plus grand cerveau de la planète Mars et je l’assurai de mon dévouement ainsi que de celui de mes compagnons.

Ce début fut très goûté de Razaïou, qui me répondit presque aussitôt :

– Je vois que vous êtes des bêtes intelligentes… bien plus intelligentes que les *gagâyou.*

(Les *gagâyou* sont des Martiens arrivés à un âge très avancé et dont l'intelligence s'est éteinte peu à peu.)

Puis Razaïou m'interrogea sur mon pays.

– Tu es sans doute, me dit-il, de cette planète ronde et lumineuse que nous apercevons d'ici quand la nuit tombe… et avec laquelle, depuis si longtemps, nous cherchons à communiquer… sans succès…

Et il m'apprit alors que, depuis un nombre incalculable d'années, les Martiens allumaient chaque soir des feux immenses dans l'espoir qu'on leur répondrait de la Terre.



Les Martiens allumaient chaque soir des feux immenses.

Quand je lui narrai comment nous étions parvenus dans Mars, le Roi ouvrit de grands yeux et parut enthousiasmé, mais nous nous aperçûmes plus tard qu'il n'avait absolument rien compris à nos explications et que la question de la gravitation lui était totalement étrangère{2}.

Il sembla encore plus étonné quand je lui appris que j'avais quarante ans et le docteur soixante, et que, sur Terre, on ne dépassait guère soixante-dix ans.

Dans la planète Mars, la longévité est prodigieuse… la moyenne de la vie est de trois cents ans.

Pendant les deux cents premières années, les Martiens sont *Vizadôs* (actifs), puis ils deviennent *Gagâyou*, c'est-à-dire inutiles, et ne peuvent plus rendre aucun service à la collectivité… Quand l'âge a affaibli leurs facultés, on les parque dans de grandes cités où ils sont servis par des *Noussaï* (esclaves au petit cerveau) et ils achèvent là leur existence.

Un Mégalocéphale m'apprit que Razaïou avait cent cinquante-sept ans et la reine Bilitii cinq ans…

Il n'y a point, sur la planète Mars, d'enfance ni d'adolescence ; quelques semaines après qu'il a vu le jour, un Martien arrive à sa pleine croissance. Le cerveau seul atteint progressivement son développement…

Après nous avoir interrogés sur l'organisation économique et politique de la Terre, Razaïou nous renvoya en nous disant que nous étions désormais libres de circuler dans sa planète et qu'il allait donner des ordres pour que ses sujets nous entourassent du plus grand respect.

La nouvelle de cette réception n'avait pas tardé à se répandre dans la ville, aussi quand nous sortîmes du palais, fûmes-nous acclamés par une population en délire…

Des milliers de nains nous entouraient, se pressaient contre nous et nous devions marcher avec prudence pour ne point les écraser… Il y eut cependant un malheur. Fred, toujours très

maladroit, posa son large pied sur un Martien qu'il réduisit en bouillie mais la foule ne prêta aucune attention à cet accident… Dans la planète Mars on ne s'émotionne pas aussi facilement que chez nous, et la mort d'un homme n'a aucune importance… surtout si cet homme n'est pas un intellectuel.

Nous rentrâmes au *Métal Hôtel* – c'est ainsi que j'avais baptisé le réservoir de tôle qui nous servait de demeure – et nous absorbâmes quelques pilules pour notre dîner.

Le lendemain, dès l'aube, les Mégalocéphales vinrent nous réveiller et nous annoncèrent que nous pourrions sortir quand nous le désirerions et qu'une *ploplô* (voiture automobile) serait à notre disposition.

Depuis longtemps nous brûlions du désir de visiter la ville dans laquelle nous nous trouvions et qui se nommait Musiolii.

Deux Mégalocéphales s'offrirent à nous accompagner et nous partîmes.

Le docteur ayant manifesté l'intention de voir une usine, on nous conduisit au *Giilôz*, vaste exploitation qui ressemble un peu au Creusot.

Là, nous pûmes enfin nous rendre compte du travail des Martiens.

Les ouvriers qu'on y emploie sont légion… Dans une seule machinerie il n'y en a pas moins de cinq mille.

Et tous ces petits hommes travaillent avec une activité surprenante.

Au moyen de leurs tentacules, ils font mouvoir des ressorts et des leviers qui communiquent avec d'énormes engins d'une complication merveilleuse.

Le Martien étant par sa nature un être d'une faiblesse extrême, supplée par des mécanismes perfectionnés à la force qui lui manque.

L'électricité, qui est encore mal connue chez nous, remplace dans les usines martiennes les cubilots et les foyers…

On peut dire qu'elle a atteint dans Mars son dernier perfectionnement… Grâce à elle, des milliers d'appareils, des bras d'acier, des chariots de fonte, des treuils de fer se lèvent et s'abaissent, glissent, tournent, s'enfoncent, remontent avec une précision inimaginable.

Figurez-vous une montre immense dans laquelle tous les rouages admirablement combinés concourraient à communiquer une force que l'on dirait intelligente.

Sans efforts, les ouvriers martiens accomplissent des travaux de géants…

L'usine dans laquelle nous nous trouvions avait la spécialité de fabriquer des trottoirs roulants…

Des blocs de métal se succédaient sans interruption dans des glissières et passaient immédiatement sous des laminoirs qui les réduisaient en quelques secondes à l'état de plaques de quelques centimètres d'épaisseur…

Ensuite un chariot à mouvement ininterrompu prenait ces plaques et les transportait au dehors où elles se trouvaient automatiquement empilées par vingt, trente ou quarante…

La roue étant inconnue des Martiens, tout glisse sur des cylindres creux, renforcés au centre et aux extrémités…

Je vis aussi fabriquer des maisons dans cette usine, car sur la planète Mars on ne construit pas les habitations en brique ou en pierre ; tout édifice, qu'il soit palais ou chaumière, est en métal et se monte ou se démonte en l'espace de quelques minutes ou de quelques heures. J'ai su par la suite que les Martiens avaient adopté ce genre de construction afin de pouvoir transporter leurs villes où ils voulaient. La raison en est simple. Pendant la période *zônartiz* (été) certaines régions deviennent inhabitables à cause de la chaleur.

Alors commence un exode qui dure quelques jours et les villes qui s'élevaient dans le Sud se trouvent, avec une rapidité surprenante, transportées au Nord.

Lorsque le froid se fait sentir, le même déménagement s'opère du septentrion au midi.

Seules, les usines demeurent dans les endroits où elles ont été installées, mais elles sont pourvues d'appareils réfrigérants qui permettent aux ouvriers de travailler sans être incommodés.

D'ailleurs, l'ouvrier ne joue ici qu'un rôle secondaire…

Chacun a sa place définie, marquée, l'un pousse toujours le même levier, l'autre dirige toujours la même courroie ; l'intelligence n'entre pour rien dans le travail manuel. Les « grands cerveaux » ont conçu les puissantes machines de construction, les acéphales ne font que les actionner et le travail est tellement bien divisé que jamais il ne se produit d'accident comme dans nos usines.

La population de la planète Mars comprend quatre catégories : les savants ou grands ingénieurs, les *giiloï* ou ouvriers, les *bafouros* ou agriculteurs et les *gagâyous* ou inutiles qui sont formés par toutes les classes de la société.

En cas de guerre car, hélas ! les Martiens, malgré leur intelligence, ne sont pas encore parvenus à vivre en paix avec leurs voisins, ce sont les *Mégalocéphales* ou grands cerveaux et les *bafouros* qui vont au combat…

Les ouvriers restent dans les usines où ils continuent à produire les engins de destruction…

Les femmes remplacent alors les *bafouros* à la culture des champs et rien n'est arrêté dans la vie de la planète…

Il semblera peut-être bizarre que je parle d'agriculture et l'on se figure sans doute qu'elle n'a dans Mars qu'une minime importance.

Quelle erreur !

Les Martiens cultivent beaucoup plus que les habitants de la Terre pour la raison bien simple qu'ils sont, comme je l'ai déjà dit, végétariens.

Chez eux, le blé est remplacé par une espèce d'herbe, dite

herbe rouge, qui forme le fond principal de l'alimentation.

Cette herbe rouge produit des épis coniques qui contiennent une poudre jaune appelée *postoûm*.

C'est avec cette poudre que l'on fabrique les pilules nutritives et j'étonnerai sans doute le lecteur en lui disant que, pour fabriquer une seule pilule de deux grammes il faut près de trente kilos de *postoûm.* Cette poudre est d'abord exposée au soleil, puis passée au feu, et ce qui en reste constitue un principe excessivement nourrissant… Quelquefois on y mêle des grains de *titilas* (sorte de poivre bleu) et de *mouzaia* (sel), mais on n'opère ce mélange que dans la fabrication des pilules destinées au Grand Razaïou, à sa famille et aux Mégalocéphales.

Le peuple ne fait usage que de simple résidu de postoûm.

Quant aux animaux, qui sont très rares dans les environs des villes, ils se nourrissent de *smala* (cactus).

Le docteur Oméga était rayonnant depuis qu'il avait le droit d'aller où il voulait. Quelquefois, il partait seul et revenait, à la nuit tombante, les poches bourrées de pierres et de déchets de métal… Je me demandais ce qu'il pourrait bien faire de ces objets quand, un jour, à mon grand étonnement, je trouvai sur la table d'acier, que l'on avait fabriquée sur nos indications, un appareil qui ressemblait beaucoup à une pile électrique…

– Qu'est-ce donc que cela ? demandai-je au savant…

– Cela, monsieur Borel, dit-il en souriant, c'est, ou du moins ce sera, notre boîte aux lettres.

Je crus qu'il était devenu fou…

Mais il reprit aussitôt…

– Dans quelques semaines, j'aurai construit un appareil de télégraphie sans fil d'une puissance prodigieuse, grâce auquel nous pourrons communiquer avec la Terre…

– Hum ! fis-je…

– Vous verrez… vous verrez !… murmura le docteur…

Mais des événements imprévus vinrent retarder la réalisation de ce rêve.

Les « Cococytes » ou Martiens du Sud avaient déclaré la guerre au Grand Razaïou.

Le motif du conflit était des plus graves. Trop à l'étroit sur leurs terres, les Cococytes voulaient agrandir leurs domaines afin de pouvoir cultiver plus d'*herbe rouge* et fabriquer par conséquent plus de pilules nutritives.

En un mot c'était une invasion.

Depuis longtemps déjà, Razaïou s'attendait à cette lutte pour la vie et il avait accumulé dans ses arsenaux des quantités énormes d'engins de destruction.

Un matin, la ville de Musiolii présenta une animation inaccoutumée. Des véhicules bizarres sillonnaient les rues ; une foule de Martiens, portant sur le dos une petite boîte de fer, montait à la hâte dans des voitures automobiles et les « Grosses-Têtes » donnaient des ordres brefs qui étaient aussitôt exécutés… Partout un violent et retentissant fracas faisait trembler le sol.

J'interrogeai un de nos gardiens. Il m'apprit que l'armée de Razaïou se portait à la rencontre des Cococytes…

– Ne pourrions-nous faire partie de l'expédition ? demandai-je…

– Le Grand Razaïou m'a justement prié de vous amener au Palais.

Nous partîmes donc pour la montagne et le roi des Martiens nous reçut aussitôt.

En quelques mots, il nous mit au courant de la situation et nous fit comprendre qu'il serait heureux de nous voir à ses côtés pendant la guerre… Pour nous flatter, sans doute, il ajouta que nous pourrions lui être d'une grande utilité…

Le docteur ne se souciait guère de partir en campagne juste au moment où il allait mettre au point son appareil de télégraphie sans fil, mais il lui fut impossible de décliner l'aimable invitation de Razaïou.

Le soir, nous nous mettions en route.

Razaïou et son état-major occupaient une automobile blindée ; le docteur, Fred et moi nous suivions dans une autre en compagnie de cinq « Grosses-Têtes »…

L'armée nous avait précédés.

Un service de transports merveilleusement réglé avait, en quatre jours, emmené vers le Sud près de cinq millions de Martiens.

J'étais assez curieux de savoir de quelle façon les belligérants en viendraient aux mains – aux tentacules plutôt – je supposais que ce serait surtout un combat d'automobiles, une charge foudroyante de véhicules lancés à toute vitesse les uns contre les autres, mais je me trompais, comme on va le voir…

Après trois jours de marche, nous nous arrêtâmes dans une plaine immense, qui était couverte de troupes.

Nous avions rejoint l'armée.

Razaïou monta sur un observatoire métallique et nous le vîmes explorer longuement l'horizon.

Enfin, une automobile arriva à toute vitesse et ceux qui la montaient poussèrent ce cri :

– *Ozaia ! Ozaia !* (Les voici !… les voici !…)

Le Roi demeura à son poste et donna ses dernières instructions.

Nous remarquâmes alors que les troupes martiennes se formaient sur trois lignes ; derrière ces lignes, un carré de cinq cent mille soldats environ se tenait prêt à donner en cas de besoin.

J'étais monté avec le docteur sur la première plateforme de

l'observatoire de Razaïou et je distinguais très nettement une bande noire qui s'avançait vers nous.

Les Cococytes approchaient.

Soudain une lueur verdâtre courut sur la plaine et nous aperçûmes des nains qui tournoyaient et s'abattaient dans toutes les directions.

L'action était engagée. Mais de quels engins se servaient donc les soldats ?

On ne les voyait faire aucun mouvement, on n'entendait aucun bruit et cependant la mort fauchait des rangées entières de combattants.

Un « Mégalocéphale » que j'interrogeai me donna l'explication de ce mystère…

Chaque soldat martien avait en main une boîte carrée et cette boîte c'était son arme…

Il lui suffisait de presser un ressort pour qu'aussitôt s'ouvrît un petit diaphragme qui donnait passage à un rayon de feu, et telle était la puissance de ce rayon, qu'à cent mètres il brûlait tout ce qu'il rencontrait… Rien n'était effrayant à voir comme ces gnomes qui s'incendiaient à distance en braquant devant eux une sorte de kodak.

Mais il faut croire que les engins des Cococytes étaient moins perfectionnés, moins puissants, car l'armée de Razaïou ne semblait point diminuer.

Ses lignes s'étaient à peine éclaircies, tandis que, dans les rangs adverses, on apercevait d'effroyables trouées et un grand nuage de fumée noire…

Bientôt les Cococytes battirent en retraite, poursuivis par les soldats de Razaïou…

Alors la fumée augmenta, une grande chaleur arriva jusqu'à nous ; on aperçut au loin de petits foyers brillants et ce fut tout…



Chaque soldat martien avait en main une boîte carrée.

Razaïou descendit de son observatoire et, sautant sur son automobile, se lança dans la direction du champ de bataille… Le docteur et moi le suivions dans la voiture d'un « Mégalocéphale »…

Le lieu du combat était jonché de petits corps noirs, recroquevillés, tordus, affreusement calcinés, et les vainqueurs achevaient de brûler complètement les morts pour s'éviter la peine de les enterrer.

Le Grand Razaïou, après avoir contemplé avec une évidente satisfaction l'immense charnier qu'il avait devant lui, reprit le chemin de Musiolii, suivi d'une nuée d'automobiles.

Un peu avant d'entrer dans la ville, il mit pied à terre et fit, au milieu de ses troupes, une entrée triomphale…

Les Martiens du Nord avaient, en quelques heures, écrasé ceux du Sud !

*

* *

Le docteur se remit immédiatement au travail.

Enfin, un jour, il me dit :

– Ce soir, monsieur Borel… nous allons tenter une grande expérience… Aidez-moi à transporter tout cet attirail en plein air… Quand la Terre commencera à briller… je lui enverrai ma première dépêche……

Et, comme j'avais l'air incrédule, il ajouta :

– Oui… je communiquerai avec la Terre. Puisque les ondes électriques se comportent à travers l'espace de façon analogue aux ondes lumineuses… il n'y a donc rien qui s'oppose à ce que je réussisse… Voyez mon appareil… Voici mes électrodes, ma bobine d'induction, il ne nous reste plus qu'à élever notre antenne. Si mon appareil est trop faible, j'en construirai un autre ; je puis en faire un énorme, gigantesque, prodigieux, car ces petits Martiens sont d'habiles ouvriers… Voyez le fini de ces

pièces… je n'ai eu qu'à fournir des dessins et un ingénieur les a fait exécuter…

Une heure après, le docteur Oméga, le cœur battant d'émotion, s'installait devant ses électrodes…

CHAPITRE XII – ESPOIR !

Je regardais le docteur avec inquiétude… Jamais je ne l'avais vu si agité, si loquace, si exubérant…

Tantôt il se levait, faisait de petits bonds ridicules et se rasseyait devant ses électrodes ; tantôt il se couchait à plat ventre, passait la tête sous son appareil et cela tout en chantonnant, d'une voix fausse et enrouée…

Je crus que notre séjour dans Mars avait déjà eu de fâcheux effets sur l'intelligence de mon pauvre ami et que sa tête autrefois si solide devait battre la breloque ; à force de réfléchir nuit et jour aux moyens de correspondre avec la Terre, son cerveau déjà fortement ébranlé par les péripéties sans nombre de notre voyage avait certainement dû se déséquilibrer…

Il était impossible qu'il pût en être autrement.

D'ailleurs, tout dans l'attitude et les propos du docteur dénotait une excitation maladive, une nervosité suspecte… Il ne parlait plus, il chantait… il improvisait des airs bizarres, aux tonalités sauvages ; il ne marchait plus, il sautillait à la façon des passereaux en tenant sa tête renversée en arrière. Le pauvre savant était si grotesque… que Fred, qui pourtant n'était guère observateur, me dit un jour en son langage pittoresque :

– Je crois que le docteur « déménage ».

Je relevai comme il convenait cette appréciation un peu trop osée, mais simplement pour la forme… au fond, j'étais intimement convaincu que Fred avait raison.

La première nuit passée auprès de notre télégraphe sans fil ne donna aucun résultat… Toutes les heures, le docteur envoyait des courants électriques vers la Terre, ou plutôt vers l'espace, et, l'émission terminée, il restait immobile, le visage

collé sur son récepteur… un vrai récepteur Morse, disait-il, qui lui avait coûté un mois de travail.

Fred et moi, nous nous étions endormis… Quand vint le jour, nous retrouvâmes le savant devant son appareil. Le pauvre homme était très pâle et il me sembla que sa tête avait augmenté de volume… ce qui le faisait un peu ressembler à un Mégalocéphale martien…

Je m'approchai et lui touchai l'épaule.

– Eh bien ?

– Encore rien, me répondit-il…

– Et vous espérez toujours ? fis-je en souriant.

Le docteur me regarda d'un œil irrité… haussa les épaules et ronchonna :

– Vous n'y entendez rien, monsieur Borel… vous êtes d'une ignorance qui me désespère…

Et il se mit à piétiner frénétiquement le sol en se frappant le crâne de la paume de ses deux mains.

Je l'avais encore une fois mis en colère et cela était cruel de ma part… Il est des moments où il ne faut point mécontenter les chercheurs.

Pendant huit jours, le docteur Oméga dirigea ses ondes hertziennes sur la terre et notre récepteur ne reçut aucune transmission… pas même un léger choc.

Il ne fallait donc plus compter sur les communications interplanétaires…

Néanmoins le docteur n'avait pas perdu toute confiance.

De temps à autre, il allait jeter un coup d'œil sur ses chers appareils… Il les avait placés tout près du « réservoir » où nous couchions et, grâce à un système des plus ingénieux, une sonnerie devait vibrer aussitôt que son récepteur recevrait une communication…

– Vous verrez… vous verrez, disait le vieux savant avec

conviction, un jour ou l'autre cela sonnera… j'en suis sûr… il est impossible qu'il en soit autrement.

Je me gardai bien de le décourager, cependant, je lui reparlai d'une chose à laquelle il ne songeait plus : la reconstruction du *Cosmos*…

Il m'avait dit un jour que les ouvriers martiens étaient assez bien outillés pour reproduire exactement, d'après les plans donnés, un véhicule dans le genre de celui qui nous avait amenés dans Mars. D'ailleurs, ne fallait-il pas qu'ils fussent habiles pour avoir exécuté un récepteur Morse ?

Un matin, après notre petit déjeuner qui consistait en la simple absorption de trois pilules nutritives, je pris le bras du docteur et l'entraînai dans le parc qui avoisinait notre demeure…

Après lui avoir donné à entendre que je comptais beaucoup sur une réponse électrique de la terre – ce qui n'était pas vrai – je lui représentai qu'il ne serait peut-être pas inutile de songer à la reconstruction du *Cosmos*…

– On ne sait pas ce qui peut arriver, ajoutai-je insidieusement… vos communications ont dû parvenir dans notre planète… un de ces jours un savant terrien vous répondra, et puis après ? Il ne pourra que nous plaindre… s'apitoyer sur notre exil, nous engager à prendre notre mal en patience, mais quant à faire quoi que ce soit pour nous délivrer, il ne pourra même y songer… Il lui faudrait pour cela découvrir cette merveilleuse répulsite dont vous êtes l'inventeur… Croyez-m'en, essayons de nous refaire un véhicule… quand il sera prêt à fonctionner – et il n'est pas nécessaire qu'il soit aussi perfectionné que le premier – nous nous rendrons à la grotte où nous retrouverons notre enveloppe… Le tout est de faire le nouveau *Cosmos* à l'exacte dimension de l'ancien.

– Cela est facile, répondit le docteur, je me rappelle toutes les mesures… Oui… vous avez peut-être raison, monsieur Borel, nous pouvons toujours essayer de hâter notre évasion… Dès ce soir, je vais me mettre à travailler mes plans… Je les

soumettrai, quand ils seront terminés, aux Mégalocéphales et je leur demanderai de les faire exécuter… Ils ne s'y refuseront pas, c'est certain… ils m'ont déjà demandé des détails sur notre véhicule… Je crois, qu'au fond, ils espèrent découvrir dans notre système de locomotion une application nouvelle de la force motrice, une simplification de rouages et de leviers, car, vous avez pu le remarquer, tous leurs chariots et toutes leurs machines-outils sont terriblement compliqués… ce ne sont que bielles extensibles, excentriques exagérés, leviers à genouillères, etc., etc.…

« Tenez, monsieur Borel, vous avez eu une riche idée de me faire songer à un projet qui m'était complètement sorti de l'esprit depuis que je travaille aux communications terrestres… Je vais m'occuper activement.

Et de fait, le soir même, le brave docteur traçait sur des feuilles de métal, à l'aide d'un poinçon, les plans du « *Cosmos n ° 2* ».

De temps à autre, il abandonnait bien son travail pour aller surveiller ses électrodes et son récepteur, mais il revenait aussitôt à ses croquis.

Quinze jours après, il avait terminé ; dix grandes tablettes de métal étaient couvertes de traits, de hachures, de coupes, d'arabesques bizarres à la vérité, mais qui, pour un ingénieur, devaient être fort simples.

Le docteur montra ses plans aux Mégalocéphales. Ces diables de petits hommes comprirent immédiatement ce que voulait le vieux savant et l'un d'eux, que l'on appelait, je crois, Tiziraoû, compléta même d'un coup de poinçon un tracé insuffisamment indiqué.

Les Martiens avaient, on peut le dire, la mécanique dans le « sang ».

Rien de ce qui touche à la statique, à la composante et à la résultante, à la décomposition des forces et aux équations d'équilibre ne leur était étranger. Du premier coup d'œil ils

comprirent le fonctionnement du *Cosmos* et supprimèrent même divers organes trop lourds pour les remplacer par d'autres plus légers et tout aussi puissants, ce qui vexa un peu le docteur.



Le soir même, le brave docteur traçait les plans
du *Cosmos n°* 2.

Avec l’autorisation du grand Razaïou, une usine martienne appelée *Büttowanohaz* (c’est-à-dire la reine des constructions métalliques) entreprit la fabrication de notre véhicule…

Les travaux furent poussés activement, mais un incident se produisit qui faillit tout compromettre.

Les « Mégalocéphales » voulaient absolument allonger la coque de l’obus… prétextant que, plus il serait long et effilé, moins il offrirait de résistance à l’air, mais le docteur qui avait, comme on le sait, de sérieuses raisons pour que l’engin fût en tous points semblable à celui que les Martiens avaient détruit, insista avec tant de chaleur, trouva de si plausibles raisons que les ingénieurs aux grosses têtes consentirent à suivre exactement ses indications.

Peu à peu, l’obus se précisait, prenait forme ; on l’avait coulé en deux parties comme au Creusot ; mais l’avant et l’arrière, c’est-à-dire l’ogive et le culot formaient une seule pièce…

Cependant une difficulté s’éleva quand il s’agit des roues ; on sait que celles-ci sont remplacées dans la planète Mars par des cylindres renforcés aux extrémités… La chose en elle-même n’eût aucune importance, si ce véhicule avait été destiné uniquement à rouler dans les territoires de Razaïou : mais nous lui réservions un autre sort.

Le docteur, à force de chercher, trouva un système très pratique qui permettrait de se débarrasser instantanément de ces cylindres quand nous voudrions glisser sur le véhicule notre enveloppe de répulsite.

Enfin, on adapta à l’intérieur de l’engin un mécanisme électrique fort réduit et qui cependant lui donnait une force de près de 350 CV.

De petits Martiens, tout au plus gros comme des lièvres et noirs comme des corbeaux, adaptèrent à l’intérieur un changement de vitesse aussi simple qu’ingénieux et dont je donnerai un jour le secret à nos industriels français, puis on plaça un volant qui, au lieu d’avoir comme chez nous la forme

d'une roue, était absolument carré…

Une fois terminé, le *Cosmos* n° 2 ne ressemblait à son infortuné frère que par la forme : ses flancs, au lieu d'être cerclés de frettes boulonnées, étaient lisses et brillants, les hublots étaient fermés à l'aide d'une sorte de glace bleu pâle que l'on appelle dans Mars « *Onozitis* » (pierre transparente) et qui a toutes les propriétés du verre sans en avoir la fragilité.

Un ingénieur martien essaya devant nous l'automobile, mais il faillit être victime de son audace… Ses faibles tentacules ne pouvaient maintenir la direction, et bien qu'il ne fût parti qu'en première vitesse, il faisait des embardées inquiétantes.

Le docteur le remplaça au volant et, à la grande joie de tous, fit évoluer le véhicule avec une réelle maestria…

Fred et moi allions monter avec lui, mais le vieux savant nous dit en haussant les épaules :

– À quoi bon ? nous ne partons pas encore…

– Pourquoi attendre ? fis-je avec dépit…

– Monsieur Borel, vous serez toujours le même… imprévoyant et téméraire !… Croyez-vous que je vais m'embarquer sans biscuits et surtout sans avoir consulté ma carte ?

– Quelle carte ?

– Mais parbleu, celle que j'ai relevée de la mer jusqu'ici… Avec ma boussole, je crois que je retrouverai facilement notre route…

– Et quand partirons-nous ?

– Ce soir… mais chut !… on nous observe… ces petits gnomes sont rusés… voyez, ils semblent se demander ce que nous disons… il faut que personne ne se doute de notre projet… sans quoi le Grand Razaïou, craignant que nous n'allions prêter main-forte à ses ennemis les Cococytes, nous ferait peut-être retenir ici.

Cette remarque était de la dernière justesse… en effet, Razaïou nous tolérait dans ses États à la condition que nous demeurassions constamment sous sa surveillance.

Cependant, les choses allaient se compliquer d'étrange sorte.

La nuit venue, quand le docteur, Fred et moi nous nous dirigeâmes vers l'endroit où nous avions laissé notre *Cosmos* n ° 2, nous ne le trouvâmes plus.

Les Martiens méfiants l'avaient caché, mais où ?

Nous le cherchâmes pendant près d'une heure ; Fred et moi escaladâmes des échafaudages, descendîmes dans des cages métalliques, mais notre véhicule demeura introuvable.

Errer plus longtemps dans la ville industrielle martienne c'était attirer sur nous la méfiance ; nous rentrâmes donc à notre *Métal Hôtel ;* déjà les Mégalocéphales, nos gardiens, semblaient très inquiets.

Lorsqu'ils nous virent, ils se rassurèrent et échangèrent entre eux de petits clignements d'yeux…

Quand nous fûmes étendus sur nos couches, le docteur nous dit très bas :

– Tant pis ! nous partirons en plein jour… et s'ils veulent nous suivre…

– Il faudra qu'ils « en mettent », ricana Fred, qui, ayant autrefois travaillé dans une usine de bicyclettes, affectionnait tout particulièrement le vocabulaire sportif…

Nous nous endormîmes un peu troublés, en nous demandant si nous retrouverions notre nouveau *Cosmos*.

Qui sait si le grand Razaïou ne réserverait pas cet étrange véhicule pour son musée et s'il ne le ferait point placer dans une vitrine avec cette inscription rédigée en martien : « Regardez… mais n'y touchez pas. (« *Coaïa bo ua tomaïozôs*. »)

Mais fort heureusement, le lendemain, nos craintes se dissipèrent, car nous retrouvâmes notre *carriage* à l'endroit où

nous l'avions laissé la veille… Les Martiens ne l'avaient caché que pendant la nuit.

Le docteur le considéra avec attention, en vanta les organes et la forme, puis invita quatre « grosses têtes » à y prendre place.

Les Mégalocéphales ne se firent point prier pour grimper dans le *Cosmos*… Alors, sur un signe du savant, Fred et moi entrâmes dans l'obus et, quelques secondes après, nous roulions à toute allure hors de la ville.

Les Mégalocéphales ne semblaient nullement étonnés ; cependant, quand ils virent que nous allions franchir la zone de feu, ils agitèrent furieusement leurs tentacules et poussèrent de petits cris de terreur…

– Ne craignez rien, dit le docteur en martien… nous ne courons aucun danger…

Et il ajouta en s'adressant à Fred et à moi :

– S'ils s'approchent du moteur ou des organes de transmission, attachez-les avec ces fils de fer.

Mais les Mégalocéphales étaient médusés… Blottis dans le fond du véhicule, ils nous regardaient avec des yeux agrandis par l'épouvante… Il était évident que ces petits êtres nous prêtaient les plus noirs desseins.

Le docteur crut devoir les rassurer en leur disant qu'il avait depuis longtemps l'intention de retourner au bord des mers glaciales où il avait laissé un curieux engin qu'il désirait beaucoup faire admirer au grand Razaïou… Il s'excusa même fort poliment d'avoir ainsi emmené quatre ingénieurs martiens sans leur expliquer le but du voyage.

Les Mégalocéphales parurent reprendre confiance, mais l'un d'eux, nommé *Barazionii,* et qui était fort peureux, chercha à convaincre le docteur du danger qu'il y avait à parcourir les régions de feu et ensuite les contrées glaciaires.

Mais sa petite voix fut couverte par le ronflement du moteur

qui maintenant battait avec un bruit terrible.

*

* *

Notre voyage dura cent vingt heures ; nous marchâmes nuit et jour jusqu'au moment où nous arrivâmes dans les régions glaciaires ; là, à cause de la végétation diurne, nous fûmes obligés de nous arrêter pour attendre que les plantes gigantesques écloses sous l'effet du soleil eussent été détruites par le froid de la nuit.

Enfin, nous aperçûmes les collines de glace qui bordaient la mer martienne…

Les Mégalocéphales, qui n'étaient pas habitués au froid, grelottaient comme de pauvres chiens mouillés et faisaient peine à voir.

Nous les enveloppâmes dans nos habits et ils nous surent gré de cette attention, car leurs pauvres petites figures grimacèrent un sourire…

À cent mètres environ des falaises, le docteur arrêta le véhicule et Fred partit en exploration ; il devait revenir nous trouver aussitôt qu'il aurait découvert la grotte où était enfouie notre enveloppe de répulsite.

Pendant que sa longue silhouette bondissait au milieu de la neige, je questionnai le docteur :

– Alors, lui dis-je… nous ne reviendrons pas chez Razaïou ?

– Non… répondit le savant… Dès que nous aurons notre enveloppe nous l'ajusterons au véhicule et nous repartirons pour la Terre… à moins, monsieur Borel, que vous ne préfériez rester ici pour y coloniser…

Cette facétie m'étonna de la part d'un homme aussi grave que le docteur. Pour plaisanter ainsi, il fallait qu'il fût bien joyeux… Quant à moi, est-il besoin de le dire, j'étais dans le ravissement et je revoyais déjà mon cher petit cottage et mon délicieux Stradivarius.

Cependant, en jetant les yeux sur les Mégalocéphales, une pensée me vint à l'esprit :

– Et ces Martiens, qu'en ferons-nous !

– Eh ! parbleu, répondit le docteur, nous les emmènerons… Ils prouveront aux sceptiques, à ceux qui nous traiteront de visionnaires ou de mystificateurs, que nous sommes réellement allés dans une planète inconnue…

– Pauvres petits êtres… mais ils mourront !…

Le docteur ne répondit pas… et regarda par un des hublots…

Fred revenait… il avançait aussi rapidement qu'un coureur et cependant on voyait qu'il ne faisait aucun effort.

Quand il fut à dix mètres du *Cosmos*, il cria :

– J'ai retrouvé la cachette.

Et le bruit de sa voix fit vibrer le véhicule comme une cloche de cristal.

Le docteur me dit alors :

– Monsieur Borel, je vais faire avancer le *Cosmos* jusqu'à l'endroit où se trouve dissimulée notre répulsite… pendant que Fred et moi ramènerons notre enveloppe, vous resterez ici… je vous confie les Martiens. Vous comprenez bien que nous ne pouvons nous absenter tous trois… les petits monstres n'auraient qu'à s'enfuir avec le *Cosmos*…

Et le vieux savant sortit du véhicule avec la légèreté d'un jeune homme… puis disparut, suivi de Fred, derrière les montagnes de glace.

J'attendais anxieux… Je suis, on a pu le voir, un intuitif… quelque chose me disait que nos espoirs allaient s'envoler… qu'un malheur nous menaçait… Il y a de ces choses que l'on sent, ou mieux que l'on pressent comme malgré soi… On dirait qu'à certains moments, une force inconnue se plaît à frapper notre esprit et à lui donner une acuité qui tient du surnaturel.

Bientôt, je revis le docteur et Fred.

Ils étaient consternés. Tête basse, bras ballants, ils revinrent au véhicule, dans lequel ils entrèrent sans proférer un mot…

Je devinai aussitôt ce qui s'était passé…

Après quelques instants de silence, le docteur prononça enfin de sa voix grave :

– Monsieur Borel, notre dernière espérance est retournée vers la terre…, notre enveloppe n'est plus dans la caverne… Les petits Martiens de la côte, ces vilains monstres que nous aurions dû tous massacrer sans pitié, ont coupé les amarres… et tiré la répulsite en plein air… elle s'est envolée… et maintenant… il ne nous reste plus qu'à retourner chez Razaïou et à nous faire pardonner notre équipée… en attendant qu'un savant de la Terre vienne nous délivrer.

– Alors… nous attendrons toute notre vie…

– Monsieur Borel… vous êtes décourageant, fit le docteur en devenant cramoisi… vous ne comprenez décidément rien aux choses scientifiques… vous… n'êtes qu'un… violoniste !…

Être traité de violoniste par le docteur, c'était la suprême… la sanglante injure…

Je ne répondis point et m'assis dans un coin du véhicule, à côté des Mégalocéphales qui grelottaient toujours.

– Oui… oui… pensais-je…, le docteur a raison… Je ne suis qu'un violoniste… il faut être un violoniste, en effet, pour se lancer dans une aventure comme celle-là… ; un homme qui réfléchit, qui pense, n'aurait point tenté ce voyage planétaire…

Le retour s'effectua tristement… nos visages s'étaient allongés, notre belle assurance de la veille avait fait place à un véritable abattement. Seuls, les petits Martiens étaient d'une gaîté folle à mesure que nous nous rapprochions des domaines de Razaïou !

Heureux Mégalocéphales ! nous voulions les arracher à leur planète pour les montrer aux habitants de la nôtre, et c'étaient

eux qui nous ramenaient vers leur affreuse ville !

Lorsque enfin, nous aperçûmes les échafaudages gigantesques, les ponts métalliques et les belvédères de la Cité du fer, je ne pus réprimer un geste de dépit.

Quant à Fred, il était navré, et je vis une grosse larme glisser lentement le long de sa joue…

Les rues et les places étaient noires de Martiens ; notre arrivée avait été signalée et toute la population s'était rassemblée, curieuse d'apprendre la cause de notre départ précipité.

À peine le *Cosmos* fut-il arrêté qu'un Mégalocéphale se précipita au hublot et regarda dans l'intérieur du véhicule. En apercevant ses congénères, il poussa un petit hurlement de joie et s'écria :

– *Lozi na Boulanoï !* (ils ne sont pas morts !).

Et les Martiens nous entourèrent en sautant comme des fous.

– Tout va bien, pensai-je.

Mais un Mégalocéphale s'avança gravement au-devant de nous et dit au docteur :

– Le Grand Razaïou veut vous voir…

Ces mots me glacèrent le cœur…

On nous fit monter dans un véhicule martien et nous nous dirigeâmes vers le palais du Roi…

Celui-ci nous reçut dans la grande salle du Trône, cette salle si somptueuse qui avait fait notre admiration quelques mois auparavant.

Razaïou paraissait courroucé ; des veines bleues apparaissaient sur son front couleur d'ivoire et sa bouche triangulaire avait des frémissements de mauvais augure ; il agitait nerveusement son sceptre lumineux dans ses tentacules gris et ses jambes de sauterelle se tendaient et se détendaient avec des mouvements brusques.

Le docteur s'approcha du trône, fit les salamalecs d'usage et prononça :

– Grand Roi… nous te saluons.

– D'où vient, grogna Razaïou, que les *Babazeïos* (c'est ainsi qu'on nous appelait) aient quitté mon territoire sans autorisation et emmené avec eux quatre des lumières de mon royaume ?

Le docteur, je l'ai dit, parlait très mal le martien. Je voulus répondre pour lui.

– Taisez-vous, astucieux Babazeïo, grinça le Roi.

Je reculai d'un pas et saluai d'un air confus.

Le docteur qui comprenait que la situation était grave, reprit tout son aplomb. En termes mesurés, choisis, il s'efforça d'expliquer au Grand Razaïou qu'il voulait lui faire une surprise en ramenant dans ses États une chose merveilleuse qu'il avait laissée au bord des mers de glace.

– Et quelle est cette chose merveilleuse ? demanda le monarque curieux.

– Une voiture volante…

Il y eut un grand éclat de rire parmi l'assistance… Razaïou lui même se tenait les côtes de ses tentacules…

Quand enfin l'hilarité fut calmée, le roi martien dit au docteur :

– Faible Babazeïo, apprenez que l'on n'émerveille jamais le Grand Razaïou avec des voitures volantes… Il faut être simple et inintelligent comme un habitant de la Terre pour voir des merveilles dans les choses les plus naturelles… Ici, les voitures volantes sont nombreuses ; si vous aviez mieux visité mes États, vous auriez vu nos « *mayocleï* ».



Razaïou paraissait courroucé.

Et s'adressant à ses serviteurs : « Ouvrez le dôme, leur dit-il, afin que ces Terriens puissent constater que, dans la grande planète, les voitures peuvent voler aussi bien que les oiseaux.

Le grand dôme lumineux s'écarta rapidement et le ciel apparut…

– Quatre « *mayocleï* » commanda Razaïou.

Quatre Martiens s'avancèrent sur des sortes de motocyclettes montées sur deux cylindres creux très étroits et pourvues à l'arrière d'une hélice fort large…

Il y eut un bruit sec, on entendit un ronflement et les motocyclettes partirent à toute allure sur les dalles du palais… Mais soudain, elles s'élevèrent presque à angle droit et s'élancèrent dans l'espace où elles se perdirent bientôt…

Le docteur ouvrait de grands yeux… Fred et moi croyions avoir été le jouet de quelque hallucination.

Mais de nouveaux « *mayocleï* » arrivèrent en roulant.

Je les examinai attentivement et j'en saisis à peu près le mécanisme. Les Martiens se lançaient d'abord à toute allure sur ces engins qu'actionnait une puissante hélice, puis, quand ils avaient obtenu une vitesse suffisante, ils déployaient un écran de métal mince qui, se relevant à demi, imprimait aussitôt au véhicule une direction en hauteur. Figurez-vous un grand carton à dessin placé devant une motocyclette, et pouvant s'élever ou s'abaisser à volonté. C'était là tout le secret des Martiens. Quand je fus revenu sur la Terre, j'appliquai en partie cette invention, et la bicyclette à hélice que vous avez pu voir fonctionner récemment avait été construite sur mes plans. Très prochainement, je ferai, avec mon ami le comte Henry de la Vaulx, l'expérience de l'écran élévateur et je ne doute pas d'arriver à un résultat satisfaisant…

Le Grand Razaïou, après nous avoir montré que, dans sa planète, le mécanisme avait atteint son dernier perfectionnement, nous dit d'un ton hautain :

– Vous voyez, Babazeïos, que nous connaissions les voitures volantes et que vous ne m'auriez pas émerveillé en me montrant la vôtre. Cependant, pour que la fantaisie ne vous prenne plus de vous évader de mes États, je donne l'ordre de briser le véhicule que j'avais consenti à laisser construire… De plus, j'exige que dorénavant vous ne sortiez plus en ville… Vous resterez dans votre demeure, et quand vous voudrez vous promener, vous irez dans le parc que j'ai mis à votre disposition. J'ai dit…

Le trône de Razaïou roula sur des coulisses invisibles et le Roi disparut derrière une muraille lumineuse.

On nous reconduisit à notre réservoir… c'était là désormais que nous devions vivre…

C'était fini ! tout espoir de fuite était désormais inutile… nous étions et nous demeurerions les prisonniers des Martiens…

Fred pleurait à chaudes larmes… moi je l'aurais bien imité, mais je me contins et m'efforçai d'avoir l'air aussi crâne que le docteur.

Le vieil homme ne semblait nullement attristé ; derrière les verres de ses lunettes c'étaient toujours les mêmes yeux calmes et profonds… on eût dit que rien ne s'était passé.

Après avoir mangé quelques pilules, Fred et moi nous nous couchâmes…

Seul le docteur veilla.

On lui avait laissé son télégraphe sans fil, et il allait continuer à envoyer à la terre des dépêches qui probablement ne dépasseraient pas quelques milles de distance… Pauvre docteur Oméga ! À ce moment il me faisait pitié tant j'étais convaincu de l'inanité de ses expériences, et cependant je l'admirais… oui je l'admirais pour son opiniâtreté, pour son inébranlable foi en cette science qui le trahissait.

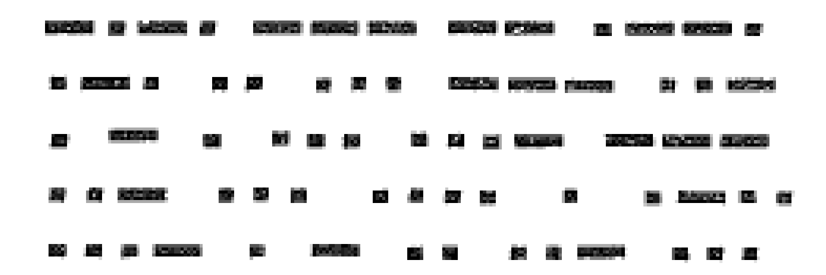
Au milieu de la nuit je fus réveillé en sursaut par la voix de mon vieil ami… une voix claire, chaude, vibrante que je ne lui

connaissais pas.

– Monsieur Borel… Monsieur Borel… ils ont répondu… oui… ils ont répondu.

« J'ai reçu une dépêche d'Helvétius… du grand Helvétius !…

Je crus que le docteur avait perdu la raison. Mais il me poussa vers l'appareil de télégraphie sans fil où vibrait encore une sonnerie grêle… et sur la bande de papier qu'il avait fabriquée avec les feuilles de son calepin, je vis ces signes :



– Qu'est-ce que cela signifie ? m'exclamai-je.

– Comment, vous ne connaissez pas les signes de l'alphabet Morse ? Mais cela signifie… cela signifie : *compris… où êtes-vous ?… Helvétius.*

– Vous en êtes sûr ? interrogeai-je, incrédule…

– Mais voyons… êtes-vous fou, monsieur Borel… vous n'avez donc jamais vu fonctionner un récepteur ?… Regardez ces deux bobines qui entourent deux électro-aimants… voyez ce ruban que ce petit mouvement d'horlogerie fait avancer de façon continue et régulière et qui reçoit ainsi des traces proportionnelles en longueur à la durée de chaque passage du courant… Ah ! vous vous moquiez de mon appareil…, mais il est parfait… aussi perfectionné, grâce au talent des Martiens, que les télégraphes de France… Parbleu je savais bien que les ondes hertziennes se comportaient à travers l'espace comme les ondes lumineuses… oui je le savais bien… victoire, mes amis, victoire !

Et saisissant mes mains et celles de Fred, le docteur Oméga nous entraîna dans une ronde folle…

Ainsi, c'était donc vrai…, nous étions réellement en communication avec la Terre…

Notre appel avait été compris !

Et moi, qui traitais intérieurement le docteur de fou… moi qui croyais que le vieillard s'illusionnait sur la puissance des ondes hertziennes !…

J'aurais cependant dû prévoir que mon ami était un merveilleux savant… aussi fort que les Newton, les Mariotte, les Ruhmkorff, les Edison et les Marconi !… N'avait-il pas trouvé la « répulsite », ce corps nouveau qui bouleversait toutes les idées admises jusqu'à ce jour !…

N'avait-il pas conçu et exécuté le plus extravagant des voyages ?…

J'eus honte d'avoir douté du génie du docteur Oméga…

Mais je suis ainsi fait…

Je doute, je doute toujours, je doute sans cesse… Pour que je croie… il me faut des réalités, des preuves…

CHAPITRE XIII – VERS LA TERRE

Pendant un mois, le docteur Oméga envoya vers la Terre près de cinq cents dépêches, mais nous ne reçûmes aucune réponse.

Je finissais par perdre encore une fois confiance et me demandais même si ce fameux télégramme du grand Helvétius n'avait pas été imaginé de toutes pièces par notre ami dans le but de relever nos énergies chancelantes. Selon moi il était inadmissible que les communications ne se renouvelassent plus… Puisque nos appareils étaient si sensibles, si bien construits, pourquoi n'enregistraient-ils rien ?

Enfin… un soir la sonnerie vibra doucement et le docteur, fou de joie, s'installa devant sa tablette. Je vis le levier se lever et frapper à petits coups la bande de papier qui se déroulait sur le récepteur, puis il s'arrêta.

Je m'attendais de la part du vieux savant à une de ces démonstrations joyeuses qui ne manquaient jamais d'accompagner ses expériences lorsque celles-ci réussissaient, mais à mon grand étonnement, il ne bougea pas plus qu'une statue. Il paraissait consterné…

– Qu'y a-t-il ? interrogeai-je timidement.

Le savant ne me répondit pas… Les yeux fixés sur la bande du récepteur, il semblait hypnotisé par les signes qu'il y lisait…

Enfin, se redressant d'un bond, il s'écria :

– Cette dépêche vient de Bohême… je lis parfaitement le mot « Prague »… mais quant aux autres phrases, je ne puis les comprendre… ah ! quel malheur de ne pas connaître la langue tchèque !…

J'avais autrefois fait un assez long séjour à Kladno chez un

de mes amis, ingénieur métallurgiste, et je possédais un peu la langue du beau pays de Bohême…

– Indiquez-moi, dis-je, docteur, quelles sont les lettres représentées par ces traits…

Il me les transcrivit sur le dos de son calepin et je parvins, sans trop de difficultés, à traduire cette phrase :

Vous prétendez être dans la planète Mars… Seriez-vous…

Mais, bien que je m'y appliquasse avec ardeur, je ne pus interpréter le reste de la dépêche…

Nous reçûmes ensuite d'autres communications qui demeurèrent pour nous incompréhensibles…

Il y avait parfois des intermittences fréquentes dans ces transmissions télégraphiques et, comme je m'en étonnais beaucoup, le docteur m'expliqua que nos messages ne parvenaient point toujours dans les régions habitées et cela à cause de la position relative de Mars et des modifications constantes de la surface du globe terrestre.

Enfin… une nuit, il nous arriva une communication très nette, très précise, signée encore une fois du nom d'Helvétius.

Voici ce que disait le grand savant anglais :

« Ai reçu dépêche… apprends avec plaisir qu'êtes dans Mars… Pourquoi revenez-vous pas ? Amis très inquiets. »

À ce mot d'« amis », le docteur Oméga se prit à sourire…

Des amis ? mais il n'en avait jamais eu ! il n'avait jusqu'alors rencontré sur son chemin que des gens qui le traitaient de fou, qui riaient de sa mise extravagante ou des confrères envieux qui s'efforçaient toujours de le rabaisser, et ne s'occupaient de lui que pour critiquer ses découvertes…

Et voilà maintenant qu'il avait des amis… Bien plus… ces amis étaient inquiets… Ils attendaient avec impatience, peut-être avec angoisse, son retour sur la Terre !

D'autres que le docteur Oméga se fussent grisés… Mais ce

vieillard était trop sceptique pour s'illusionner. Très calme, il laissa tomber cette phrase qui résumait bien en son laconisme brutal le cas qu'il faisait de ces subites protestations d'amitié :

– Réussissez… vous aurez beaucoup d'amis… échouez… vous serez seul…

– C'est un peu la pensée d'Ovide que vous nous servez là, fis-je remarquer.

Le savant sourit, et me prenant les mains, m'attira vers lui en disant :

– J'exagère… monsieur Borel… car même si j'avais échoué, je sais que je n'aurais pas été seul… puisque vous et Fred me restiez… Vous êtes les deux seuls amis qui comptiez dans ma vie… Quant aux autres, ce sont des quantités négligeables…

– Enfin… vous devez être heureux quand même d'avoir bouleversé de fond en comble cette loi de la gravitation que l'on croyait immuable… vous avez dépassé Newton… vous êtes le plus grand homme…

Le docteur m'arrêta :

– Attendez, dit-il… que nous soyons revenus en France pour m'encenser…

– Alors, vous croyez que vous retournerez sur la Terre ?…

– J'en suis sûr…

– Cependant… la répulsite…

– On nous en fournira…

– Mais qui ?

– Helvétius.

Je fis un bond en arrière…

– Voyons, m'écriai-je… vous plaisantez !… cette découverte, vous seul en connaissez le secret…

Le docteur sourit avec indulgence :

– Il me suffira, répondit-il… d'en envoyer télégraphiquement

la formule…

– Et vous croyez qu'on pourra, grâce à une simple formule, reconstituer exactement ce métal merveilleux ?…

– J'en suis sûr… et tenez… je vais immédiatement expédier sur Terre des messages très précis dans lesquels je livrerai ma découverte… Je m'étais bien promis de ne la faire connaître que dans mon testament… mais il n'y a pas à hésiter… il le faut…

Et, pendant dix jours, le docteur lança dans l'espace près de deux cents télégrammes dont je me rappelle parfaitement la rédaction, moins celle, très compliquée, de la formule de la répulsite…

« Sommes prisonniers dans Mars à cent milles au sud des mers de glace, *Cosmos* détruit… Construisez nouveau *Cosmos* avec enveloppe répulsite et venez à notre secours. Voici formule…. Oméga. »

Ces messages expédiés, le docteur se frotta les mains et nous dit :

– Maintenant… mes amis, nous n'avons plus qu'à attendre… Sur les deux cents télégrammes, il est impossible qu'il n'y en ait pas un qui soit reçu et compris… Patientons… d'ailleurs… je me tiendrai toujours en communication avec la Terre… et je serai ainsi au courant des diverses tentatives auxquelles on va se livrer en vue de notre délivrance.

Ce soir là… je m'endormis presque rassuré… et je fis des rêves délicieux…

Nous étions revenus sur le globe terrestre… une foule énorme nous acclamait… et un gros monsieur vêtu de noir, chauve et barbu – un ministre sans doute – nous remettait au docteur, Fred et moi d'énormes croix d'honneur en diamants, dont les rubans rouges claquaient joyeusement au vent comme des oriflammes de victoire…

Mais je fus arraché à ce songe enchanteur par des

hurlements épouvantables, des cris affreux et des piétinements saccadés…

Me levant d'un bond, j'allumai une petite lampe portative et sortis de ma case métallique…

Le docteur était là devant la porte, rouge de colère, la figure marbrée de plaques bleues, les vêtements en désordre… D'un œil voilé de larmes il contemplait les restes de son télégraphe sans fil…

Ses électrodes gisaient fracassées, ses fils, son antenne, son manipulateur, son récepteur, tout cela ne formait plus qu'un amas de choses informes, des miettes pour mieux dire… Le désastre était complet… irréparable…

Et ceux qui avaient détruit notre précieux appareil l'avaient fait avec une telle habileté qu'il était maintenant impossible d'utiliser aucun de ses débris… La table de fer sur laquelle était installé le télégraphe avait été enlevée, car elle était trop solide pour être mise en pièces… Le grand mât qui supportait l'antenne avait disparu…

Nos gardiens, ces hideux Mégalocéphales que nous traitions en amis, étaient, à n'en pas douter, les auteurs de ce méfait… d'ailleurs leur attitude étrange, embarrassée, les trahissait.

Au lieu de se tenir devant notre case, comme ils avaient l'habitude de le faire chaque nuit, ils s'étaient réfugiés dans un coin et nous observaient sournoisement.

– Ce sont eux !… ce sont eux qui ont fait le coup, hurlait le docteur en montrant le poing aux Martiens… misérables !… lâches !… monstres !… bandits !…



Les électrodes gisaient fracassées.

Fred allait s'élancer sur les gnomes et les mettre en bouillie, mais je le retins… En cet instant tragique et douloureux, je fus le seul qui conserva son sang-froid… Tuer les Martiens, c'était s'exposer à de cruelles représailles… On nous avait pardonné le meurtre de quelques individualités dépourvues d'intelligence… on ne nous pardonnerait pas la mort des Mégalocéphales… Razaïou nous ferait mettre à la torture… mutiler… Peut-être même donnerait-il l'ordre de nous brûler avec les rayons verts…

Je parvins à grand'peine à calmer le docteur… Sa rage tomba enfin, mais il s'affaissa sur le sol et s'évanouit…

Pendant que nous cherchions à le faire revenir à lui, une tablette de fer lancée par un Mégalocéphale vint tomber à nos côtés…

C'était un message de Razaïou…

Il contenait ces mots en martien :

Barônioniz Babazeios îrvettir maïano Razaïou sûliez oïodoum nhâtonoï orônos.

Ce qui voulait dire :

« Il déplaît au grand Razaïou de voir les Babazeïos lancer des rayons dans l'espace. »

Le docteur avait repris ses sens… Je lui montrai la tablette :

Il la lut et murmura :

– J'aurais dû m'en douter…

Puis comme je lui demandais s'il pensait pouvoir un jour reconstruire clandestinement les appareils détruits, il me répondit en secouant lentement la tête :

– Non… mon… ami il ne faut pas y songer.

– Alors… m'écriai-je affolé… nous sommes perdus !

– Peut-être, fit le vieillard en regardant fixement la Terre, dont le globe lumineux commençait à pâlir sous les rayons du

jour naissant…

CHAPITRE XIV – LE RETOUR

Un après-midi… le docteur Oméga aperçut dans le ciel clair un petit point noir qui grossissait à vue d'œil…

– Ou je me trompe fort, me dit-il, ou ceci est de bon augure…

– Vous croyez ?

– Attendons…

– Oui… oui… attendons, fis-je en haussant les épaules, et surtout ne nous berçons pas encore d'illusions…

Le docteur Oméga me jeta un mauvais regard…

Depuis que je ne comptais plus sur les secours terrestres, j'étais continuellement d'une humeur de dogue… Fred avait aussi perdu sa belle gaieté et forcément le docteur, en notre maussade compagnie, avait fini par devenir taciturne et atrabilaire.

Nous restions quelquefois plusieurs jours sans parler… J'étais découragé car je croyais bien que nous demeurerions toujours dans Mars et cette idée influait désagréablement sur mon caractère et ma santé !…

Au bout d'un instant, le docteur reprit :

– Le point noir est maintenant gros comme un œuf d'autruche… Ah ! si j'avais un télescope !

– Oui… mais nous n'en avons pas, répondis-je… nous n'avons plus rien…

Le docteur me décocha une injure à laquelle je répondis par une autre plus blessante… mais au point où nous en étions, les paroles désobligeantes étaient sans effet… nous étions un peu fous tous les trois et l'on sait que les fous ne parlent pas comme

tout le monde…

Cependant le point noir augmentait… il était maintenant de la grosseur d'un seau à charbon… et il en avait même un peu la forme.

Le docteur me regarda fixement ; ses yeux n'avaient plus cette couleur d'acier terni qui m'horripilait et me rendait furieux… sa bouche pincée s'était entr'ouverte et son corps était agité d'un petit tressaillement singulier comme si du vif-argent eût circulé dans ses veines…

J'allais l'interroger… mais il ne m'en laissa pas le temps… Il se jeta dans mes bras en me serrant à m'étouffer, et, balbutiant d'une voix que paralysait l'émotion :

– Cette fois… nous… sommes sauvés… on… vient à notre secours… oui… on vient… regardez !…

Je doutais encore, mais, quelques minutes après, j'étais forcé de me rendre à l'évidence… Alors, ma joie ne connut plus de bornes… je poussai des cris sauvages, je gambadai, je fis des cabrioles et jetai le docteur à terre en voulant lui sauter au cou.

Quant à Fred il gesticulait gauchement, comme un ours qui danse au son d'une vielle…

Les Mégalocéphales nous regardaient avec inquiétude… tout d'abord, ils rirent de nos extravagances, mais quand ils eurent aperçu le point noir qui provoquait notre enthousiasme, ils disparurent rapidement.

– Ils vont prévenir Razaïou… criai-je au docteur.

Et je m'élançai pour les retenir.

Les ayant rejoints à la sortie du parc, je les culbutai les uns sur les autres et les emportai dans notre case.

– Dans six heures, dit le docteur, nos amis de la Terre auront touché cette planète…

– Et croyez-vous qu'ils atterrissent loin d'ici ?

– Non… pas très loin. Ils sont emportés légèrement vers le

Sud…

– Comment nous retrouveront-ils ?

– Oh ! ils sauront s’orienter…

– Mais cela demandera longtemps ?…

– Non… vous oubliez, monsieur Borel, que la planète Mars est moins grande que la Terre. Sa surface ne représente que les 27 centièmes de celle du globe terrestre, son volume n’est donc que les 16 centièmes du nôtre. En un mot, Mars est six fois et demie plus petit que la Terre…

Et le docteur, tirant de sa poche une petite carte de Mars, la déploya devant moi…

– Voyez, dit-il… nous sommes ici… dans la Terre que les astronomes ont baptisée Terre de Laplace, c’est-à-dire par 45° de latitude… Pour nous rejoindre, nos amis auront à traverser la mer du Sablier… et, s’ils ne s’égarent pas sur le continent de Beer, ils doivent arriver juste ici… à la passe de Nasmith.

– Je ne supposais pas qu’il existât une carte de Mars et que l’on eût pu dessiner les mers et les terres d’une planète dans laquelle personne n’était venu avant nous.

– Et le télescope ? Vous le comptez pour rien ? me dit le docteur en souriant… soyez tranquille : Helvétius – si c’est lui qui vient à notre secours – connaît cette carte aussi bien que moi, et, avec les indications que j’ai transmises télégraphiquement, il doit être fixé sur le point où nous nous trouvons… Il nous rejoindra, j’en suis sûr, à moins que…

– À moins que ?…

– Razaïou, prévenu de son arrivée… ne le fasse massacrer par son peuple.

– Ces Mégalocéphales n’ont pas pu le prévenir en tout cas…

– Oui… mais les Martiens ont la vue très perçante… qui nous dit que d’autres n’ont pas déjà aperçu le navire aérien ?…

Et le docteur, se prenant la tête dans ses mains, se mit à

réfléchir…

Au bout d'une demi-heure il nous dit :

– Peut-être y a-t-il un moyen d'éviter une catastrophe…

– Lequel ?

– C'est d'aller au-devant de nos libérateurs… les laisser venir jusqu'ici serait tout compromettre…

– Aller au-devant d'eux, c'est joli… cela… mais le moyen de locomotion ?

– Et nos jambes, donc !…

– C'est vrai… mais faudra-t-il aller loin ?…

– À cinquante milles tout au plus… ce n'est pas un voyage… et nous pouvons l'accomplir rapidement… Grâce à la faible densité de cette planète… j'estime qu'en cinq heures nous pouvons atteindre la passe de Nasmith… Nous arriverons donc, si nous ne perdons pas un instant, une heure avant nos sauveteurs terriens… est-ce décidé ?

– Nous ferons ce que vous voudrez, docteur, répondis-je…

– En ce cas, agissons promptement… Toi, Fred, bourre tes poches de pilules… Vous, monsieur Borel, prenez deux Mégalocéphales sous chaque bras… J'en emporterai un autre…

– Est-ce bien nécessaire ?… fis-je.

– Comment… vous ne comprenez donc pas… il faut à tout prix…, il faut, entendez-vous, que nous ramenions sur Terre des spécimens de l'espèce martienne…

– C'est bien… dis-je…

Je saisis deux Mégalocéphales et les plaçai dans mes bras comme deux nourrissons… Le docteur en prit un, mais les petits gnomes poussaient des cris affreux… on eût dit qu'ils avaient compris nos paroles…

– Ils vont donner l'éveil… fis-je.

– Bâillonnez-les… commanda le docteur.

Je mis un lambeau d’étoffe dans les petites bouches triangulaires des trois Martiens.

– Allons, en route, commanda le vieux savant… et n’oubliez pas, mes amis, que nous jouons notre liberté… Coûte que coûte, il faut arriver avant le jour à la passe de Nasmith… Fred nous précédera, armé de cette tige de fer… il ouvrira la marche… tant pis pour ceux qui se trouveront sur notre chemin…

Quelques minutes après, nous courions, ou plutôt nous volions à travers la ville… J’ai dit plus haut que la densité martienne était inférieure à celle de notre globe et que les poids se trouvaient extrêmement légers à sa surface… Cela nous permit de parcourir avec la vitesse d’un cheval au trot les cinquante milles qui nous séparaient de la passe de Nasmith…

Par bonheur, notre départ passa inaperçu et je m’en félicitai, car nous n’eûmes point à faire, ce qui m’eût considérablement chagriné, des hécatombes de Martiens…

Le docteur s’orientait à merveille, grâce à sa boussole dépressive, et nous ne mîmes que quatre heures et demie environ pour accomplir notre trajet.

Quand nous parvînmes à la passe de Nasmith, il faisait encore nuit, mais la nuit martienne n’est jamais complètement obscure… Nous pûmes donc distinguer une grande nappe d’eau qui s’étendait à perte de vue et semblait s’élargir dans le lointain : c’était la mer désignée par Herschel sous le nom de « Mer du Sablier »…

Nos cœurs en cet instant battaient à se rompre et ceux des petits Martiens que nous tenions toujours dans nos bras ne battaient pas moins fort… Les pauvres petits êtres étaient terrifiés… nous leur avions enlevé leurs bâillons et ils nous suppliaient de leur rendre la liberté. Leurs voix avaient des accents si douloureux, si plaintifs que je faillis me laisser attendrir. Si le docteur n’avait pas été là, je les aurais certainement posés à terre en leur disant :

– Sauvez-vous vite…

Mais le vieux savant me surveillait et venait de temps à autre s'assurer si je tenais toujours les Martiens.

Enfin, le jour se leva… un jour terne, laiteux… et la mer nous apparut comme à travers un carreau chargé de buée… Le docteur allait et venait sur la côte et rien n'était plus drôle que de voir sa petite silhouette qui semblait voltiger dans l'espace.

Puis la lumière devint plus crue, un rayon lumineux traversa le brouillard…

Alors… nous poussâmes tous trois un grand cri qui roula avec un bruit de cataracte sur la mer martienne.

À quelques mètres de nous, sur le rivage, un monstre noir était arrêté qui semblait nous fixer de ses gros yeux ronds… et ce monstre… c'était un *Cosmos*… celui que nous souhaitions si ardemment depuis de longs mois… celui que je croyais ne jamais voir… Il était cependant en face de nous… immobile, retenu au sol par des cordages, et trois hommes, trois hommes de la terre ceux-là, s'avançaient à notre rencontre… la figure souriante… les mains tendues…

Je ne puis me rappeler sans un frisson de bonheur cette délicieuse rencontre qui mit en notre présence le docteur Helvétius et ses compagnons Blacwell et Somerson… Du coup, je lâchai les Martiens pour me précipiter dans les bras de nos sauveteurs et les Mégalocéphales se seraient certainement enfuis… si le docteur ne les avait rattrapés aussitôt… Pauvres petits êtres… leur destinée devait s'accomplir !…

Les effusions calmées, le docteur Helvétius manifesta l'intention de visiter la planète Mars… mais nous lui fîmes comprendre, non sans difficulté, que c'était s'exposer inutilement et que d'ailleurs les Martiens qu'il rencontrerait ressembleraient tous à ceux que nous avions amenés…

Il fit cependant une longue promenade en compagnie de ses deux compagnons et du docteur Oméga, puis, nous montâmes tous dans le *Cosmos* n° 2 et, quelques instants après, nous fendions l'espace avec la rapidité de la foudre…

*

* *

J’aurais pu détailler le voyage et les préparatifs de l’expédition du docteur Helvétius, mais c’est sur sa prière que je n’en ai rien fait. Le savant anglais travaille en ce moment à un livre qui portera pour titre : *Comment j’ai retrouvé le docteur Oméga*, et il n’appartenait pas à un humble violoniste comme moi de déflorer cet ouvrage…

On sait comment nous fûmes accueillis à notre retour sur Terre : après être tombés en Angleterre, aux environs d’Hereford, nous revînmes en France où les honneurs du triomphe nous furent décernés…

Le docteur présenta les Martiens à l’Académie des Sciences dont il fut élu membre à l’unanimité. Le président de la République nous reçut en audience solennelle… et tint à placer lui-même sur nos poitrines la croix des braves… De plus on nous dota d’une rente considérable sur l’État et une souscription monstre fut ouverte à l’effet de construire dix *Cosmos* gigantesques destinés à effectuer un service régulier entre la Terre et la planète Mars…

En attendant que soit mise en exploitation cette nouvelle ligne aérienne, je vis paisiblement dans mon cottage avec le docteur Oméga et Fred… Nous avons donné deux Martiens au Muséum d’histoire naturelle et en avons gardé un avec nous.

Mais le pauvre petit homme s’accommode difficilement du régime terrestre et je le vois avec peine dépérir chaque jour…

Quand il est trop triste, je prends mon Stradivarius et lui joue quelques mélodies ; cela semble lui plaire beaucoup, mais ne peut, on le conçoit, vaincre entièrement sa nostalgie… Je lui ai promis de le ramener dans Mars avec ses deux compagnons, mais j’ai bien peur qu’il n’atteigne pas juillet prochain, époque à laquelle doit fonctionner la grande ligne Marso-Terrienne…



Je prends mon Stradivarius et lui joue quelques mélodies.

À propos de cette édition électronique

Texte libre de droits.

Corrections, édition, conversion informatique et publication par le groupe :

Ebooks libres et gratuits

http://fr.groups.yahoo.com/group/ebooksgratuits

Adresse du site web du groupe :
http://www.ebooksgratuits.com/

—

Novembre 2008

—

– Élaboration de ce livre électronique :

Les membres de *Ebooks libres et gratuits* qui ont participé à l'élaboration de ce livre, sont : Jacques, Jean-Marc, FlorentT, PatriceC, Coolmicro et Fred.

– Dispositions :

Les livres que nous mettons à votre disposition, sont des textes libres de droits, que vous pouvez utiliser librement, à une fin non commerciale et non professionnelle. **Tout lien vers notre site est bienvenu…**

– Qualité :

Les textes sont livrés tels quels sans garantie de leur intégrité parfaite par rapport à l'original. Nous rappelons que c'est un travail d'amateurs non rétribués et que nous essayons de promouvoir la culture littéraire avec de maigres moyens.

Votre aide est la bienvenue !

VOUS POUVEZ NOUS AIDER À FAIRE CONNAÎTRE CES CLASSIQUES LITTÉRAIRES.

{1} Du grec : mégas, mégalos, grand et képhalé, tête – hommes aux grosses têtes.

{2} En effet, quand après notre équipée aux mers de glace, nous dîmes à Razaïou que nous avions voulu lui montrer une « voiture volante », il nous répondit stupidement que les Martiens ne nous avaient pas attendus pour inventer des véhicules aériens et il nous montra alors ces fameux « mayocleï » dont je parle plus loin et qui ne sont simplement que des engins fort bien conçus au point de vue mécanique mais sans valeur aucune comparés à notre *Répulsite.*

N. DE L'A.